

PHENIX

revue internationale de la bande dessinée

BRICK BRADFORD
ORION, le laveur de Planètes
MILTON CANIFF

N° 12 / 1^{er} TRIMESTRE 1970 / PRIX 6 F. / ÉTRANGER 7.30 F.





sommaire

Bloc-notes - USA septembre 1969, par Claude Moliterni	3
David Pascal	11
Orion, le laveur de planètes, 3 ^e épisode, par Gigi et Moliterni	13
Milton Caniff, un reportage photographique de Francisco Hidalgo	23
Steve Canyon, un IBM et les Viêt-congs, par Ugo Scotto	29
Un oublié : Bilboquet, par Pierre Couperie	32
Hans Kresse ou l'homme qui se perdit au Nord, par Dany de Laet	41
Hans G Kresse et Eric l'homme du Nord, par J. de Goede	44
Eric l'homme du Nord	48
George Omry, par E. François	63
Clayton Knight, par P. Couperie	64
Hommage à Marcel Allain, par George Fronval	67
La « Comic Art Gallery of Antwerp » par Simon Blaes	72
Franquin, Macherot et Sirius, par Terence	74
Robert Gigi	77
Lucca 5, par G. Brunoro	78
Echos par C. Moliterni et P. Couperie	84
Brick Bradford, par E. François	89
Comic strip - Berlin	93

Fondateur : Claude Moliterni. Administration, publicité : S.R.P., 38, rue Marceau, 94-Ivry. Imprimé par la S.E.R.G., 40, rue Marceau, 94-Ivry. Rédacteur en chef : Claude Moliterni. Rédaction : Pierre Couperie, George Fronval, Edouard François, Claude Moliterni, Claude Le Gallo. Photos : Claude Moliterni. Maquette : Claude Le Gallo. Mise en pages : Claude Moliterni.

Correspondants. C.A.B.D. : Belgique - Claude Sac : Suisse - Luis Gasca : Espagne - Gli amici del Fumetto-Immagine : Italie - Sture Hegerfors Swedish Academy of Comic Strip : Suède - Het Stripchep : Hollande - Fred Scheriber : U.S.A. - Kosei Ono : Japon.

Le directeur responsable : Robert Cottereau.

Dépôt légal : 1^{er} trimestre 1970.

Prix du numéro : 6 F - Etranger : 7,30 F.

Abonnement. France : 21,50 F - Etranger : 26 F.

Reproduction des textes, photos, illustrations, même partielle, strictement interdite.



PAST PRESIDENTS

RUBE GOLDBERG
OTTO SOGLOW
MORT WALKER
BOB DUNN

MILTON CANIFF
WALT KELLY
BILL CRAWFORD
JERRY ROBINSON

ALEX RAYMOND
HARRY DEVLIN
BILL HOLMAN

RUSSELL PATERSON
JOHN PIEROTTI
DICK BROWNE

NATIONAL CARTOONISTS SOCIETY

November 7, 1969

The French Comic Strip Society
Paris, France

Dear Friends:

It seems not too many years ago that some Frenchmen came to New York to tell us how wonderful we were. Of course we already knew how popular comics are in America. So, if people across the ocean discovered them, well, why not! After all, the French had discovered Japanese Prints, African sculpture and Jazz. Now, years later, we have come to know the profundity of your appreciation.

Since then we have become increasingly aware of the articles and books appearing abroad which chronicle the nature of our craft. We are impressed with the fine comics magazines published in Europe. For all this we are grateful to you. Data, research and source material are sorely lacking and it is through your devoted efforts that we are developing archives.

However, another effect is taking place that you may not be aware of. For the first time, in America, we are discovering amongst ourselves that we too have been subscribing to and saving the work of European comic artists. Their names spice our conversation. A cross-pollination has taken place. Our younger artists especially are now turning to you for inspiration, notably the Belgian and French cartoonists.

Recently, Mr. and Mrs. Claude Moliterni honored us with their presence at our last meeting. It was a far cry from his first appearance years ago when he tried to convince us that comics were greater than just being comic. We were now welcoming an old friend. We thank him and we thank you for your interest, for your regular meetings and particularly for your magnificent exhibitions, in France and abroad.

Speaking for our membership and our board of governors, and myself as duly elected president of the National Cartoonists Society, we thank you heartily for all you have done. We send you our warmest greetings and expressions of friendship.

Sincerely,

Al Smith
President

AS/mdd

REUBEN AWARD WINNERS

MILTON CANIFF '46
WALT KELLY '51
HERBLOCK '56
BILL MAULDIN '61
OTTO SOGLOW '66

AL CAPP '47
HANK KETCHAM '52
HAL FOSTER '57
DICK BROWNE '62
RUBE GOLDBERG '67

CHIC YOUNG '48
MORT WALKER '53
FRANK KING '58
FRED LASSWELL '63
JOHN HART & PAT OLIPHANT '68

ALEX RAYMOND '49
WILLARD MULLIN '54
CHESTER GOULD '59
CHARLES SCHULZ '64

ROY CRANE '50
CHARLES SCHULZ '55
RONALD SEARLE '60
LEONARD STARR '65

Lettre de Mr. Al Smith, président de la National Cartoonist Society, à la SOCERLID.
Il semble que c'était hier que quelques Français vinrent à New York nous dire combien nous étions merveilleux... Après tout, les Français ont découvert les estampes japonaises, la sculpture africaine et le jazz. Nous avons donc appris à connaître la profondeur de leur jugement.
Cependant, un autre effet se produit, dont vous ne vous rendez peut-être pas compte. Pour la première fois, en Amérique, nous achetons et nous conservons les œuvres des dessinateurs européens. Leurs noms parsèment nos conversations. Une pollinisation croisée se produit. Nos plus jeunes artistes, surtout, se tournent vers vous pour leur inspiration, en particulier les dessinateurs belges et français...
Nous vous remercions pour votre intérêt, pour vos réunions régulières et particulièrement pour vos magnifiques expositions en France et à l'étranger. En mon nom, comme président élu de la N.C.S., et au nom de notre comité de direction, nous vous remercions de tout cœur de ce que vous avez fait.



Burne Hogarth et David Pascal (Photo C. Moliterni).

BLOC-NOTES - USA

SEPTEMBRE 69

par Claude Moliterni

Ces quelques notes vont vous faire découvrir comment on peut rencontrer en quatre jours, et à toute allure, 140 cartoonists américains, et les plus célèbres...

Après 5 000 kilomètres d'autoroutes de New York à Miami et de Miami à New York en passant par les Chutes du Niagara, ma femme et moi arrivons à l'Hôtel New-Yorker dans la 8^e Avenue. A peine mettons-nous le pied dans le hall qu'un « Hello, Claude ! » me signale la présence de David Pascal qui nous attend depuis deux heures... Aussitôt, le planning se prépare... David sort de ses poches une quantité de petits papiers. « Voilà, me dit-il, il faut que tu rencontres Stan Lee, Carmine Infantine, Leonard Starr, Burne Hogarth — lui, il t'attend pour déjeuner chez lui —, Milton Caniff, Richard Sherry du Publishers

Hall Syndicate et Sylvan Byck de la K.F.S. »

Un groom m'appelle au téléphone... C'est Burne Hogarth... Il est très impatient de nous voir... Le rendez-vous est pris pour le soir même chez David... De nouveau, nous nous retrouvons autour de nos petits papiers. Les horaires sont difficiles à concilier... Enfin, nous arrivons à un compromis... David râle : « Pourquoi es-tu allé aux Chutes du Niagara ? Songes que Jud Hurd t'attend pour déjeuner avec Prentice !... »

Je commence à comprendre que les cinq jours que je vais passer à bord du « Queen Elisabeth » au retour vers l'Europe, vont se passer allongé dans un transat, bien tranquille, afin de récupérer ces quatre jours endiablés qui m'attendent... Pour terminer, Pascal me signale que la N.C.S. va nous recevoir lors d'un

grand diner au Lambs Club.

Je trouve quelques minutes pour aller me changer. Dans la chambre, je branche la TV et, par chance, je vois — tout en passant une nouvelle chemise — une série de dessins animés dont un Superman et un Katzenjammer Kids. Je quitte les cartoons pour un Yellow Cab et nous voilà partis vers Greenwich Village où réside Pascal... Nous faisons un détour par son studio. David recommence un nouveau ballet ; des dessins traînent partout, des peintures sortent de derrière un divan... Coincé entre deux toiles, il en pousse une autre... Le tout va s'écrouler... Le téléphone sonne... David, d'une main, tient le téléphone et de l'autre un tableau... C'est Leonard Starr : rendez-vous est pris... Sur la table de dessins, l'affiche de Lucca 5... Pascal, toujours fébrile, plie ses pe-



Claude Moliterni et Al Smith lors du dîner donné au Lambs Club.

Jeanine Moliterni, David Pascal, Alfred Andriola, Claude Moliterni.



tites feuilles où sont consignés les rendez-vous et nous voilà partis chez lui. Terri, sa femme, nous mijote un repas « à la française »... Arrive Burne Hogarth... Nous échangeons les dernières nouvelles... Je lui parle de Drago et il me donne son accord. Puis nous parlons de projets futurs, que j'espère nous verrons un jour... Enfin, vers deux heures du matin, nous rentrons au New-Yorker. La T.V., aussitôt ouverte, nous entraîne vers l'Ouest avec un western, « Les Conquérants », avec Errol Flynn.

A peine me suis-je endormi que le téléphone sonne. C'est David... Déjà 9 heures du matin ! Il nous attend dans le hall... Hop !... Douche ultra-rapide et nous voilà sur la piste derrière l'infatigable David. Nous arrivons au studio de Starr...

N'oublions pas que Leny est l'un des parrains de la Socerlid... Star dessine en compagnie d'un ami spécialisé dans le dessin animé... Je mitraille tandis que Star dessine et l'interviewe pendant une dizaine de minutes (article à venir). Mais, c'est l'heure et nous devons partir...

Carmine Infantino nous attend. Taxi... Nous fonçons vers le centre de la ville... Building de grand standing... Ascenseur ultra-rapide... Nous voilà chez National Periodical... Dans des petites salles, des dessinateurs travaillent. Certains font la couleur, d'autre encrent. Ici, le travail à la chaîne est une réalité. L'artiste n'existe plus. C'est dommage, car de grands dessinateurs, à commencer par Infantino, ont abandonné le métier pour la direction administrative. Carmine est en conférence... Pour nous faire patienter, nous sommes autorisés à pénétrer dans le saint des saints, la pièce où sont archivées toutes les publications de National Periodical. Inouï !

Enfin, nous nous arrachons à cette collection extraordinaire... Dans le hall, je rencontre un dessinateur sud-américain ; nous échangeons quelques mots en italien. Lorsque je lui apprend qui je suis, il me dit beaucoup de bien de Gigi à propos de Scarlett Dream qui est très connue en Argentine... Les minutes passent. Carmine sort de son bureau et discute avec David (ce sont de grands amis). Carmine n'arrive pas à se dépêtrer de sa conférence. Et puis, Stan Lee nous attend... Un solide shake-hand et en avant !

Chez Marvel Comics, le même décor nous attend. Stan Lee nous reçoit aussitôt. Il me tend un numéro de Poco ; il vient de le recevoir de France. C'est J.-P. Dionnet qui lui a envoyé. Stan est très flatté et s'étonne des actions de la censure sur la publication de Fantask en France... Interview d'une dizaine de minutes (article à venir). Nous nous quittons et nous voilà en route pour Pleasantville où Burne Hogarth nous attend au volant d'un break. Les enfants sont là... Ballade à travers la forêt et nous arrivons à la rési-



1. Rube Golberg.



2. Al Smith.



3. Schneider.



4. Bob Dunn.



5. Alfred Andriola.



6. Dick Hodgins Jr. (Photos Moliterni).

Avant le diner, Leonard Starr, Gil Kane et Mort Walker ont discuté devant quelques personnes sur l'art dramatique dans la bande dessinée (photo Moliterni).





Bob Dunn.

dence de Burne, splendide construction perdue dans les arbres où règnent en maîtres deux gros chiens esquimaux, un gros chat et un canard.

Madame Hogarth, Connie, nous accueille de façon charmante. Sous la tonnelle, nous bavardons et puis nous passons à déjeuner. David essaie de convaincre Burne afin qu'il vienne à la soirée qui sera donnée au Lambs Club. Mais Hogarth n'est pas enchanté... Après le déjeuner, nous faisons le tour du propriétaire et je passe plus d'une heure à regarder les chefs-d'œuvre de Burne... Brother Abel attire tout particulièrement mon attention... Les heures passent vite et il nous faut retourner à New York car Milton Caniff nous attend à la clinique où il est au repos pour une intervention bénigne. Nous le surprenons en plein travail (F. Hidalgo devait passer quelques jours plus tard). Caniff m'offre son dernier livre dédié aux aviateurs célèbres et une enveloppe où figure un timbre commémorant les premiers pas d'Armstrong sur la lune, dessiné par Milt. La visite ne peut durer et nous quittons un Milt déçu du peu de temps que nous passons à New York. Le soir, dîner

dans une taverne espagnole et repos...

Le lendemain, visite à Sylvan Byck du King Features Syndicate. Il nous reçoit dans son bureau. Je lui parle de l'effort de la Socerlid et des réunions de la S.F.B.D. et je découvre un homme qui s'intéresse très fort à ce genre d'activités. Ses questions sont pertinentes et il feuillette Phenix et Poco avec grand intérêt. En quelques mots, je lui fais un topo sur le problème de la B.D. dans le monde : expositions, fanzines, congrès, rééditions, etc. Sylvan Byck me félicite pour tous ces résultats. Ensuite, sous sa direction, nous visitons les studios de la K.F.S. Je rencontre Frank Fletcher qui dessine actuellement « Bringing up father »... D'autres dessinateurs viennent nous serrer la main et nous donnent rendez-vous au Lambs Club. Dans un bureau, Bob Dunn, ancien président de la N.C.S., nous reçoit en chantant « Valentine » avec l'accent de Maurice Chevalier (il lui ressemble étonnamment). Il travaille dans une grande pagaie de dessins. Il est terriblement sympathique... La visite du King Features se continue. Enfin, nous quittons à regret le K.F.S. pour nous rendre chez le concu-

David Pascal et Leonard Starr (photo Claude Moliterni).

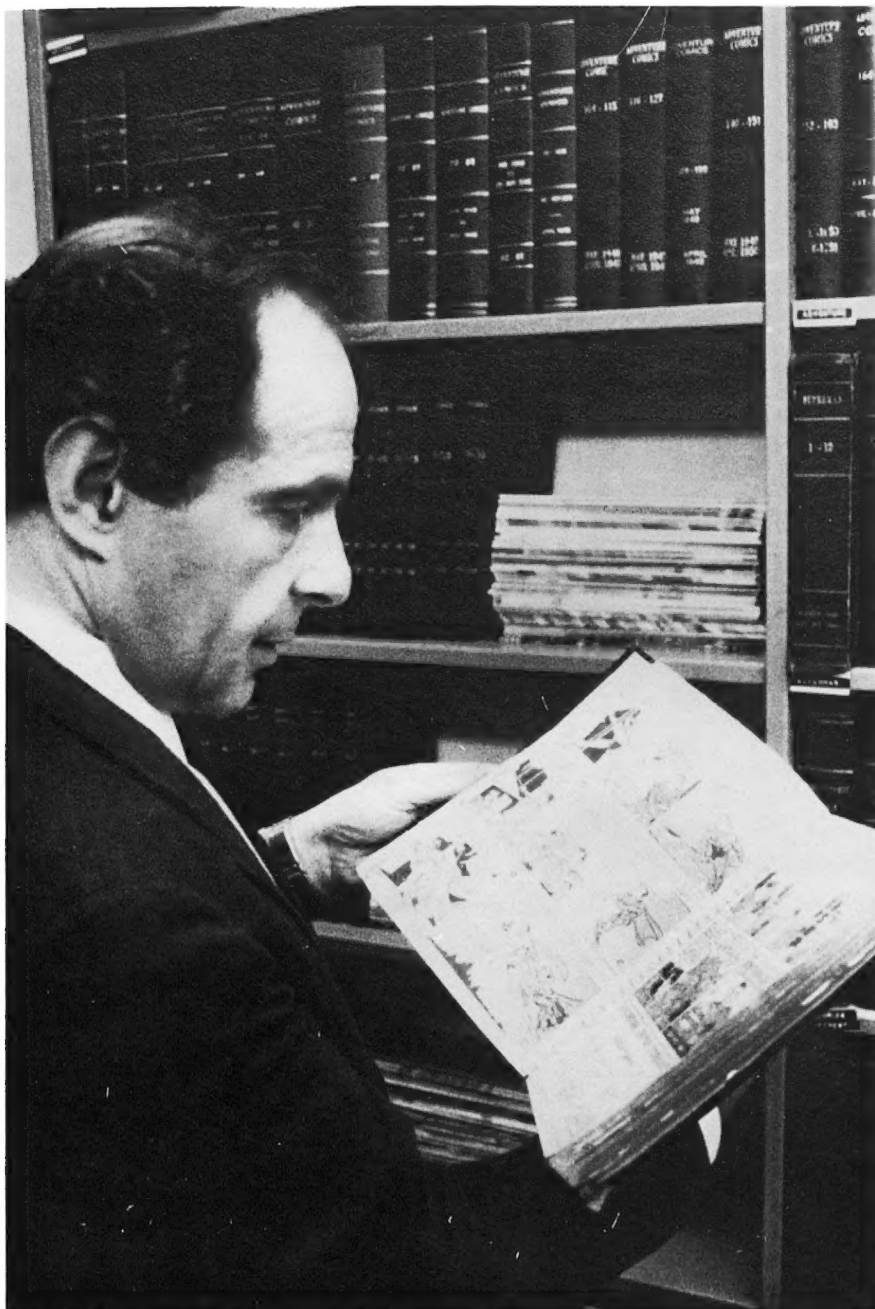




Dans le bureau de Sylvan Byck à la K.F.S., Sylvan Byck s'intéresse aux deux revues dirigées par la Socerlid : Phenix et Poco. A gauche, David Pascal (photo Moliterni).

Les bureaux de dessin du King Features Syndicate (photo Moliterni).





David Pascal feuillette le premier comic-book de Superman.

rent, le Publishers Hall Syndicate. Richard Sherry nous reçoit. Nous bavardons très longuement. Poco est réalisé avec 90 % de leur matériel. Je lui explique comment Andréa Corno, éditeur de Pogo, va changer le nom en Poco... Sherry est très embêté, mais Walt Kelly a vendu les droits du titre à la Screen Jems, firme spécialisée dans les comics-books. Nous formons ensuite des projets pour la publication de futures séries...

Le soir arrive et nous nous retrouvons dans les salons du Lambs Club. Madge, la secrétaire de la N.C.S., femme très sympathique, nous colle un badge (étiquette) et nous voilà en plein Cartoonland... Partout, des dessinateurs : Mort Walker dans un coin, dans l'autre Gil Kane, là-bas Leonard Starr et Rube Golberg, Al Smith le président de la N.C.S. et Alfred Andriola... Crawford et sa femme Claire. En vérité, les dames n'ont pas accès à ces réunions, mais comme je suis accompagné de ma femme, on a fait exception... Jerry Robinson vient me serrer la main... Le dîner commence par un discours de Al Smith, puis David Pascal me présente. Je fais un petit speech que je finis par une plaisanterie et je gagne la sympathie de tous les dessinateurs. Le dîner se passe très bien. Vers la fin, on me demande comment s'organisent les dessinateurs en France. Je fais un topo et leur apprends qu'un syndicat s'est formé pour défendre les intérêts de ses adhérents. Coup de baguette magique...

Chacun prend la parole et donne son avis. Je pense que les cartoonists de la N.C.S. se sont rassemblés en deux groupes et les jeunes loups en veulent terriblement. A trois heures du matin, le dîner se termine ; des groupes se forment dans cette immense salle et les discussions vont bon train... La blague aussi... On essaie de me coller des étiquettes partout, et avant de partir, on nous offre une serviette de table dédicacée par tous les dessinateurs. David me signale qu'il est rare que ce geste soit fait pour un étranger et que nous sommes acceptés pour toujours... Nous nous quittons fatigués... Rube Golberg me demande de passer à la galerie où il expose ses sculptures bizarres... et Crawford insiste pour que je vienne le voir... Or, à seize heures, le « Queen Elisabeth » quitte New York...

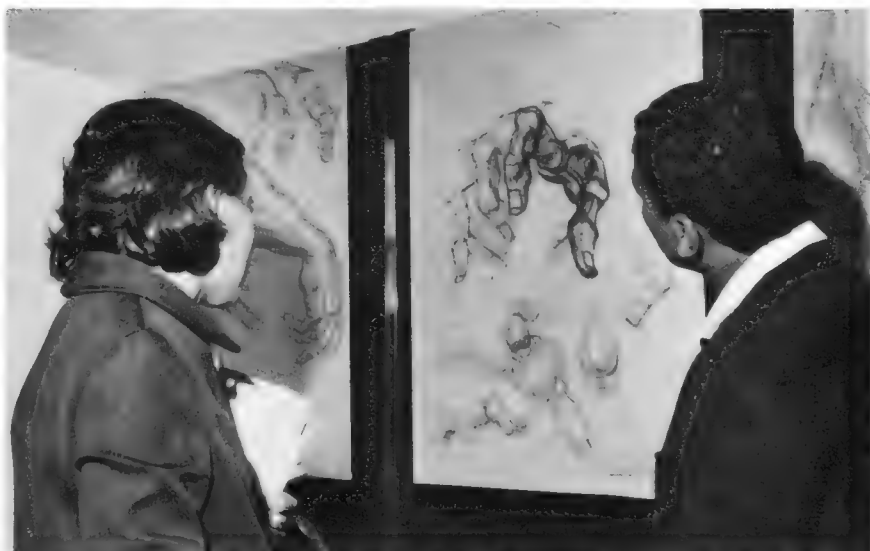
Après un court repos, tandis que ma femme fait les valises, coup d'œil à la galerie de Rube Golberg... et puis le dernier rendez-vous avec Crawford qui sera à Paris au mois de mai... Je rencontre Bud Lewis, le patron de la N.E.A., et puis retour à l'hôtel... Ouf !... Mais je n'ai pas eu le temps d'aller jeter un coup d'œil aux journaux Underground, aux boîtes à jazz... Rien que de la B.D. pendant quatre jours, il faut le faire...

CLAUDE MOLITERNI.



La bibliothèque où sont conservées toutes les publications de National Periodical.
Milton Caniff jette un dernier coup d'œil à la planche du dimanche qu'il vient de finir (photo Moliterni).





Burne Hogarth devant l'une de ses toiles.
Un des derniers dessins de Burne Hogarth.

A l'Escola Panaméricaine del Arte de Sao Paulo dirigée par Enrique Lypsic, exposition
Burne Hogarth (septembre 1969)





La rue de la Huchette à Paris. Dessin de David Pascal.

DAVID PASCAL

David Pascal est illustrateur (Gag-Cartoonist), plusieurs fois lauréat à divers concours humoristiques, tels que Bordighera. Il publie régulièrement dans les plus grandes revues du monde : Life, Post, Stern, Paris Match, Evergreen, The New Yorker, Times Magazine, etc. Une exposition de ses œuvres, organisée par la Socerlid, fut présentée à Paris en novembre 1966. Il publie régulièrement des articles de ski dans le célèbre magazine américain « Ski magazine ». Bien entendu, le livre illustré l'a tenté. C'est « 15 fables de Krylov » chez Macmilan à New York, « The Silly Knight » chez Funk et Wagnalls, « More Unkempt Thoughts » chez Funk et Wagnalls... Mais le livre qu'il prépare actuellement, « Its me », est un vrai chef-d'œuvre et nous attendons avec impatience la parution de cet ouvrage. N'oublions pas que David Pascal est l'envoyé spécial de la National Cartoonist Society pour toutes les manifestations organisées en Europe. Tous les membres de la S.F.B.D. se souviendront avec intérêt de la communication sur la presse Underground aux Etats-Unis qu'il a faite en novembre 1969 au Musée des Arts Décoratifs.



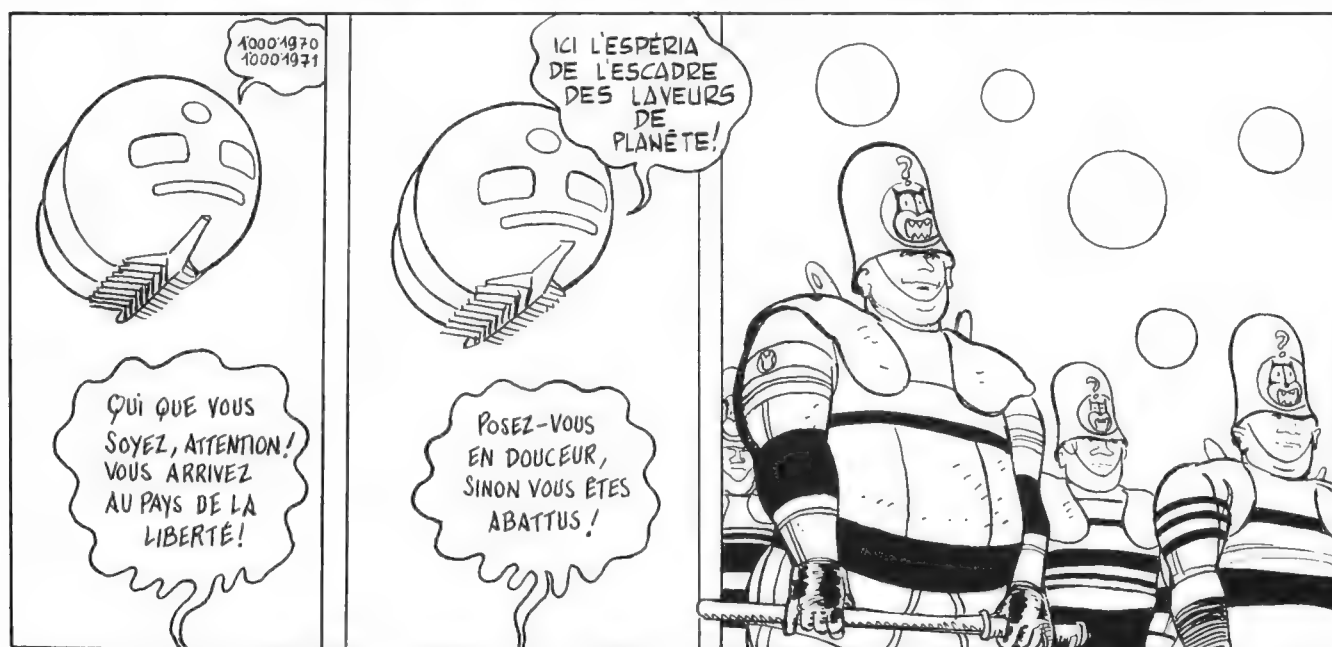
David Pascal interviewé par José Artur au Pop Club (photo Terri Pascal).

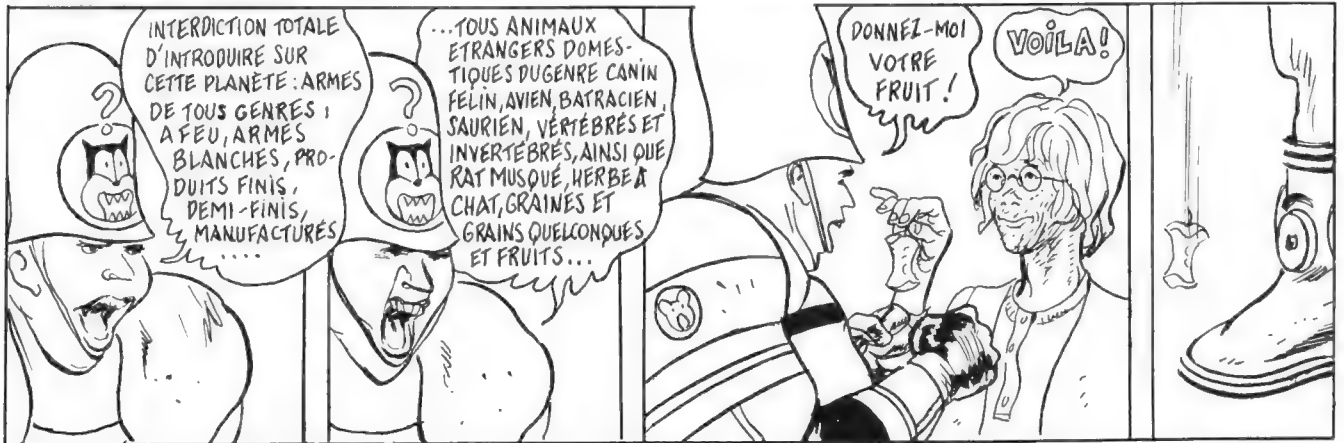
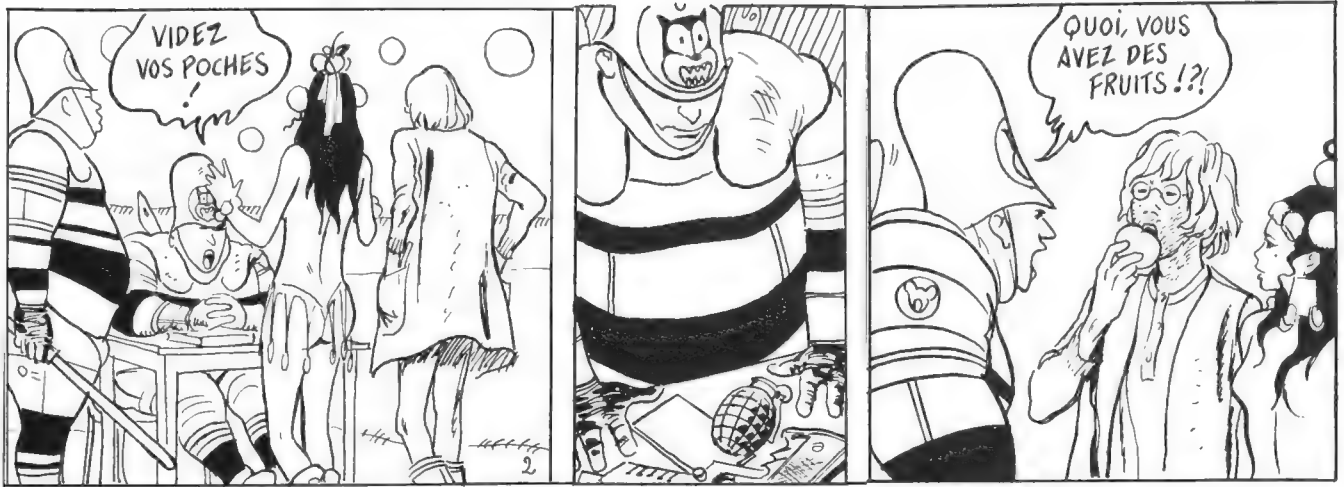


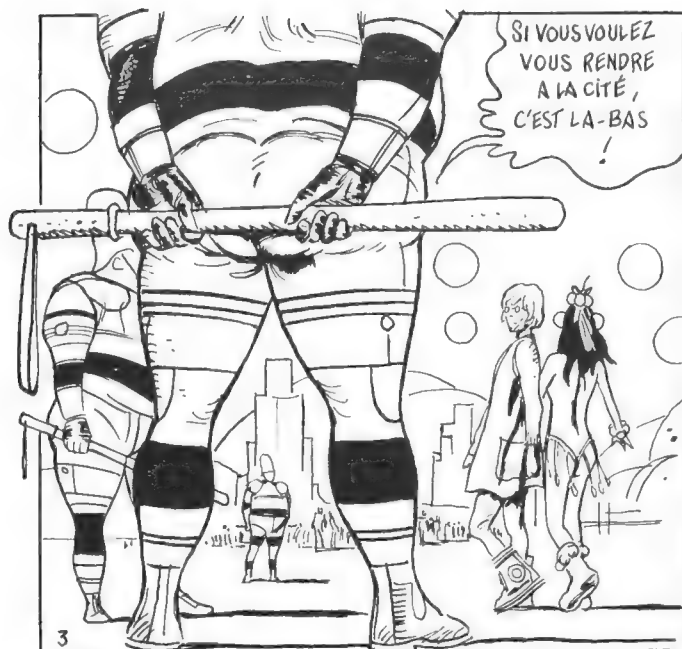
Terri Pascal devant un original de Hogarth à Lucca 5 (photo Moliterni).



ORION CONTRE D^R K.

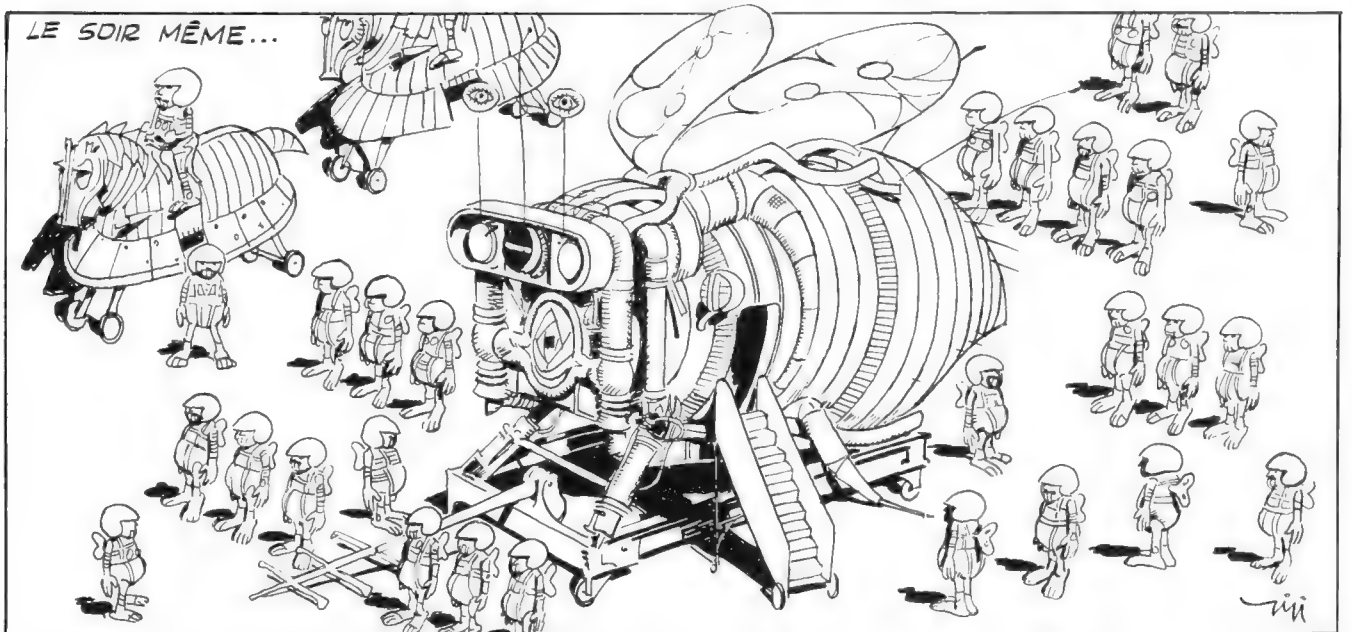


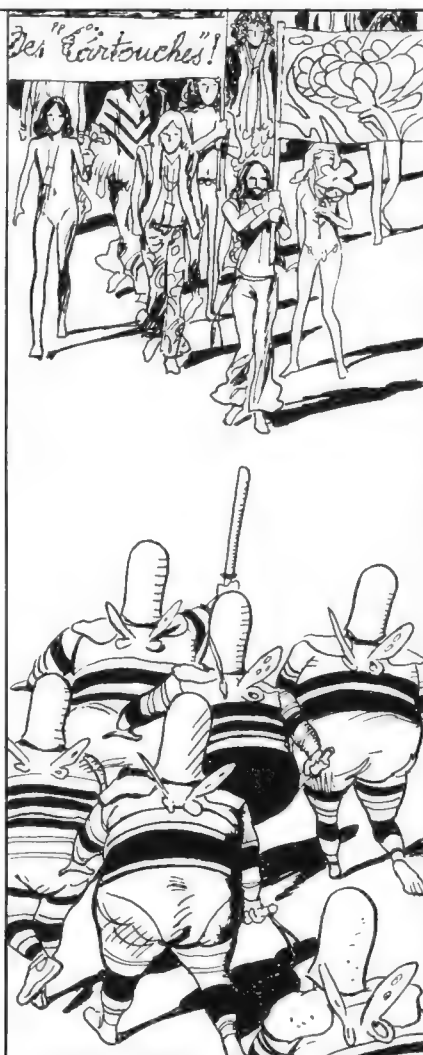


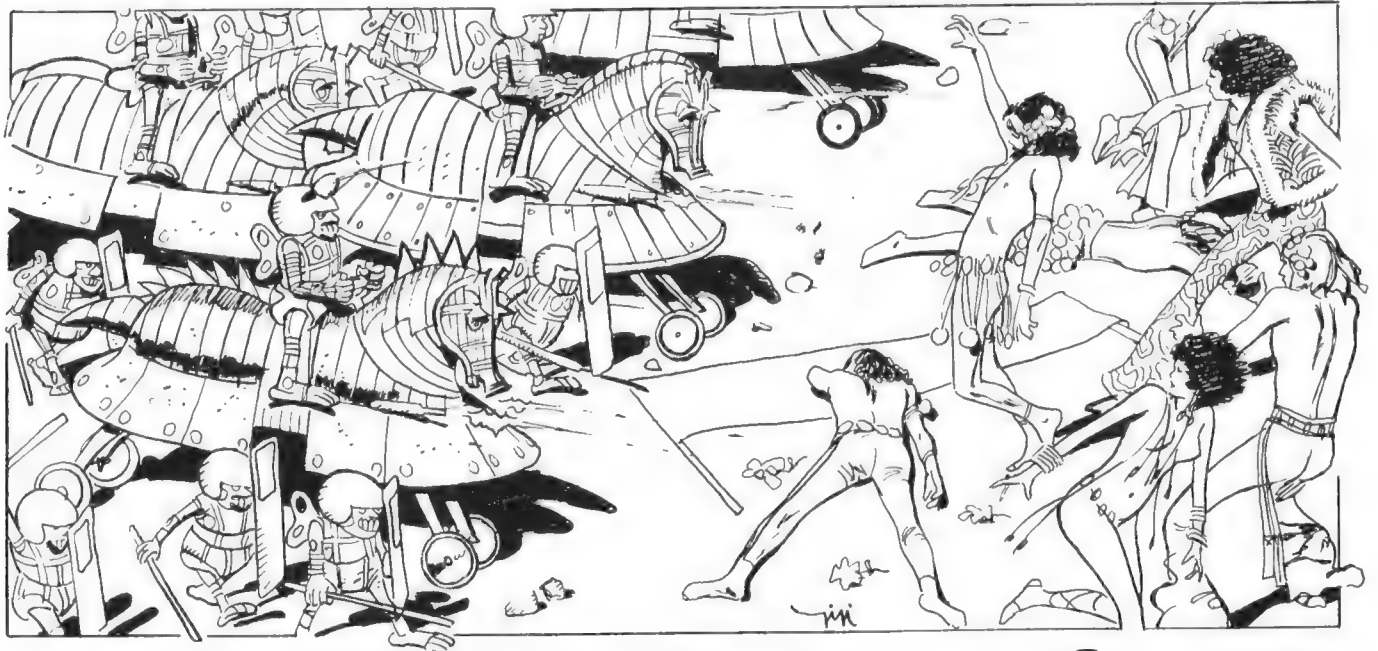
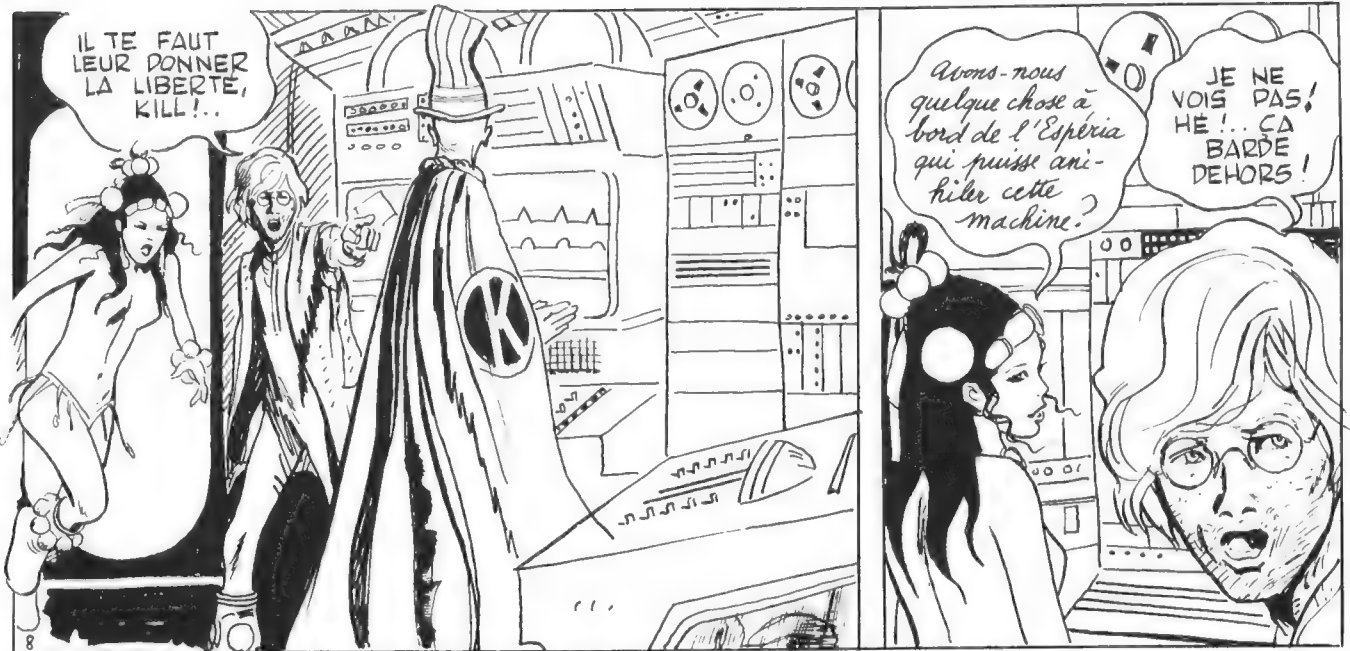


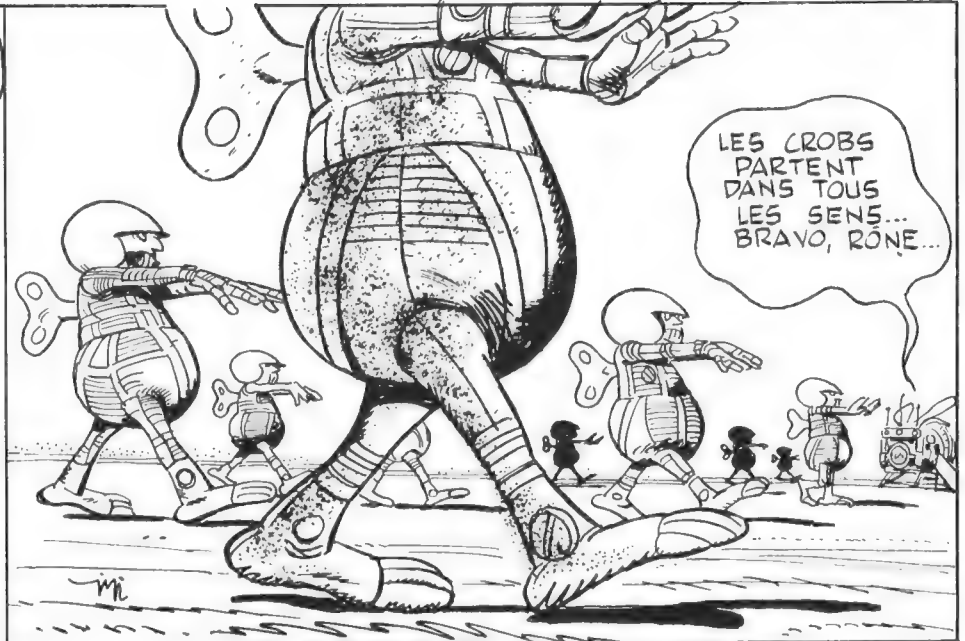


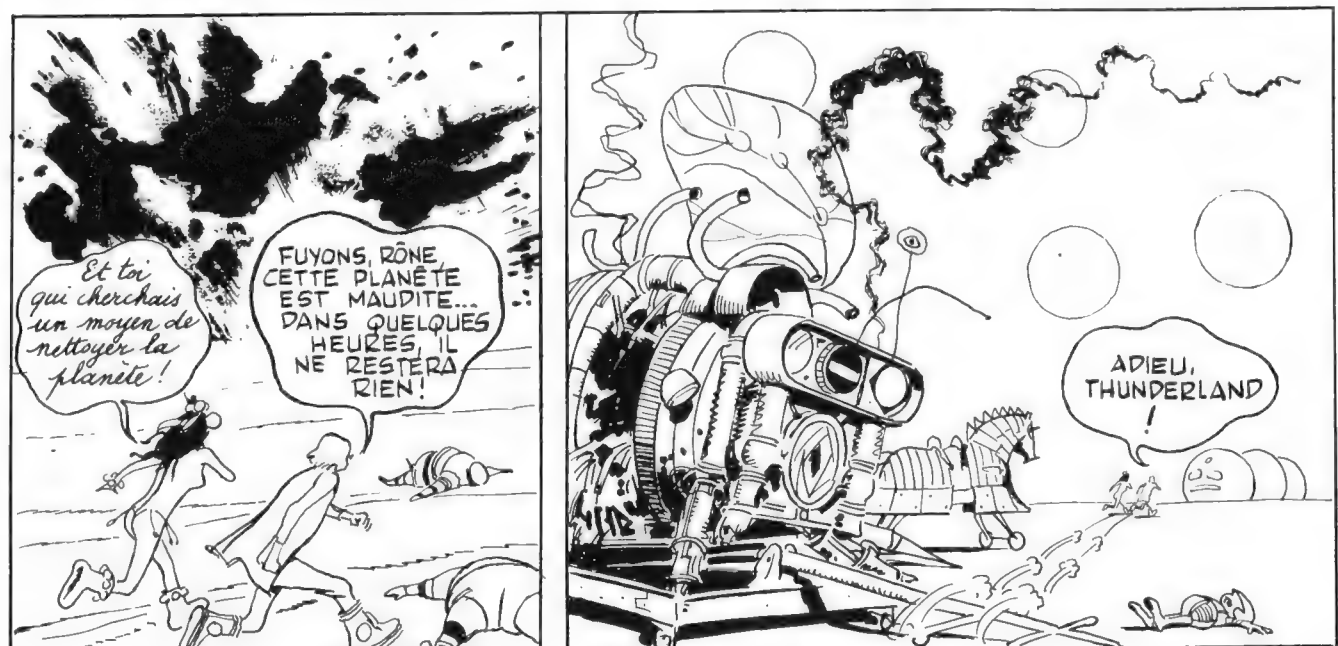


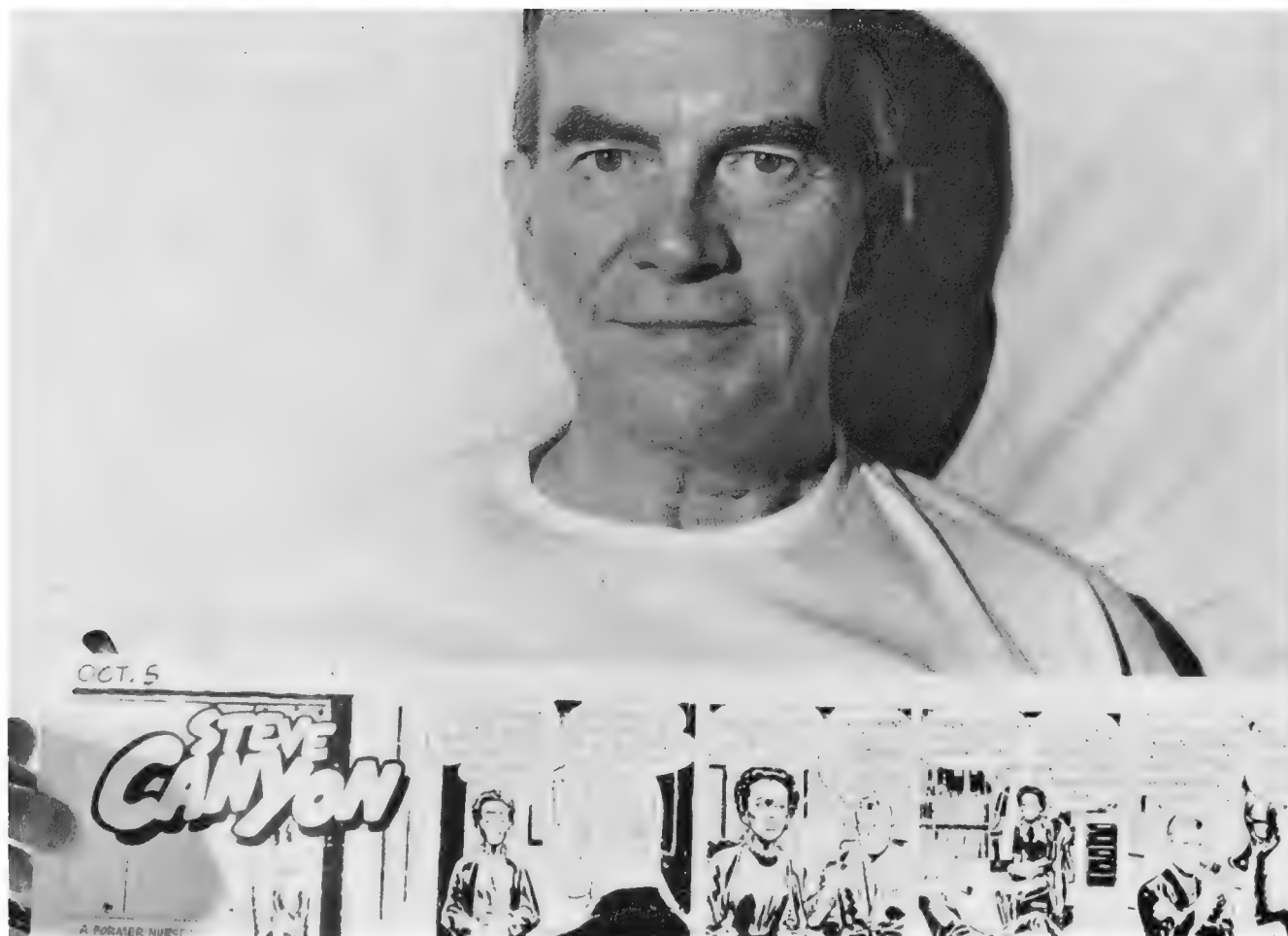






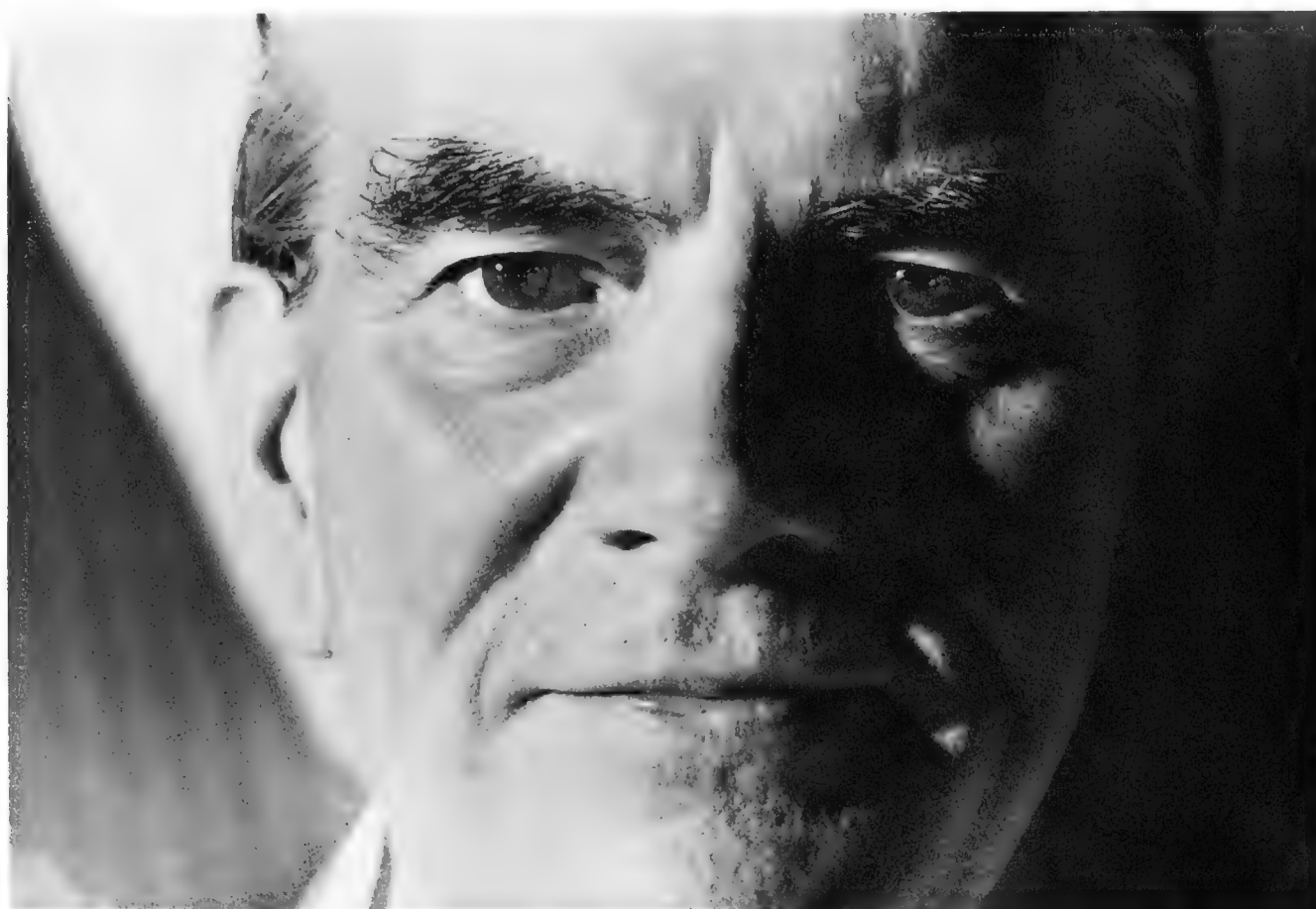






MILTON CANIFF

PAR FRANCISCO HIDALGO



Claude Moliterni. — Vous étiez à New York en septembre 69 et vous avez rencontré Milton Caniff dans une clinique de Greenwich Village. Vous avez profité de cette rencontre pour faire un reportage photographique sur l'exécution d'une planche du dimanche. Mais j'aimerais vous poser quelques questions. Vous êtes vous-même dessinateur de bandes dessinées et je pense ainsi que vous êtes à même de donner votre point de vue sur le style de Caniff.

Francisco Hidalgo. — Oui, mais tout d'abord je tiens à dire que Milton Caniff est un grand personnage et que de l'avoir rencontré à New York, cela m'a beaucoup impressionné... Mais revenons à son style. Eh bien ! il y a plusieurs points : Milton Caniff, si ma mémoire est bonne, cela fait une quarantaine d'années qu'il dessine. Alors, si on regarde ses premiers dessins et si on regarde ceux d'aujourd'hui, on comprend très vite que son travail n'est pas resté celui d'une époque. Il a évolué sans arrêt, il est d'une grande actualité. Milton Caniff, c'est un peu spécial... Il n'est pas seulement dessinateur, c'est un écrivain. Il se documente sans cesse... C'est pour cela que ses histoires ont autant de succès. Jamais il n'a cédé à la facilité... Il est aussi consciencieux que le jour où il a dessiné le premier strip de Terry.

C. M. — Dans la page du dimanche que nous présentons dans Phénix, vous avez photographié une étude du travail de Milton Caniff. On peut voir, photo par photo, l'exécution de cette planche. Quelles sont ses méthodes ? Comment travaille-t-il ?

F. H. — Je dois d'abord signaler qu'il y a beaucoup de légendes sur Caniff. Depuis des années, je savais plus ou moins comment il travaillait ; je n'avais jamais eu le plaisir de voir de ses originaux, sauf à l'exposition organisée par la Socerlid en novembre 1966, Galerie de la Société Française de Photographie. Mais de le voir travailler, c'est une chose extraordinaire pour quelqu'un qui peut apprécier... Eh bien ! tout d'abord, sa manière de travailler est la même que tous les autres dessinateurs ; il fait une esquisse au crayon, ensuite à la plume. Il cerne ses personnages, les décortique et, à ce stade, on arrive au plus important et je tiens à le signaler, les taches, la manière de tacher ses dessins est la technique la plus personnelle de Milton Caniff. Il le fait spontanément avec un pinceau n° 3.

C. M. — Il n'a rien repéré... C'est spontané ?...

F. H. — C'est spontané. C'est cela qui caractérise le travail de Caniff... C'est le seul à travailler comme cela... Evidemment, il a de la pratique qu'il a acquise au long des années de travail.

C. M. — Pensez-vous qu'il ait des assistants ?

F. H. — Eh bien, là aussi, j'ai été

un peu surpris. Quand on connaît l'importance de Milton Caniff aux Etats-Unis, et après tant d'années de travail, j'ai pensé qu'il se ferait aider par des assistants... Je dois dire qu'au moment où je l'ai rencontré, c'était lui seul qui réalisait sa planche. Il a des assistants bien entendu pour réaliser des ballons, la lettre... Mais ce n'est pas encore prouvé.

C. M. — Et lorsqu'on se réfère à deux dessinateurs qui ont été très influencés par le travail de Caniff — je pense à Alfred Andriola et à Frank Robbins — on peut constater qu'Andriola s'est éloigné du style de Caniff. Quant à Robbins, il a su s'inspirer, mais en restant dans le même esprit graphique et en donnant un caractère personnel... Mais Caniff, lui, a su évoluer. Comparez Terry à Steve et vous pourrez apprécier tout ce qu'il a su apporter de neuf, année par année.

F. H. — Bien entendu, quand vous parlez de Frank Robbins, cela me fait plaisir, parce que Robbins, c'est aussi un très grand dessinateur évidemment. Il doit tout à Milton Caniff, car il sort de l'école de Caniff mais il est quand même un créateur. Quant à Andriola, je préfère réserver mon avis...

C. M. — Estimez-vous que Caniff soit resté fidèle à une certaine tradition caniffienne si l'on compare Terry à Steve Canyon ?

F. H. — Non, on ne peut pas changer la conception et c'est la conception qui prime avant tout dans le travail... Dans les derniers dessins de Caniff, on peut dire qu'il est plus adroit sur le plan graphique, mais la conception reste la même...

C. M. — Vous êtes-vous intéressé aux scénarios de Caniff ?

F. H. — Oui, je trouve, là encore, que cela vaut la peine de s'arrêter pour parler de cela, parce que Caniff a un talent extraordinaire de conteur... Par exemple, dans certains cartoons, on peut voir des scènes de violences comme dans toutes les bandes dessinées. Eh bien ! lorsqu'on lit le texte, on admet très bien cette action... Un de ses trucs les plus fameux, repris par d'autres depuis, c'est de créer auprès du lecteur une sorte d'attachement affectif pour un personnage... Caniff le fait disparaître pendant deux ou trois ans et puis, au détour d'une histoire, on le voit réapparaître... C'est un des trucs auquel le public accroche le plus, croyez-moi !

C. M. — A votre avis, les histoires de Caniff sont-elles destinées à des adultes ?

F. H. — Là, encore une fois, je crois que le talent de Caniff consiste à faire une histoire qui intéressera aussi bien les adultes que les enfants... Disons que l'histoire est faite pour les enfants, mais c'est tellement bien ficelé, documenté que chaque adulte s'y intéresse !

C. M. — Trouvez-vous que la psychologie de Terry soit différente de celle de Steve Canyon ? Terry était

un jeune, vivant dans des histoires pleines d'aventures, tandis que Steve, qui est un adulte, se trouve devant des problèmes différents... Pensez-vous qu'il y ait une différence de ton ?

F. H. — Oui, je crois que cela a une relation avec le temps où nous vivons ; par exemple, dans Terry, les histoires étaient moins sérieuses, les lecteurs étaient moins exigeants... Aujourd'hui, disons que, grâce à la T.V., les lecteurs « ont évolué » et exigent des histoires plus sérieuses. Par ailleurs, il y a quarante ans, on pouvait situer ses personnages dans n'importe quelle contrée... On voyait les Chinois fumant de l'opium, vivant sur des jonques, entourés de milliers de coolies... Tandis qu'aujourd'hui, tout cela a disparu ! On est obligé de raconter des histoires plus solides... L'aventure, type années 30, est terminée.

C. M. — A votre avis, l'aventure est-elle encore présente dans Steve Canyon ?

F. H. — Absolument !

C. M. — Steve Canyon, qui est-il ?

F. H. — C'est Milton Caniff lui-même. Bien qu'il n'ait pas vécu toutes les histoires, les endroits qu'il décrit, il les connaît bien... Voyez, lorsqu'il était à la clinique, eh bien ! il a réuni une documentation formidable pour une prochaine histoire de Steve Canyon.

C. M. — Comment situez-vous Milton Caniff dans l'histoire de la bande dessinée ?

F. H. — C'est difficile de répondre... Caniff est beaucoup plus au-dessus. Moi je dirai que, comparativement et parallèlement, je le compare à Picasso dans le sens que ce sont deux hommes qui appartiennent à notre siècle et c'est un art qui correspond, c'est une expression vivante.

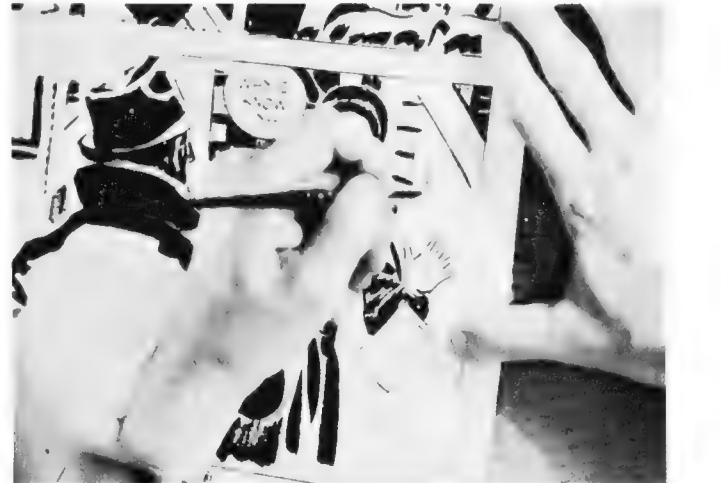
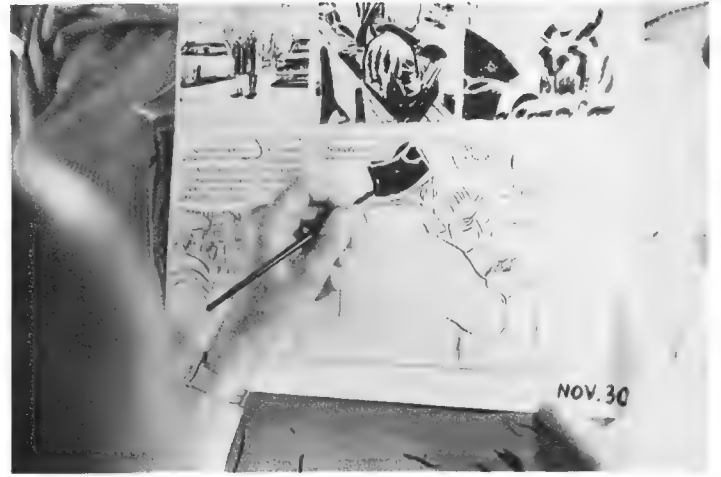
C. M. — Pour vous, Caniff est donc le plus grand ?

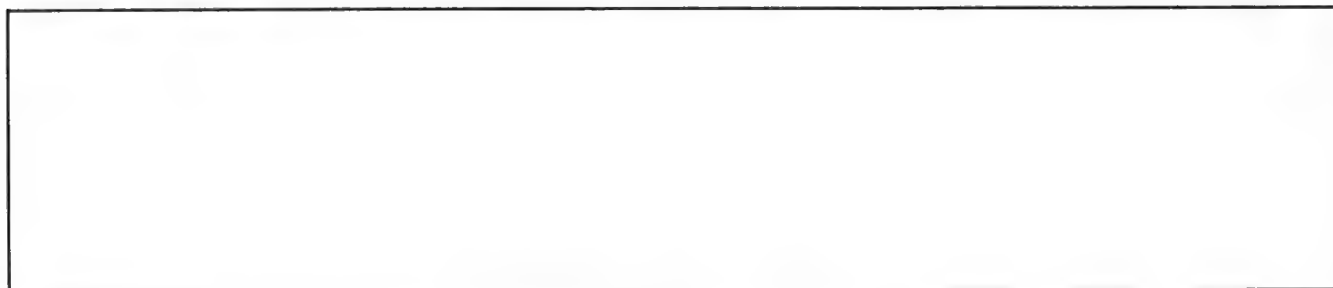
F. H. — Oui... Là, je crois que l'on pourrait s'attarder beaucoup. Parce que, dessiner, tout le monde peut apprendre à dessiner si on a fait les Beaux-Arts ! On peut savoir dessiner une main parfaitement, mais finalement, quand on peut se rendre compte, on voit ce dessin s'il est bon ou mauvais... On ne pense plus au dessin, on ne pense plus aux proportions. Une chose intéressante, c'est que le dessin plait ou ne plait pas, et dans Milton Caniff, c'est très intéressant. Comme dessinateur, comme écrivain, comme personnage... Mais je voudrais apporter une précision... Si on pense au meilleur dessinateur de la bande dessinée, à Foster, à Raymond, à Caniff, etc., Caniff a su créer un style au moment où Foster et Raymond travaillaient dans un style académique. Cela a été une révélation. Car, ce qu'il a produit à cette époque, c'était audacieux !

Enregistrement fait au magnétophone le 27 février 1970.

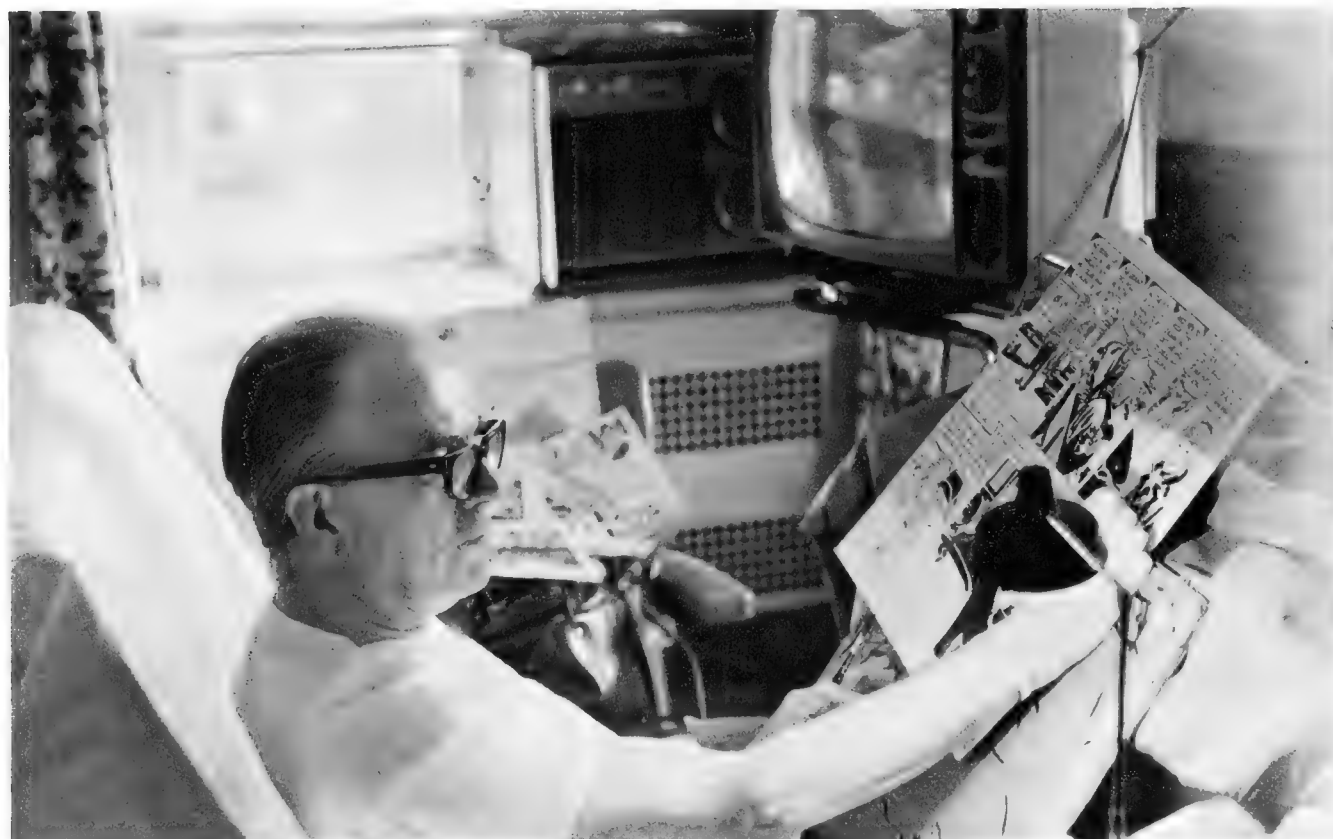


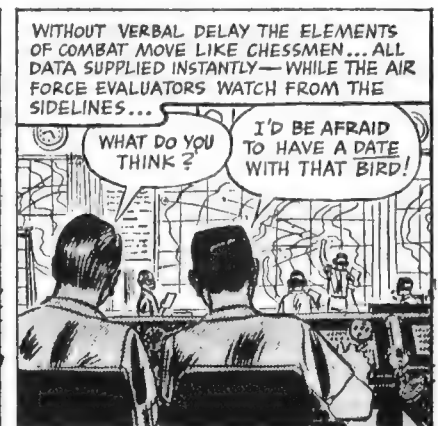
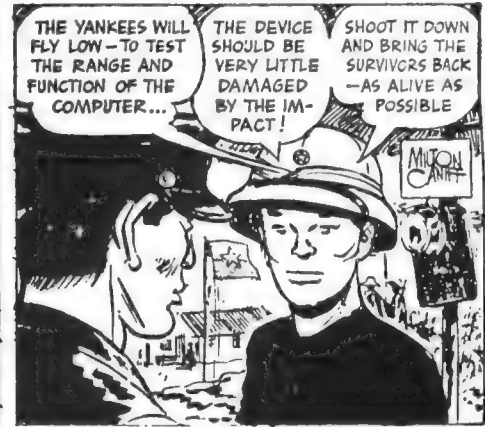
© Field Enterprises, Inc., 1969 11-30





Photos F. H.







Steve Canyon un IBM et les Viet-congs

Années 50 : Corée. Années 60 : Viêt-nam. Le colonel Stevenson Burton Canyon ne pouvait pas manquer au showdown. Laissant finalement la brave Poteet de côté (ouf ! diront ceux qui, comme moi, préfèrent les histoires militaires aux avatars de la petite), Steve Canyon part défendre, lui aussi, la cause de l'oncle Sam. Nous retrouvons « notre » Milton Caniff : ruelles étroites de Saïgon grouillantes de monde, jungles où les « Charlies » guettent les marines égarés, hélicoptères à la recherche de pilotes dont l'avion a été descendu, coups fourrés échangés de part et d'autre, nous voilà en plein dans le bain. Bien sûr, notre vaillant colonel ne chôme pas. Non content de faire face aux guérilleros de Giap dans le Sud, il accomplit une mission particulièrement dangereuse dans le Nord, excellent prétexte pour notre Milton pour faire retrouver à Hanoi deux héroïnes avec qui Steve avait eu maille à partir en 1951.

Mais de toutes ces aventures, où l'art consommé de Caniff nous montre, telle une caméra braquée, tous les aspects « aventureux » de la guerre du Viêt-nam, il y en a une, se déroulant du 17 mars 1968 au 26 mai, qui se différencie nettement de tout ce qui a été fait jusqu'à présent dans le domaine de la B.D. Première nouveauté : le protagoniste de cette histoire n'est pas un être humain mais un calculateur électronique. Connaissant le rôle révolutionnaire que ces appa-

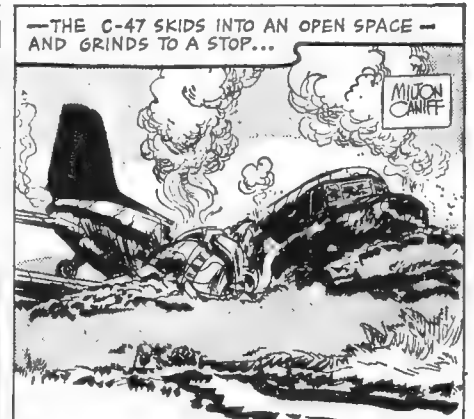
reils sont en train de jouer dans la vie économique américaine, l'auteur a jugé bon suivre l'actualité sans toutefois tomber dans les excès d'un Chester Gould qui, grâce à son idée douteuse de transformer Dick Tracy en un flic spatial, n'a obtenu pour tout résultat que de nous faire regretter le bon vieux temps où Tracy se bornait aux forbins d'ici-bas.

Le computer entre en scène tout de suite, sans attendre, comme Tartuffe, le troisième acte : un chômeur veut assassiner Anna Payne, la super-technicienne responsable du calculateur qui lui a coûté la place. Bien sûr, il échoue, comme tous les méchants.

A quoi sert donc ce sacré appareil ? Les guerres ne sont plus ce qu'elles étaient autrefois, et le Pentagone a mis au point ce calculateur destiné à diriger à lui tout seul toutes les opérations terrestres et aériennes. J'avoue ignorer si cet appareil existe dans la réalité ou si Caniff n'a fait, une fois de plus, que devancer l'actualité (1). Qu'importe : dans le récit, tous les personnages gravitent autour du IBM, ne vivent et ne meurent que par lui.

Le Pentagone choisit le Viêt-nam pour le fonctionnement du IBM, et Steve Canyon sera chargé de surveiller Anna qui, comme de juste, suivra sa créature. Notre colonel va alors chercher dans un bouge une vieille connaissance : Hogan, pittoresque barbu mi-hippy, mi-agent secret, qui l'avait déjà aidé

(1) L'appareil existe. Ce « conducteur de combat » était essayé au moment où Caniff le montrait. (N.D.L.R.).



à deux reprises en 1961 et 1967. Vivant de combines diverses mais toutes également douteuses, Hogan est bien content d'accepter la charge de surveiller Anna Payne. Les propos que lui tient Steve Canyon pour le persuader à le suivre ne ressemblent nullement à ceux de la célèbre planche du 17 octobre 1943 : — « Hogan, old man, tu es trop vieux pour un hippy et trop snob pour un clodo. Allez, viens. » Hogan se mettra donc au service de l'oncle Sam sans qu'il y ait de sa part aucun engagement idéologique précis (better dead than red, etc.). D'ailleurs, Caniff, qui s'est toujours défendu d'être un faucon, a souvent expliqué que son Steve Canyon exécute son travail de colonel comme n'importe quel autre boulot ; Hogan en fait donc de même.

Anna Payne, par contre, ne tarde pas à dévoiler sa vraie nature : elle s'appelle en réalité Tatyana Ovezova Paynovsky et ne peut oublier que sa famille, en Russie, a été massacrée par les Rouges. Du trio Hogan-Steve-Anna, ce n'est que cette dernière qui mêle la passion politique au travail.

D'ailleurs, Steve Canyon finit par s'effacer presque définitivement : pendant tout le récit, il sera le

catalyseur, laissant les rôles principaux à Hogan et à Anna.

Et voilà le jour J : Hogan, Anna montent dans un C-47 et peuvent finalement mettre l'IBM à l'épreuve. Nous sommes loin des clichés habituels : ce n'est plus un général à l'aspect vénérable penché sur une carte : avions, hélicoptères et infanterie sont dirigés cette fois par l'infailible computer qui, fournissant les données nécessaires, guide les hélicoptères et les F-105 sur les rizières du Viêt-nam.

Tout s'est passé sans encombre, ce qui est heureux du moment que le computer est même en mesure d'amorcer la bombe atomique et de déclencher un conflit mondial : il suffirait de presser un tout petit bouton... Et voilà qu'Anna Payne accomplit le geste irresponsable. — « Je veux venger ma famille ! »

Même le Président des Etats-Unis ne peut désormais éviter la catastrophe. Tandis que ce drame se déroule à bord du C-47, un viêt-cong isolé, bien camouflé dans la jungle, couche l'avion en joue avec son fusil. Il tire, le pilote est touché sur le coup, et l'avion précipité. Et voilà, tout simplement. Où sont les fanfaronnades à la John Wayne avec les bérets verts qui, à chaque rafale de mitraillette, abat-

tent des bataillons entiers de viêt-congs ? Après nous avoir montré la toute puissance militaire de l'oncle Sam et étalé sur bien des planches hebdomadaires et de strips les moyens imposants de l'armée américaine, et nous avoir donné une impression d'invincibilité culminant avec le fameux calculateur, voilà qu'un seul viêt-cong, d'un seul coup de fusil, remet tout en question.

Le ton de Caniff change complètement. Avec un réalisme inconnu aux bandes dessinées de guerre, et qu'on ne peut comparer qu'aux meilleures photos de Robert Capa, il nous fait assister au transport des blessés, au mort qu'on couvre hâtivement d'une toile imperméable ; les soldats, noirs ou blancs, unis devant la mort, cherchent leur salut dans la jungle où les viêt-congs sont à l'affût. Au-delà de ces dessins, ce sont de vrais morts, de vrais blessés, tombés dans une vraie guerre désavouée par une grande partie de l'opinion publique américaine. Ici, la bande dessinée n'est plus un moyen d'évasion : elle sert au contraire à plonger le lecteur dans une réalité qu'il préférerait ignorer à lui montrer ces visages de soldats qui ont peur. La guerre n'est plus une aventure à



mi-chemin entre le sport et la technologie. Ces quelques strips ont eu sur les lecteurs américains le même effet que la célèbre photo des cadavres des marines échoués sur les plages de Bougainville en 1943. Les survivants parviennent à se réfugier tant bien que mal, quand Anna, qui veut sauver son IBM, retourne dans les débris de l'avion. Un tireur d'élite ennemi veille : d'un coup de fusil il blesse à la jambe Hogan, qui voulait retenir Anna, d'un autre il touche l'avion dans un endroit vital. C'est l'explosion. Hogan, blessé, se traîne vers les débris pour chercher Anna et là, vaincu, reste près du cadavre de la femme, tandis qu'un hélicoptère vient à son secours et que les deux pilotes, consternés, contemplent la scène du haut. Le viêt-cong tire encore, mais rate Hogan de peu. Ce dernier, fou de rage, arrache un fusil des mains d'un pilote et court à l'ennemi. Allons-nous voir la main vengeresse de Hogan terrasser le viêt-cong meurtrier ? Non, car Hogan s'élance mais tombe bientôt, trahi par sa jambe blessée.

— « Nous vous comprenons, sir, lui disent les pilotes qui l'aident à se relever. Nous voudrions le faire toutes les fois qu'un copain se fait descendre. »

Aucune concession au style « fau-

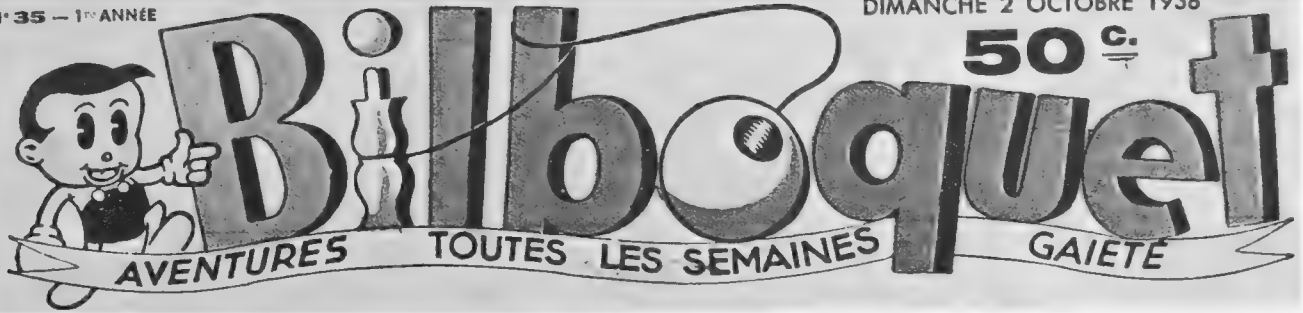
con ». Et la bombe atomique ? Tous ces événements nous l'ont faite oublier, et nous apprenons que l'IBM a été débranché de justesse, évitant ainsi la catastrophe mondiale. (Comment ne pas penser au « Docteur Folamour » par l'excellent Kubrick ?)

Hogan ne renonce pas à sa vengeance : rentré à la base, il vole purement et simplement un avion et s'en va, en kamikaze, lâcher quelques bombes sur des objectifs ennemis. Ce sera un geste de vaincu : il ne reviendra pas de sa mission.

Pour ce récit, Caniff a mêlé technique ultra-moderne à la limite de la science-fiction, suspense, terreur devant la catastrophe atomique et un réalisme graphique pour décrire le vrai visage de la guerre au viêt-nam inconnu à la plupart des dessinateurs américains.

Soulignons que les viêt-congs n'ont pas comme dans nombre de bandes dessinées, made in U.S.A., des traits somatiques repoussants, les classant parmi les brutes épaisses au -couteau - entre - les - dents, assoiffées de sang capitaliste. Bien qu'ils se battent contre les Américains, ils en ont le regard, presque le même visage. Steve Canyon se bat pour une cause, eux pour une autre.

UGO SCOTTO



UN OUBLIÉ : BILBOQUET

par Pierre Couperie

Parmi les illustrés des années Trente, il en est un qui semble avoir laissé bien peu de souvenirs derrière lui : « Bilboquet », venu trop tard, disparu trop tôt, fut pourtant l'un des mieux imprimés, avec une formule, un contenu très homogènes, une impression en couleurs particulièrement agréable.

Le n° 1 de « Bilboquet » parut le dimanche 6 février 1938. L'adresse du journal était au 1, rue Gazan, Paris-14° : « Bilboquet » était donc une émanation de la firme qui publiait en même temps : « Le Petit Echo de la Mode », « Lisette », l'insipide « Pierrot » et, d'une autre formule, beaucoup plus réussie, « Jeunesse-Magazine ». Aucun de ces deux derniers journaux ne publiait des bandes américaines : Le Rallie régnait dans le premier, Pellos dans le second. Le marché était déjà fortement occupé par « Mickey », « Robinson », « Hurrah », « Aventures », « Hop-Là », « L'Aventureux », « Junior » et « Jumbo ». Pour lutter contre eux, « Bilboquet » fut entièrement composé de séries américaines, dans une formule calquée sur celle de « Mickey » : 8 pages, 38 cm sur 26, titre rouge et jaune. La première page du N° 1 fut occupée par une seule vaste image annonçant la série « Les Boucaniers ». Dès le N° 2, « Bilboquet » montrait un dispositif qui ne devait plus guère varier. En page un, sous le nom de « Jean Reid l'audacieux » et la signature d'Hal Forrest, c'était « Tailspin Tommy », l'ancien « Jean Bolide » disparu de « Robinson », où se poursuivait, sous le même titre, une série apocryphe. Forrest a fait de grands progrès dans le dessin des personnages, et les avions sont superbes. L'histoire commence au milieu d'un épisode spectaculaire où des gangsters volant dans un avion de guerre, essaient d'intercepter les deux avions désarmés des héros pour les empêcher d'aller témoigner à un procès. Une série de manœuvres tourbillonnantes dans

le ciel de Chicago se termine par une fracassante collision. Au-dessous de Jean Reid, sa bande complémentaire, « The four aces », appelée ici « Les Mousquetaires du ciel », en grand progrès elle aussi depuis le temps où on l'avait vue dans « Robinson » (« Les quatre as »). A partir du n° 16, « Les Mousquetaires » sont comprimés vers la gauche par une colonne, signée, elle aussi, Forrest, intitulée « Quelques nouveaux types d'avions », où l'on trouvait un dessin en vol et les trois vues classiques de divers avions légers américains. En page deux, en noir, non signée, autre série américaine, celle-ci nettement enfantine, « Scrappy », aventure d'un minuscule gamin accompagné d'une non moins minuscule petite fille. C'est « Scrappy » qui figurait à gauche du titre de « Bilboquet ». En page trois, en noir aussi, « Les Boucaniers », par « Willis Rensie » : c'était les planches du dimanche du « Faucon noir » de Will Eisner, dont les bandes quotidiennes sortaient dans « Hurrah » : une histoire de tout premier plan par la vigueur du dessin. Les pages quatre et cinq étaient en couleurs. En page quatre, une rubrique de curiosités zoologiques, « Je ne sais pas tout » : on avait renoncé au titre américain un peu longuet : « La boutique de curiosités de notre mère la Nature » (« Mother nature's curio shop ») par William Ferguson ; celui-ci, excellent dessinateur et coloriste hardi, donnait à sa rubrique un style, une clarté, un agrément qui ont toujours fait cruellement défaut à son rival plus connu, « Believe it or not » de Ripley, qui paraissait dans « Mickey » et « Robinson » (« Incroyable mais vrai », mais — hélas ! — souvent faux...). Au-dessous, « Grindeson et Compagnie », soit « Freckles » de Merrill Blosser, série américaine déjà vieille (1915), agréablement modernisée, un peu dans le style de Dick Tracy : aventures policières, aériennes ou exo-

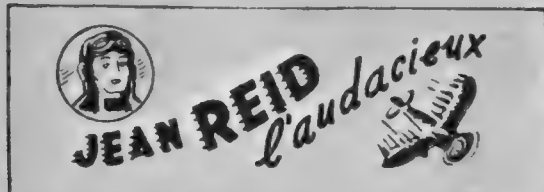
tiques d'un adolescent aux joues piquées de taches de rousseur. Page cinq, « Les frères Loufoc », tellement farfelus que « Smokey Stover » (« Popaul le joyeux pompier » dans « L'As ») semble, à côté d'eux, un modèle de cartésianisme. Il s'agit des « Nut Bros, Ches and Wal » par Gene Ahearn, qui firent une seule autre apparition en France (dans « Mickey », n° 92, p. 11). Les paysages, les maisons sont faits de décors, des sonnettes électriques poussent aux arbres, les oiseaux crèvent les ballons en volant droit à travers, une pancarte « canal de Panama » surmonte une tranchée pleine d'eau où dérivent des chapeaux de paille, etc. Au-dessous, était « Cap'tain Bilboquet », « Our Boarding House » du même Ahearn, série humoristique où un gros hâbleur, le major Hoople, qui arbore un gibus pour sortir, un fez très Tartarin en intérieur, voit ses rodomontades dégonflées par un sort malin ou par la rude intervention de sa femme, patronne d'une pension de famille, sorte de version acariâtre de Tante Pim. Cette page sortait telle quelle du supplément en couleurs du « Brooklyn Daily Eagle ». La page six était occupée par un feuilleton (« La bague mystérieuse », de Gilbert Patten), la sept par des jeux et coloriages. La page huit devait être lue en longueur, à l'italienne. On y trouvait, en couleurs, en trois grands strips, sous ses dimensions originales et sous le titre « Polo l'éclaireur marin », la bande « sœur » de Don Winslow : « Bos'n Hal, Sea Scout » par L.A. Beroth, dont on reconnaît les bateaux, les trognes typiques des méchants, la longue figure anguleuse des bons. « Bilboquet » connut quelques variations. « Pour l'honneur de la Légion », feuilleton de Draycott Dell (dont « Le fantôme de la mer des Antilles » avait paru dans « Robinson »), succédait (n° 19) à « La bague mystérieuse ». Un deuxième roman, « Jack Madagascar »,

Billboquet

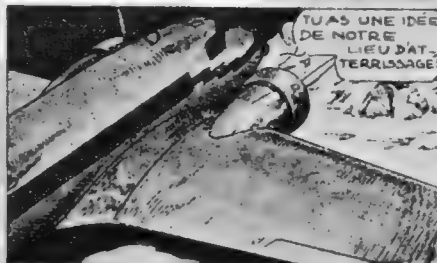
DIMANCHE 25 SEPTEMBRE 1938

40 c.

AVENTURES TOUTES LES SEMAINES GAIETÉ



APRÈS L'ATERRISSAGE FORCÉ ET LA VIOLENTE DISCUSSION QUI OPPOSE JEAN REID, MAX ROLL, DANIEL DUNOS ET L'ACTEUR DE CINÉMA JUAN RICHARD, LA FATIGUE S'EST EMPARÉE DES PASSAGERS DE L'AVION QUE MARILOU, LA STEWARDESS, INSTALLE TANT BIEN QUE MAL POUR LA NUIT.

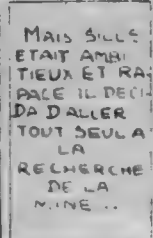
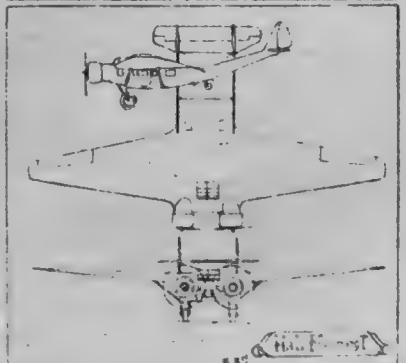
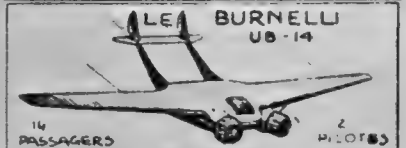


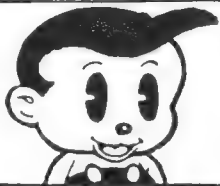
LES
MOUSQUETAIRES
DU CIEL

ANNE POURSUIT SON RÉCIT ET RÉVÈLE À SES AMIS L'HISTOIRE DE LA CARTE.



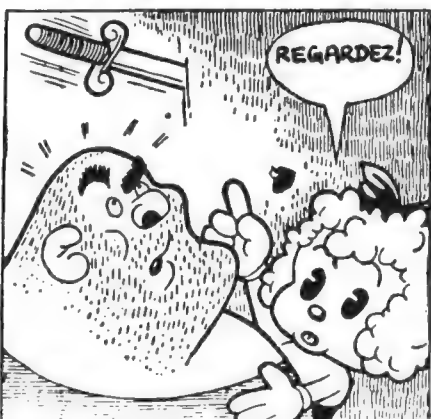
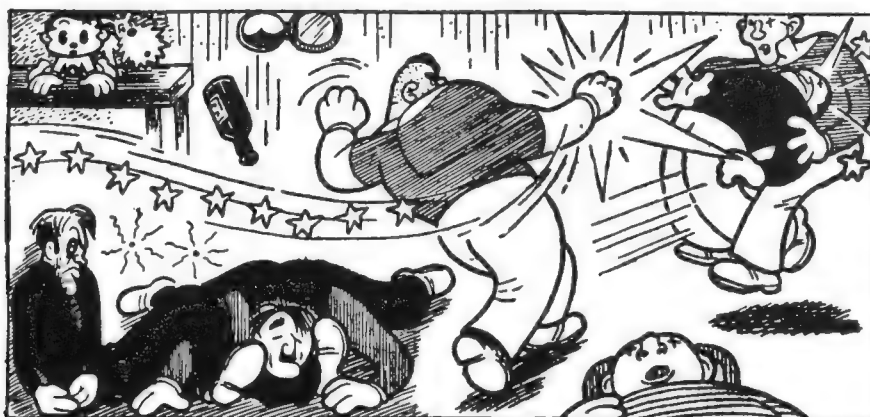
QUELQUES
NOUVEAUX TYPES
D'AVIONS





SCRAPPY

AU GUATEMALA





La Belle

IL ETAIT UNE FOIS
UN RICHE MAR-
CHAND QUI AVAIT
ACCUMULÉ D'IMMENSES
TRESORS...

NOUS VOILÀ À
L'ABRI DU BESOIN!



C'ÉTAIT SA PLUS
JEUNE FILLE QUI
L'INTERROGEAIT.
ELLE ÉTAIT SI
BELLE ET SI
DOUCE QUE TOUS
LA SURNOMMAIENT
BEAUTE.

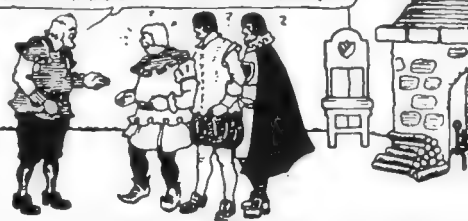


LE RICHE MARCHAND
AVAIT DEUX AUTRES
FILLES, ORGUEIL-
LEUSES ET LAI-
DES **BLANCHE**
ROUGE ET
MARMITAINE



C'EST À SES TROIS
FILS QUE LE VIEUX
MARCHAND ANNON-
CE À PRÉSENT SA
RUINE ---

JE N'AI PU SAUVER QU'UNE PAU-
VRE MAISON À LA CAMPAGNE



TANDIS QUE
MILLOR S'ENTRE-
TIENT AVEC SES
FILS, SES DEUX
FILLES AÎNÉES
VERSENT DES
LARMES DE
REGRET ET DE
RAGE.



C'EST AFFREUX DE DE-
VOIR QUITTER NOTRE FA-
LAIS!

ET IL FAUDRA
ABANDONNER NOS
BIJOUX, NOS TOI-
LETTES.



BEAUTE
LEUR SOB
CADETTE
TENTE
VAINEMEN
DE LES
RÉCON-
FORTER

et la Bête



BILBOQUET

IL
PPELAIT
MILLOR



MAIS UN
JOUR, LE RICHE
MARCHAND
REVINT
CHEZ
LUI
DÉSESPÉRÉ

QUE VOUS ARRIVE-T-IL
PÈRE CHÉRI ?



D'UNE VOIX
TREMBLANTE
MILLOR ANNON-
ÇA À SES
FILLES QU'IL
VENAIT DE
PERDRE
TOUTE SA
FORTUNE

IL FAUDRA QUE VOUS VOUS MET-
TIEZ À TRAVAILLER AINSI QUE
VOS FRÈRES. NOUS ALLONS VIVRE
DANS UNE
HUMBLE
MAISON...



12-10

LES TROIS
FILS DU MAR-
CHAND SE
NOMMENT
ROUQUININ,
PAUL
L'ALLANT
ET PIERRE
LE FORT.



IL NOUS FAUDRA TRA-
VAILLER DUR POUR
GAGNER NOTRE VIE...



POURQUOI VOUS LAMENTER AINSI, MES
SOEURS ? NOUS SERONS PLUS HEUREUX À LA
CAMPAGNE QU'À LA VILLE, J'EN SUIS
SÛRE/



VRAIMENT, CE SERA
DÉLICIEUX DE TRAVAIL-
LER TOUT LE JOUR COM-
ME DES BÊTES
DE
SOMME !



DES
ESCLAVES !

copyright :
ag. française de presse

12-11

BILBOQUET

JE NE SAIS PAS TOUT...

LES FOSSILES VIVANTS

C'EST AINSI QUE LES SAVANTS APPELLENT CERTAINS ANIMAUX QUI CONTINUENT À SE REPRODUIRE SUR TERRE BIEN QUE LEUR ESPÈCE AIT DISPARU DEPUIS DES MILLIONS D'ANNÉES.

L'UN DES PLUS CURIEUX EST L'ORNITHORYNQUE, IL TIENT À LA FOIS DE L'OISEAU ET DU MAMMIFÈRE, POSSEDE UN BEC DE CANARD, DONNE DES ŒUFS ET ALLAITE SES PETITS!



LES ORIGINES DU POISSON À POUMONS, QUE L'ON TROUVE DANS LES MARAIS D'Australie, REMONTENT À LA PÉRIODE CARBONIFÈRE.



L'OPOSSUM RESSEMBLE À PEU DE CHOSE PRÈS À L'UN DE SES LOINTAINS ANCÊTRES, CONTEMPORAIN DU DINOSAURE.



L'OKAPI EST BIEN ÉTRANGE, LUI AUSSI IL TIENT À LA FOIS, DE LA GIRAFE, DE L'ANTILOPE, DE L'ÂNE ET DU ZÈBRE ON LE RENCONTRE AUX CONFINS DU CONGO.



LE TUATERA DE NOUVELLE ZÉLANDE EST UN FANTÔME DU PASSÉ, LE PLUS ANCIEN REPTILE SURVIVANT... IL EST D'AILLEURS EN VOIE D'EXTINCTION.

GRINDESON ET C^{IE}

MENACÉ PAR L'UN DES BANDITS QU'IL A REJOINTS, DANIEL GALEY LUI FAIT UNE PROPOSITION INATTENDUE QUI DOIT LUI ASSURER LA VIE SAUVE AINSI QU'À THOMAS LOISON.



TIREZ À TRAVERS MA VESTE, J'AURAI L'AIR DE VOUS AVOIR POURSUIVI... ET JE FERAİ DÉMARRER VOTRE VOITURE!



SI VOUS FAITES ÇA, DAN, ILS VONT SE SAUVER.

TAIS-TOI, MOUS-TIQUE.



COMME ÇA ?

ENCORE DEUX COUPS! JE VEUX FAIRE CROIRE AU PATRON QUE J'AI VRAIMENT EU CHAUD!



BON! MAINTENANT ALLEZ-Y... FAITES DÉMARRER LA RAGNÔLE, ET VITE HEIN ?



JE VAIS D'ABORD JETER UN COUP D'ŒIL AU MOTEUR...



ENSUITE, J'ENLÈVERAI LES BOUGIES ET J'ARRACHERAI TOUS LES FILS DE CONTACT.

MAIS... VOUS...



J'ESSAIS SEULEMENT DE... TU M'AS EU ET MOI QUI MARCHAIS! TU VAS VOIR CE QUE VOUS ALLEZ PRENDRE TOUS LES DEUX.



ATTENTION TOTO! OCUPE-TOI DE CELUI-LÀ, JE ME CHARGE DE L'AUTRE!

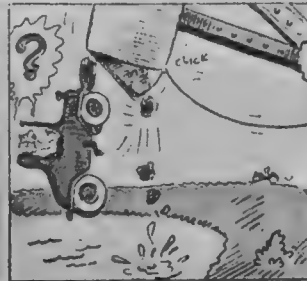


LA PROCHAÎNE FOIS, GROS MALIN, RAPPELÉZ-VOUS QU'EN TIRANT SIX COUPS, VOUS VIDEZ VOTRE RÉVOLVER!

LA SEMAINE PROCHAÎNE:

POLO, l'Éclaireur marin, assistera à un dramatique naufrage!

LES FRÈRES LOUFOC



CAP'TAIN BILBOQUET



Jean REID l'audacieux se lance à la recherche de son passager disparu.

LES BOUCANIERS

SELON LES ORDRES DU FAUCON SES HOMMES TIRENT UN COUP DE CANON AU LEVER DU SOLEIL. EN EFFET, LEUR CHEF N'A PAS RÉGAGNÉ LE BORD.

LA DÉTONATION A SUSPENDU TOUTES LES CONVERSATIONS, DANS LA MAISON OÙ LE FAUCON TIENNT LES NÉGRIERS EN RESPECT... ENFIN, L'UN D'EUX BALBUTIE :



POLO, l'Eclaireur

POUR ÉCHAPPER À LA TEMPÊTE, ET RÉPARER UNE AVARIE, MELVIN HORN ET SES AMIS ONT DÛ SE RÉFUGIER DANS LA BAIE PIEDRO, ABANDONNANT À BORD DE LA DRAGUEUSE UN FAUTEUIL QU'ILS ONT TROUVÉ DANS L'ÉPAVE. CE LUI-CI EST EN OR - ILS L'ONT COMPRIS TROP TARD... ET AVANT QU'ILS N'AIENT PU LE REPRENDRE UN NAVIRE S'EST APPROCHÉ, DES HOMMES SE SONT EMPARÉS DU MEUBLE PRÉCIEUX ET L'ONT EMPORTÉ.

MAIS À PRÉSENT, LE PETIT YACHT EST EN MESURE DE SE LANCER À LEUR POURSUITE.



POURQUOI DITES-VOUS CELA ?

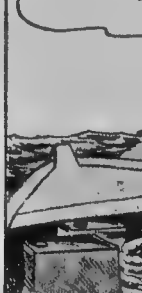
PARCE QU'ILS ONT DÉLIBÉRÉMENT VIOLÉ UNE LOI DE LA MER, POLO...



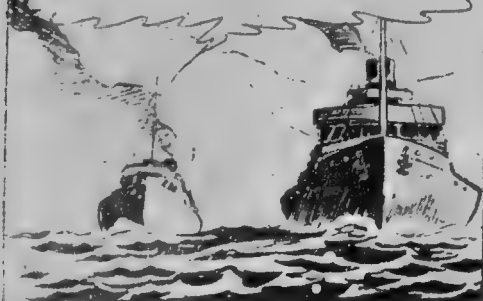
S'ILS AVAIENT TENTÉ DE SAUVER NOTRE DRAGUEUSE, ILS AURAIENT EU LÉGALEMENT DROIT À LA PLUS GRANDE PARTIE DU MATÉRIEL RÉCUPÉRÉ, Y COMPRIS LE FAUTEUIL EN OR !



MAIS ILS ME DES V RONT PAS CRIME NE



LO DU BATEAU ! VOUS AVEZ COMMIS UN VOL À NOTRE PRÉJUDICE ! STOPPEZ !



VOUS POUVEZ, VOUS FOUILLER, FICHEZ-NOUS LA PAIX !

ET FILEZ ! SANS ÇÀ, VOUS RECEVREZ UNE CHARGE DE PLOMB DANS LE NEZ !

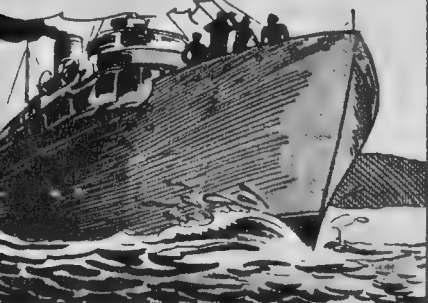


copyright - ag. française de presse

aireur marin

BILBOUQUET

NOUS REJOINDRONS
RAPIDEMENT CE
LEUX SABOT!



QUE VOULEZ-VOUS
FAIRE, M. HORN?
CES HOMMES DOIVENT
ÊTRE PRÊTS À
TOUT!

A TOUT? PEUT-ÊTRE
--- CE SONT DES
FOUS, EN TOUT
CAS!



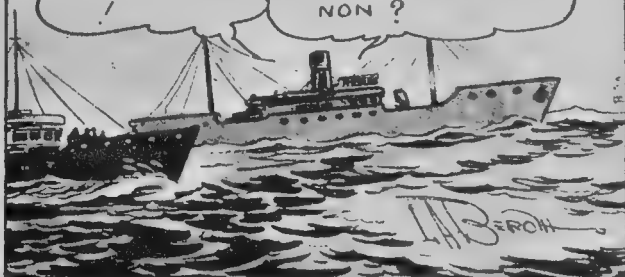
SE SONT CONDUITS COM-
ME VOLEURS ET ILS NE TARDE
À S'APERCEVOIR QUE LE
E RAPORTE PAS!



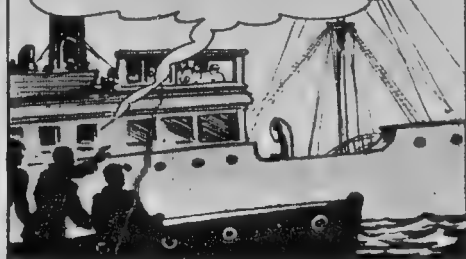
CEPENDANT, LA DISTANCE DIMINUAIT ENTRE LES DEUX NAVIRES...

LE DIABLE LES
EMPORTE! ILS
NOUS REJOignent

ET ALORS? NOUS NE
SOMMES PAS DES
POULES MOUILLÉES,
NON?



ÇA! VOUS LE PRENEZ SUR CE
TON? NOUS SOMMES SOUS LA PRO-
TECTION DU GOUVERNEMENT COLOM-
BIEN ET NOUS VOUS ESCORTERONS
JUSQU'À VOTRE PROCHAINE
ESCALE.!



S'ILS FONT ÇA,
NOUS SERONS
ARRÊTÉS!

N'VOUS EN FAITES
PAS, LES GARS. IL
RESTE UN MOYEN
DE LEUR ÉCHAPPER
EN EMPORTANT
L'OR!...



A SUIVRE 4-24

BILBOUQUET

d'Edouard E. Stackpole, s'y ajoutait au n° 35. « Scrappy » finissait au n° 37, remplacé dès le numéro suivant, en page trois, par un des « Minute Movies » — « Films miniatures » — de Wheelan, « La Belle et la Bête ». Wheelan imitait le cinéma des années vingt ; il faisait, par exemple, des gros plans de visages cernés d'un diaphragme noir.

Le 25 décembre 1938, au n° 47, les lecteurs de « Bilboquet » apprirent que le journal disparaîtrait à partir du deuxième numéro de janvier 1939, absorbé par « Pierrot » où, bien sûr, ils trouveraient la suite de leurs histoires favorites, sans

compter les merveilleuses aventures de Machin et de Chose, indigènes au susdit « Pierrot ». On dorait la pilule... En fait, seul « Pour l'honneur de la Légion » fut poursuivi dans « Pierrot » et « Bilboquet », après moins d'un an de vie, ne fut plus qu'un souvenir fragile. Il avait pris, en son n° 1, des épisodes déjà commencés, il abandonna, au n° 48, les épisodes suivants en plein élan. Pourquoi fut-il ainsi condamné ? Il tirait, paraît-il, à plus de cent mille exemplaires. Se vendait-il mal sur un marché déjà solidement occupé par des concurrents nombreux ? A cinquante centimes, il n'était pas plus

cher qu'un autre. Il lui manquait un grand héros : mais « l'As », mais « Toto » n'étaient pas mieux pourvus. C'était un des illustrés les mieux imprimés des années Trente... Doit-on soupçonner aussi que sa formule heurtait les habitudes conservatrices, cocardières et bien-de-chez-nous du conseil d'administration, et qu'il a été victime de la pression des équipes vénérables et bien en place de « Pierrot » et de « Lisette » ? L'absorption du jeune et prometteur « Bilboquet » par un journal aussi prodigieusement dépourvu d'intérêt que « Pierrot » en 1939 le laisserait croire.

PIERRE COUPERIE

16^e RÉUNION DE LA S.F.B.D.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE DE BANDES DESSINÉES

En la Salle du Musée des ARTS DÉCORATIFS

109, rue de Rivoli - PARIS 1^{er} - Métro Palais Royal

LE VENDREDI 22 MAI 1970 à 20 h. 45 très précises

Au Programme :

FABULOUS FUNNIES

UN FILM COULEURS SUR LA BANDE
DESSINÉE PRODUIT PAR LEE MENDELHSON
POUR LA N.B.C.

3 MONTAGES SONORISÉS :

ACHILLE TALON de GREG
BRUNO BRAZIL de W. VANCE ET L. ALBERT
ET DES GAGS DE L'AGE D'OR : POPEYE -
PIM-PAM-POUM.

ET DES DESSINS ANIMÉS

SOIRÉE RÉSERVÉE AUX MEMBRES DE LA S.F.B.D. ET DU CLUB "CREEPY"



F. Frazetta, R. Crandall, T. Sutton,
J. Grandenetti, Al Williamson,
J. Orlando, G. Morrow, S. Ditko, etc...
VOUS DONNENT RENDEZ-VOUS
dans CREEPY et EERIE,
premier magazine illustré d'épouvante
renseignements et abonnement
CREEPY MAGAZINE
30 rue Le Peletier - PARIS 9^{ème}

le numéro 3,50 F.

Hans Kresse ou l'homme qui se perdit au nord

par Dany De Laet



Une illustration de Kresse pour Pop Magazine.

Très mal connue, méconnue en France même, la bande dessinée hollandaise vient seulement de se mettre au pas de la bande dessinée franco-belge.

Faisant fi des prétentions de l'école hollandaise des années 1940-1950, les jeunes auteurs hollandais tels que Julsing (Toonder studio's), Brugman (in Spirou), Willem, Kruis (Sjors), Bakker (Pep) et Matena partent à la conquête du jeune public hollandais voire européen. Ils ont été précédés en cela par de glorieux aînés : Kresse, Lodewijk et Stapel, mais ces derniers avaient dû auparavant changer leur fusil d'épaule...

L'histoire de la bande dessinée aux Pays-Bas pourrait se résumer en trois grands noms : Toonder, Kresse, Kuhn.

Les bandes dessinées apparaissent timidement dans les années vingt en pays batave avec des dessinateurs comme Rothman ou Van Raemdonck.

Auparavant on ne peut que noter une assez grande popularité des images populaires jusqu'après la guerre 1914-1918.

La première apparition d'une bande dessinée est une adaptation très réussie, voire nationalisée de M. Cryptogame : Mijnheer Prikkebeen, adaptation faite par J.-A. Goeverneur.

En fait la bande dessinée démarre avec Marten Toonder en 1938. Le créateur particulièrement dynamique de Panda, Tom Poes, Hollewijn, Cappi, etc., créa le premier studio de bande dessinée aux Pays-Bas et à côté d'autres auteurs de la même

époque tels que Joop Geesink, Mazure, Voges, etc., il implanta la bande dessinée aux Pays-Bas.

A partir de 1945-46 la bande dessinée connaît une vogue croissante ; les journaux s'en emparent ; on éditera des albums d'un format particulier : oblong et toujours blanc et noir... on sortira quelques hebdomadaires assez intéressants tels que Sjors, Robs Vrienden, Tom Poes...

Les têtes d'affiches en sont :

Peter Kuhn (Kapitein Rob) ;
Hans Kresse (Eric de Noorman) ;
Henk Sprenger (Pilot Storm, Kick Wilstra) ;

Piet Wijn (Verowin, Aram, Frank) ;
et bien sûr Toonder lui-même.

Tous ces dessinateurs appartiennent à la même école ; ils font du réalisme, ils travaillent en blanc et



Une excellente contre-plongée.

noir, ils travaillent pour des quotidiens et surtout ils ignorent les phylactères (sauf pour l'exportation à l'étranger). En plus leur style réaliste témoigne d'un académisme rigoureux.

Se joindront à ce peloton de tête : Gerrit Stapel (Otto, Athi, Huon) et Kloeze-man (le juge Ti, Stoomschip Annie).

Beaucoup de ces dessinateurs jouent la carte de l'histoire médiévale mais Kresse deviendra avec Kuhn et Toonder le plus populaire ; c'est qu'il fait appel, lui, de tout son être, de tout son cœur, à l'aventure.

Toonder est un rien trop satirique voire trop statique pour émouvoir une jeunesse et Kuhn est trop homme tranquille malgré sa thématique de science-fiction délirante... Kresse s'en explique lui-même : « Je n'aime pas les hommes parfaits ; Eric n'est pas parfait ; c'est un être impulsif, généreux et il aime trop jouer aux redresseurs de torts. Son fils Erwin est encore plus stupide, plus impulsif... Comment voulez-vous que les ennuis ne leur tombent pas sur le dos avec un tempérament pareil ? »

Hans Kresse a donc créé un des plus populaires personnages des Pays-Bas : Eric, l'homme du Nord. Il a pour cela suivi la voie tracée par Prince Valiant. Encore qu'il existe très peu d'affinités ou même d'influences on pourrait aisément tracer un parallèle entre ces deux bandes.

Une fois que Kresse eût arrêté la SF dans sa série on voit imperturbablement surgir l'éternel voyageur-aventurier qui parcourt la terre depuis la Chine jusqu'en ces pays lointains que l'on appellera plus tard l'Amérique...

En plus Eric est un mari comblé et un père presque heureux ; son fils Erwin lui dispute actuellement la vedette. Il a même usurpé le titre de la série pendant toute une époque, mais actuellement Eric est revenu à l'avant-plan car dans la dernière aventure (juillet-août-septembre 1969), Erwin est accusé d'être un vil pirate terrorisant les mers du Nord. Eric bien que vieilli (la tête d'Eric en gros plan en devient pathétique) viendra mettre bon ordre dans tout cela et partira à la recherche du fils perdu.

Eric est donc une bande où les personnages évoluent avec le temps, grandissant ou prenant de l'âge contrairement à d'autres bandes telles que Tintin, Spirou ou Astérix. Cela tient probablement dans le personnage même et dans l'étonnante personnalité de Hans Kresse. Et surtout cela se reflète aussi bien dans les scénarios que dans le style.

De l'académisme quasi figé de l'école hollandaise, Hans Kresse évolua terriblement jusqu'à atteindre une perfection graphique très hachée, très souple et beaucoup plus dynamique que ses premières histoires. Kresse a découvert au cours de sa carrière un style nou-

veau, il a introduit le phylactère (contre son gré) et il s'est mis à la couleur où il s'est révélé être un peintre assez exceptionnel malheureusement souvent gâché par de mauvaises impressions.

L'introduction du phylactère est pour Kresse éternel sujet de tracas. Cet artiste est avant tout écrivain. Elaborer un scénario lui prend énormément de temps, énormément de travail.

Un simple scénario couvre 60 feuillets d'écriture nerveuse, quasi illisible. Ensuite seulement il compose des illustrations accompagnant le texte ! Et pourtant on ne sait trop quoi admirer : son art graphique d'un réalisme exceptionnel ou son art d'écriture.

En 1951, à cause du succès exceptionnel de l'école hollandaise en général (et de Kresse en particulier), le journal flamand « Het Laatste Nieuws » créa « Pum Pum », un hebdomadaire de grand format (Pum Pum est d'ailleurs le nom d'un des personnages de la série d'Eric). La première page de cet illustré était occupée par un roman « La jeunesse d'Eric », feuilleton illustré chaque semaine d'un grand dessin. Ecrivain ou illustrateur, Kresse n'a pas seulement créé le personnage d'Eric. Il créa également e.a. Matho Tonga, série western où une fois de plus, il put assouvir sa grande passion pour la gent chevaline.

Parmi les séries qu'il créa après 1960, la plus intéressante fut certainement celle de Vidocq, mais il a illustré pendant toute une période les aventures de Zorro, série qui fut la plus aimée par les lecteurs de « Pep ».

Actuellement, après une crise nerveuse qui le mit au repos forcé, Kresse a repris goût à la bande dessinée. Il a des idées par dizaines, de la dynamite au bout des doigts, des histoires en chantiers. En bref, il rêve d'une série d'anticipations, d'une bande pour adultes... Losfeld a eu le bon ton de la refuser. Un véritable éditeur aura peut-être le bon sens de lui donner cette chance.

Si les aventures d'Eric furent éditées en albums c'est pourtant en pays flamand que les amateurs de Kresse venaient écumer les bouquinistes.

La série d'Eric eut le bonheur de passer dans « Het Laatste Nieuws » en version intégrale. Aux Pays-Bas on avait pudiquement recouvert les décolletés et les bras nus des personnages féminins.

Si l'édition flamande est plus recherchée, elle est pourtant moins longue.

Pour on ne sait quelle raison « Het Laatste Nieuws » arrêta la publication des albums puis de la série. Elle publia encore la série en 1966 mais remplaça ensuite la bande de Kresse par la bande de Stapel : Athi.

Kresse en garde un mauvais souvenir. Il suffit de voir un strip de



Dynamisme chez Kresse (renouveau après 60).

Stapel pour voir où celui-ci trouva son inspiration... Athi est un chevalier errant qui... Les différences entre la série flamande et la série hollandaise d'Eric sont par ailleurs multiples. L'histoire des Chevaliers de la mort reprise ici dans « Phénix » sauta dans l'édition hollandaise et fut présentée dans un autre ordre dans la série flamande.

Certains titres changèrent ; il y eut des coupures, etc. Le net regain de popularité d'Eric provoqua une réédition en couleurs ; las ! ce fut une réalisation Spada tellement moche que Kresse arrêta la série après deux albums. Les éditions Wolters par contre ont ressorti les premiers épisodes dans une belle édition brochée, ce qui fera peut-être baisser les prix incroyables que l'on payait pour les premiers Eric...

De ces premiers albums le journal « Le Soir » (Bruxelles) publia également quatre albums oblongs en français, édition massacrée car amputée d'une façon incroyable. En France, Kresse, tout comme les autres Hollandais, est quasiment inconnu. Les éditions Artima publièrent p.e. Panda de Toonder, Wiltra de Sprenger dans « Olympic »,

Pilote Tempête dans « Spoutnik » ; on publia des fascicules des aventures du Capitaine Rob de Kuhn qui passa dans « Coq Hardi » sous le nom de Capitaine Jacques, tandis que d'autres séries eurent droit à des petites publications en fascicules. Kresse, lui, eut droit à une publication de Matho Tonga (série western) dans « Far West Aventures » en 1958 et son Eric parut dans « Pierrot » (1956). Mais il existe à propos de cet Eric une dernière histoire : Eric parut pendant quelque temps dans un quotidien anglais.

La série marchant fort bien auprès des lecteurs, la rédaction était sur le point de faire d'excellentes propositions à Kresse. A cause de certains impondérables, Kresse ne put se déplacer à Londres et de ce fait on arrêta la série. Les Anglais sont pourtant des gens conséquents ; puisque la Hollande ne venait pas à eux, c'est eux qui fabriquaient un Eric.

C'est cet Eric qui revint en France sous l'appellation d'Erik et dans les fascicules par la Société Française de Presse Illustrée. Après quelque temps d'ailleurs, ce fut le dessinateur français Dupuis qui reprit la série en France.

De là un incroyable imbroglio où Erik le Viking (création franco-britannique du genre Concorde) n'a plus rien en commun avec Eric, l'homme du Nord de Hans Kresse. Kresse regrette par ailleurs que l'accord avec les « engliches » ne se soit pas fait car il est très anglophile et il nous est arrivé de passer des journées entières à parler anglais.

Actuellement grande vedette de « Pep » le meilleur illustré hollandais, Kresse fournit des masses d'illustrations, couvertures et prépare la suite des aventures d'Eric. Indubitablement Kresse est un des meilleurs auteurs d'Europe. S'il s'est perdu au Nord il n'en demeure pas moins vrai qu'il est de la race des Raymond, Foster, Caniff, Jijé, Giraud...

Il ne s'en vante pas pourtant. Lors de sa visite à l'exposition « Le monde de la Bande Dessinée » il me cria son admiration pour Gigi, Gillon, Poïvet et Caniff, mais ne serait-ce pas plutôt le cri de ralliement d'un artiste qui retrouve des gens cherchant comme lui une perfection graphique dans l'art de la bande dessinée ?

DANNY DE LAET
Anvers, 1969.



Hans G. Kresse et Eric l'homme du Nord

par Julius de Goede

Le 6 juin 1946 paraissait dans le quotidien belge « Het Laatste Nieuws », une nouvelle bande dessinée : « Eric, l'homme du Nord ». Le père spirituel de ce passionnant récit était, comme l'indiquait le texte de présentation : « Hans G. Kresse, l'un des plus talentueux collaborateurs des studios Marten Toonder. Il a toujours marqué un vif intérêt aux Indiens, à leur genre de vie et à leurs mœurs. Ses dessins et ses illustrations qui les concernent comptent parmi les meilleurs de son œuvre. Il connaît toutes les tribus indiennes et leurs signes distinctifs. Il s'exprime d'ailleurs en plusieurs dialectes. Dans cette première aventure, « La pierre d'Atlantis », Kresse nous emmène dans un empire légendaire ».

Au début de 1945, à Amsterdam encore occupé par les Allemands, Hans George Kresse, âgé alors de vingt-trois ans, soumettait une farde de dessins à Marten Toonder, le Walt Disney hollandais qui, à l'époque, contrôlait déjà une grande partie de la production néerlandaise de bandes dessinées. Il s'agissait d'illustrations et de plans concernant un récit en images d'un courageux héros nordique au menton énergique et aux cheveux blonds nommé Leif. Toonder barra le nom

et en fit Eric : « Eric l'homme du Nord ».

Ainsi, Kresse allait dessiner pour les studios Toonder et produire en même temps une bande dessinée d'après une idée de Toonder lui-même, qui aurait pour cadre Atlantis et un héros principal atlante. Kresse ne comprenait pas grand chose aux récits fantastiques, aux pistolets atomiques, aux avions et aux mauvais Egyptiens et stoppa après quelques planches. On rechercha un compromis et le résultat en fut qu'Eric échoua à Atlantis. L'auteur voulut cependant l'en éloigner le plus rapidement possible, ce qu'il réussit fort bien, puisque Atlantis périt entièrement et qu'Eric parvint à s'échapper dans un avion avec sa femme Winonah.

Eric, qui connut en Belgique son premier succès, ne dut pas attendre longtemps le succès aux Pays-Bas. Le 28 novembre 1947, une page entière de « Tom Poes », le périodique de Toonder, annonçait : « Eric arrive ».

Entre-temps, Kresse ne s'était pas arrêté. Après les aventures atlantes proprement dites, les épisodes « Le Sultan d'Akaïm », « La Source de Vie » et « L'Idole de Pierre », se déroulèrent encore dans les régions d'Atlantis. Il avait pris alors

la série entièrement en mains propres, avec la collaboration du célèbre scénariste Dirk Huizinga, qui devint plus tard le conservateur du Musée du Film d'Amsterdam et qui mourut en 1966.

Kresse pouvait dès lors produire de véritables récits historiques et fit échouer l'avion d'Eric près d'une colonie romaine, ce qui obligea l'Homme du Nord à combattre l'empereur Commode.

*Planche 31 du 6^e épisode :
« Prisonniers de Rome »*

« Avec un gémissement, Eric lâche son épée. Une douleur atroce lui traversait le bras, par laquelle toutes ses forces semblaient s'être évaporées. Une grimace réjouie tordit les lèvres de Commode ; triomphant et méprisant, il cria : « Regardez-le donc, l'esclave ! Le puissant Commode a pitié de toi : nous abrègerons ta fin ! » A ces mots, l'empereur dément s'avance vers Eric, la massue levée... »

Kresse préfère ne plus penser à ces anciens épisodes d'Eric ; les dessins qu'il réalisait à l'époque, encore à la plume, lui semblent affreux aujourd'hui. Quant aux récits, il n'a pas de mots tendres à leur sujet : « Quand j'ai entrepris ces épisodes, je ne pouvais me

départir de ma naïveté, je recherchais avidement de la documentation et rassemblais tout ce que je pouvais trouver. Au début, j'ai commis quelques erreurs grossières, faisant intervenir par exemple dans les aventures de mon héros, l'Empereur Commode et Attila, alors qu'ils vécurent à plusieurs siècles d'intervalle ! »

Pendant qu'il s'occupait de ces récits, il réalisa pour le périodique de jeunes « Tom Poes » quelques illustrations de contes et y rédigea sa propre rubrique sur les Indiens : « Dans le Tipi ». Dans le numéro du 5 décembre 1947, paraît la première planche de sa série « Xander » un récit mythologique se déroulant en Grèce antique. Le scénariste en était l'écrivain Jan Gerhard Toonder, un frère de Marten. Xander, le fils d'Eruste, roi de Mycènes, y tuait toutes sortes de monstres et évoluait parmi les dieux et demi-dieux. Cette série comporta 110 planches hebdomadaires.

Dans un ancien numéro de « Tom Poes », figure également le seul récit caricatural que Hans Kresse dessina : « Chaque jour une bonne action », à la demande du scoutisme. Un an et demi plus tard, en 1949, parut encore dans « Tom Poes » le récit « Kommer et l'Idole Mystérieuse », toujours signé de l'inépuisable Hans Kresse. Les personnages principaux, qui étaient détectives, présentaient, tant par leur physique que par leur caractère, des ressemblances marquées avec les créations de Toonder, Tom Poes et Ollie B. Bommel. Ceci ne doit guère nous étonner puisque l'idée émanait de Marten Toonder lui-même et qu'il exerçait sur Kresse une grande influence à l'époque.

Entre-temps, l'Homme du Nord avait quitté Rome, en route vers sa patrie où la couronne était portée par l'usurpateur Omon, un cousin d'Eric. Le roi Wogram, père de notre héros, avait été assassiné, ce qui avait permis à Omon de s'emparer du pouvoir en se faisant passer pour Eric lui-même. Celui-ci parvint cependant à vaincre le faux roi et à rétablir l'ordre et la justice dans son pays. Il réussit également à venger son père en abattant son assassin. Pour réaliser ceci, il dut cependant faire appel au mage Lauri qui, en échange de son aide, exigea que le premier enfant d'Eric lui soit donné. Devant le refus de l'Homme du Nord, Lauri remplaça cette exigence par une autre, à savoir l'obligation pour Eric de partir à la recherche d'une cargaison d'or. Contraint d'accepter, Eric s'embarqua, une peine immense au cœur, sans se douter qu'il entamait un périple de sept longues années et que, de plus, un sombre traître se trouvait à bord.

Après une traversée plus ou moins calme, il arriva avec son équipage au Pays de l'Or, dans l'Empire des Ozmèques, les adorateurs du soleil.

Passant, grâce à ses cheveux blonds, pour le Fils du Soleil, il put rassembler sans trop de peine sa cargaison.

Comme, entre-temps, son bateau avait été mis hors d'usage, les Ozmèques lui construisirent un radeau du genre « Kon-Tiki » grâce auquel Eric et le traître Baldon espéraient retourner en Norvège. Leur espoir devait être de courte durée cependant car, croyant partir de la côte atlantique alors qu'en réalité ils partaient de la côte pacifique, ils se retrouvèrent en Australie où Baldon parvint à s'emparer de l'or et à disparaître.

Eric put néanmoins se procurer un petit voilier qui, passant par les îles Hawaï, le mena en Chine où, à sa grande surprise, il devait retrouver Baldon et son or.

Ce dernier épisode naquit de la collaboration du scénariste Jan Walin Dijkstra, un homme aux idées brillantes qui, tout comme Kresse, se sentait réellement dans la peau du personnage. Le dessinateur appréciait d'ailleurs à sa plus juste valeur la collaboration de cet écrivain qui comprenait si bien l'atmosphère dans laquelle évoluaient les protagonistes de l'action. Après avoir préservé l'Empire Céleste de la destruction, Eric reprit le chemin de la Norvège, amenant Baldon enfermé à fond de cale. Le voyage se déroula très vite et sans histoires, bien qu'il lui fallut accomplir le tour du monde pour retrouver son pays.

De toute manière, au quinzième épisode, « Le Fils d'Eric », notre héros se retrouva chez lui où il mit hors d'état de nuire le sombre mage Lauri ainsi que Baldon qui était, une fois de plus, parvenu à s'échapper. Dès son arrivée, il constata non sans émotion qu'il était le père d'un charmant bambin de sept ans : Erwin.

Planche 32 du quinzième épisode : « Le Fils d'Eric »

« Un sourire éclaire son visage lorsqu'il voit le bambin approcher. Il ne sait pas qui est cet enfant, mais son attitude lui plaît. Le gamin aussi semble ressentir une certaine sympathie pour Eric.

— Peut-être le fils d'un noble, pense notre héros.

Et, souriant, il lui demande son nom :

— Je m'appelle Erwin, répond l'enfant.

— Et qui est ton père ?

— Mon père est un grand guerrier, répond-il avec fierté, bien qu'une expression de tristesse se dessine sur son fin visage. Il est parti pour un grand voyage avant que je sois né. C'est ce que maman me raconte toujours. Il est grand et blond... un peu comme vous !

Une idée traverse l'esprit d'Eric, une idée si étrange, si irréaliste, qu'elle le déconcerte un moment...

Au cours des dix épisodes suivants, Eric reste en Norvège : il avait à

résoudre différents problèmes pour rétablir la paix dans son propre royaume. Tout au long de ces 25 premiers récits, qui datent tous d'avant 1951, Hans Kresse avait évolué sans cesse et était devenu un dessinateur hors ligne doublé d'un passionnant narrateur. De la plume, il en était venu au pinceau, ce qui modifia profondément son style ; les traits raides avaient fait place aux lignes souples, ce qui constituait une importante amélioration.

Bien qu'il ait recouru maintes fois aux services de scénaristes — sa mère lui a rédigé des textes et sa femme lui a écrit des scénarios — les idées fondamentales émanaient généralement de Kresse lui-même. Parallèlement à Eric, les Indiens aussi continuaient à occuper le dessinateur : en décembre 1949 parut dans l'hebdomadaire « Onze Vrije Nederland » et dans le « Algemeen Dagblad » la série « Matho-Tonga Grand Ours », un épisode de l'histoire d'Amérique basé entièrement sur des faits authentiques. Déjà, en 1946, Kresse avait écrit un livre pour enfants concernant les Indiens, « Le Poignard d'Or », qui connut deux éditions. Matho-Tonga, qui comportait une centaine de planches hebdomadaires réparties en trois épisodes, fut dessiné de 1948 à 1950. Les derniers dessins parurent dans le « Wereld Croniek » en 1954.

Le grand succès était néanmoins réservé à « Eric, l'Homme du Nord », qui, à l'époque, avait déjà vécu ses aventures au long de 1500 planches. En plus de la Belgique et des Pays-Bas, il paraissait en Finlande, en Norvège, en Suède, au Danemark (en couleurs), en Angleterre, en France, en Espagne, au Brésil, à Surinam et à Curaçao. Au vingt-cinquième épisode, « Le Pays des Ténébres », Eric entreprit de nouveau un voyage qui le mena aux « Loups de Scorr » où, grâce à son intelligence et à son courage, il rendit la liberté à un peuple tyrannisé. A peine revenu de ses aventures, il fut contraint de quitter une fois encore son pays pour reprendre à un Nomade, dans les steppes sauvages et glacées de Russie, l'invincible épée de Tyr qu'on était parvenu à lui ravir. Ce vingt-huitième épisode, qui comportait près de deux cents planches, fut le dernier à paraître en Belgique en fascicules. Il fut scindé en trois parties : « La chasse à l'épée », « Le sentier de la peur » et « Le chemin des damnés ». En Hollande, la série connut encore trente épisodes, à juste titre d'ailleurs, car tous ces brillants récits postérieurs à 1952 comportaient de passionnantes aventures.

Hans Kresse laissa Eric vieillir lentement. Son fils Erwin atteignit l'âge où il put participer aux exploits de son père, car Kresse veut rendre ses héros le plus vivant possible : « Il ne faut jamais rendre

quelqu'un plus noble ou plus fort que les autres hommes : il faut qu'il reste humain. » Il ne veut rien savoir des aventures fantastiques de héros tels que Batman ou Superman : « C'est du poison pour les enfants », prétend-il.

Cependant, les personnages de Kresse sont souvent des héros, tels que ceux qui apparaissent dans la plupart des bandes dessinées : dans chaque épisode existe une nette différence entre les héros nobles et les bandits perfides. D'autre part, on y trouve des personnages d'une autre sorte, que Kresse teintait d'astrologie, à laquelle il fit d'ailleurs un appel intensif. Orm, le pilote affligé, est une des meilleures créations de l'auteur dans ce sens.

*Planche 8 du 25^e épisode :
« Le pays des ténèbres »*

« Ne vous laissez pas influencer par son aspect misérable, Sire, raconte Halfra. C'est un marin robuste au cœur de lion, qui a survécu à de nombreuses tempêtes. Parle donc, Orm, mon ami, ne meures-tu pas d'envie d'accompagner notre roi ?

— Franchement non, foi de marin ! rétorque Orm sombrement. Un homme en possession de ses cinq sens ne s'aventure pas en mer. Il reste ici et remercie les dieux d'avoir la terre ferme sous les pieds. Des tempêtes et des orages qui vous égarent, voilà la mer : rien que des misères !

— Mais pourquoi donc te proposes-tu à nous accompagner ? demande Eric en souriant.

Cet Orm lui paraît sympathique. Le marin crasseux remue tristement sa moustache.

— En tant que marin, Sire, il faut quand même que quelqu'un conduise votre barque, si Halfra et vous-même êtes pris du mal de mer ! »

En plus de ses bandes dessinées, Kresse reçut de plus en plus de travail d'illustration : dès 1952, il illustra les contes du périodique « Donald Duck », ce qui le mena à de nouveaux strips : « Tom chez les Pieds Noids » et « Le Fils de la Forêt », d'après le roman « Toomai of the Elephants » de Kipling. Il réalisa également des illustrations pour l'hebdomadaire « Panorama ». Ces productions ne devaient cependant pas interrompre la série d'Eric dont les strips étaient retravaillés chaque soir en phylactères et traduits en anglais pour « L'Evening Standard ». Cet abondant travail valut à Kresse une dépression nerveuse survenue en 1954, alors qu'il élaborait l'épisode du « Corbeau Blanc ». Il partit vers la Norvège prendre des vacances prolongées.

Dès son retour, entièrement rétabli et débordant d'énergie, il se remit aux aventures d'Eric dont les dix épisodes suivants se déroulèrent

en Ecosse et aux îles britanniques. Il n'hésita pas une fois de plus à accepter d'autres travaux et réalisa notamment les planches destinées aux articles historiques de l'hebdomadaire « Revue », dans lequel les séries « Les Conquérants » et « Les Merveilles du Monde » occupèrent bientôt une place prépondérante. Ces planches, d'un format de 100 x 70 cm, comportaient parfois des centaines de figurants.

Hans Kresse trouvait passionnant de réaliser de telles fresques pour lesquelles tout devait être recherché dans les moindres détails. La recherche de la documentation nécessaire lui procure plus de satisfaction que le dessin proprement dit. D'ailleurs, l'essentiel pour lui, dans la réalisation d'une bande dessinée, n'est pas le dessin, mais la conception du récit, de l'intrigue, qui constitue le véritable travail créatif. Il se montre néanmoins très content lorsqu'une planche est bien réussie et peut se fâcher très fort quand un dessin est abîmé lors du clichage ou de l'impression.

Après ses aventures aux îles britanniques, Eric se dirigea, par l'Islande, vers l'Amérique du Nord où il eut à combattre des pirates et autres bandits. Sur le chemin du retour, il retrouva Erwin qu'il croyait mort de ses blessures. Le caractère de son fils avait cependant beaucoup évolué, de telle sorte qu'Eric ne parvint plus à s'entendre avec lui comme auparavant. Lui laissant la couronne, il résolut de suivre son propre chemin.

*Dernière planche de l'épisode
« La grande décision »*

« Le navire d'Erwin vogue vers l'Est et le drakkar qui emporte Eric dirige sa coque pointue vers l'Ouest. Un sanglot dans la gorge, Erwin agite la main vers le bateau dont la petite tache disparaît à l'horizon, emportant Eric l'Homme du Nord vers de nouvelles aventures ».

De retour en Europe, Eric vécut une série d'aventures qui se déroulèrent en Angleterre où il assista le roi Arthur dans sa lutte contre les Saxons. Les derniers épisodes d'« Eric l'Homme du Nord » racontèrent ses exploits dans une Europe ravagée par les Huns d'Attila.

C'est en 1964 que Hans Kresse termina « Eric » : « Je n'en pouvais plus, dit-il. J'étais devenu l'esclave de mes strips. Je devais chaque soir transmettre les textes par téléphone au journal « Het Vaderland » et, chaque soir, quelqu'un devait porter les clichés à Bruxelles. J'en devenais archifou. »

On le comprend aisément lorsque l'on songe que, pendant vingt ans, Kresse avait accompli à lui seul un travail pour lequel d'autres utilisaient un studio de trois personnes et que, en plus, il réalisait encore tant d'autres choses. Hans Kresse

avait dessiné 67 épisodes d'« Eric, l'Homme du Nord », totalisant environ 20 000 images.

Le 6 octobre 1962 parut « Pep », un nouveau périodique de jeunes qui comptait rapidement Hans Kresse au nombre de ses collaborateurs fixes. Après n'avoir dessiné, au début, que des illustrations, le 23 mai 1964, il y faisait paraître la première planche de sa bande dessinée « Zorro » qui connut 48 parutions hebdomadaires de deux à six pages à quatre strips. Un an plus tard, le 27 novembre 1965, parut le début de « Vidocq » dont il réalisa 24 planches hebdomadaires de 4 à 5 pages de quatre strips ainsi qu'une histoire à suivre de 18 pages. Il s'occupe actuellement de nouveaux épisodes de « Vidocq ». Il ne pouvait cependant oublier son « Homme du Nord » et, en 1966, il décida de refaire appel à lui : le 10 septembre 1966, commençait dans « Pep » « Erwin, Fils d'Eric, l'Homme du Nord ». Cette série parut également dans le quotidien belge « Het Laatste Nieuws » mais vint d'y être interrompue par épuisement. Kresse déplore devoir employer les phylactères : « L'inconvénient des ballons, c'est qu'il faut concevoir les récits d'une manière plus simple ; ils deviennent trop élémentaires, on n'a pas le temps d'y opposer les personnages. »

Bien que de tous les héros qu'il ait créés, ce soit Eric qu'il préfère, Hans Kresse n'est pas grand admirateur des Vikings : « Ce n'était en fait que des voyous. Quand ils avaient capturé un prisonnier, ils ne le tuaient pas, mais lui ouvraient les entrailles, l'attachaient au mât et l'y laissaient en pâture aux corbeaux. J'ai un peu étudié les Vikings, car il me fallait réunir une bonne documentation pour mes strips. Cette connaissance m'est à présent fort utile, car j'écris un ouvrage à leur sujet. »

Kresse reçoit de nombreuses lettres d'admirateurs mais estime que toute analyse de son « Eric » n'est qu'exagération et non-sens. « J'écris ces strips sans y mettre le moindre sens caché. Je possède encore des lettres de fans qui recherchent en « L'Homme du Nord » une philosophie profonde et en déduisent toutes sortes d'interprétations. »

Bien que le récit d'Erwin concerne son fils, Eric ne tardera cependant pas à y reprendre le rôle principal et sera ainsi le premier héros de bande dessinée à devenir grand-père. « Un jour, il devra mourir, mais ceci est un moment émotionnel qui ne me viendra que lorsque nous n'aurons plus rien à faire ensemble. Eric entreprendra un jour une tâche irréalisable et, de cette aventure, il ne reviendra pas. »

JULIUS DE GOEDE

(Texte traduit par
G. De GHYST)



Bibliographie

Bibliographie des récits d'« Eric, l'Homme du Nord ». Titre néerlandais puis traduction française. Le chiffre indique l'année de parution dans les journaux. Il s'agit donc ici de la liste des albums. Le récit « Les chevaliers de la Mort » ne parut pas en album aux Pays-Bas mais uniquement dans les journaux ; il date de 1946.

1. De steen van Atlantis
La pierre d'Atlantis 45
2. De ondergang van Atlantis
La chute d'Atlantis 45
3. De Sultan van Akaïm
Le Sultan d'Akaïm
De geheimzinnige bron
La source mystérieuse 45
4. Het stenen beeld
L'idole de pierre
Gevangenen der Romeinen
Prisonniers des Romains 45-46
5. De valse koning
Le faux roi 46
6. Het wapengericht
Le duel
Het goud der Ozmecs
L'or des Ozmecs 46
7. Het rijk van het midden
Le royaume du milieu 47
8. Storm over China
Tempête sur la Chine 47
9. De zoon van Eric de Noorman
Le fils d'Eric 47
10. De strijd om het recht
Lutte pour la justice
De zwarte ruiter
Le cavalier noir 48

11. De koning der steppen
Le roi des Steppes 48
12. De boog van Allard
L'arc des Allard
Het Tyrting-mysterie
Le mystère de Tyrting 48
13. De twintig laatsten
Les vingt derniers
De strijd om Heidrun
Le combat pour Heidrun 49
14. De prijs der Wrake
Le prix de la vengeance 49
15. De vloek van het goud
La malédiction de l'or
Het moerasmonster
Le monstre des marais 50
16. De wolven van Scorr
Les loups de Scorr 50
17. Het verbond der groene dolken
L'alliance des dagues vertes 50
18. Het geheim van de Verboden
[stad
Le secret de la ville interdite 50
19. De burcht van Myrkven
Le château de Myrkven 52
20. De Heer der Heruli
Le seigneur des Heruli 52
21. De jacht op het zwaard
La chasse à l'épée 52
22. Het pad der verschrikking
Le sentier de la peur 52
23. De weg der gedoemden
Le chemin des damnés 53
24. Svitjold's offer
Le sacrifice de Svitjold 53
25. Het teken der Joms
Le signe de Joms 53
26. De witte raaf
Le corbeau blanc 54

27. De stem van het Hoogland
La voix des Hauts Plateaux 54
 28. De scheepsbouwer
Le constructeur de navires 54
 29. De wolf en de Havik
Le loup et l'épervier 55
 30. De wraak van de weerwolf
La vengeance du loup-garou 55
 31. De prooi van de rode rots
La proie des roches rouges 55
 32. Het raadsel van Tuaim Mor
Le mystère de Tuaim Mor 55
 33. De gouden droom
Le rêve d'or 55
 34. De romeinse helm
Le casque romain 56
 35. De koningin van de eilanden
La reine des îles 56
 36. De grote beslissing
La grande décision 56
 37. De banneling van Ijsland
L'exilé d'Islande 56
 38. Het land der witte mannen
Le pays des hommes blancs 56
 39. Het loon der hebzucht
Le salaire de la cupidité 56
 40. De verloren Viking
Le Viking égaré 57
 41. De zwarte piraat
Le pirate noir 57
 42. De ontembare
L'indomptable 57
 43. Het vergeten erfdeel
L'héritage oublié 57
 44. De dochter van de berenjager
La fille du chasseur d'ours 57
 45. Het bronzen paard
Le petit cheval de bronze 57
 46. De stormvogel
L'oiseau des tempêtes 58
 47. De ring van Fergus
La bague de Fergus 58
 48. Het stormt in Ierland
Tempête sur l'Irlande 58
 49. De vissers van de zwarte klip
Les pêcheurs de l'écueil noir 59
 50. Het recht der lange lansen
Le droit des longues lances 59
 51. Wigberth's wraak
La vengeance de Wigberth 59
 52. De onwillige held
Le héros obstiné 59
- La vingt-neuvième histoire ne fut pas reprise ; elle s'intitule « Gunnar le redouté » (52).
Les histoires suivantes ne furent pas éditées en albums :
1960 La peau de l'ours
L'ombre de la steppe
Le fouet de flammes
1961 L'anneau d'Honorio
Le septième petit cheval
Le dernier coup
1962 Les jurés
Les chasseurs de fourrures
Le fils de l'Ours
1963 L'énigme d'Egil
Le combat silencieux
1964 Le guerrier infâme

Edition française d'« Eric » :

1. La pierre d'Atlantis
 2. La chute d'Atlantis
 3. Le sultan d'Akaïm
La source de vie (3 + 4)
 5. L'idole de pierre
- Annoncé : Prisonniers de Rome (?)
Edition « Le Soir » : Bruxelles.



Pour l'esprit vagabond d'Eric, l'Homme du Nord, le repos goûté après ses diverses aventures audacieuses ne durait que trop longtemps déjà. Aussi, lorsque son ami Halsa le mit au courant des agissements des mystérieux « Chevaliers de la Mort », oppressant sans pitié les faibles et les malheureux, il décida rapidement d'enquêter sur les lieux même. Il fallut peu de temps pour des navigateurs aussi expérimentés que les deux hommes pour atteindre l'île mystérieuse où séjournèrent les soi-disant oppresseurs.

L'aspect extérieur de ce curieux domaine n'était pourtant pas sans surprendre le blond Viking. De hautes falaises aux rochers inaccessibles bordaient les plages étroites et grimpèrent à l'assaut d'un ciel de plomb. Entre la plage et les falaises, une courte ceinture de végétation formait comme une protection naturelle.

LES CHEVALIERS DE LA MORT — Texte et illustrations de Hans Kresse
Adaptation par Serge F. Bertran



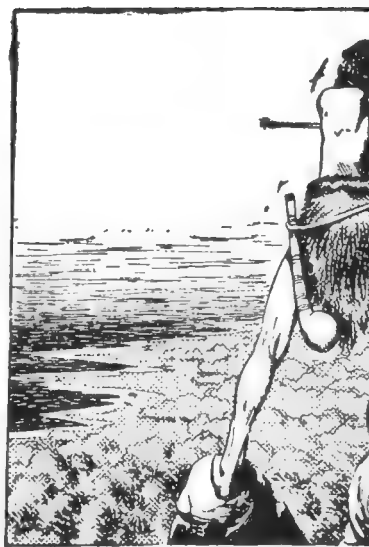
Le silence pesait lourd. Pas un cri d'oiseau, pas le moindre frôlement des feuilles.

Malgré tout leur courage, les deux hommes ne purent réprimer un frisson d'angoisse.

Nulle trace de vie ne leur apparut. Tel était bien l'aspect du domaine des Chevaliers de la Mort. Le cœur rongé d'inquiétude, les deux hommes cheminaient lentement entre les feuillages lorsque Halsa pointa le bras vers un point noir de la falaise :

— Regarde, Eric, voilà un homme !

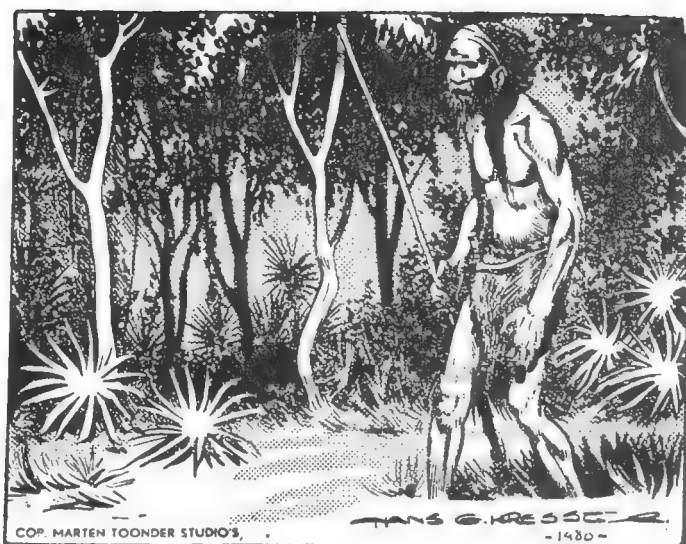
Effectivement, un minuscule point noir se découpait contre le fond du ciel. C'était bien la stature d'une figure humaine...



C'était un homme étrange, vêtu seulement d'un pagne mais fortement musclé et armé d'une lance courte et d'un casse-tête.

Le plus étrange, c'était pourtant son regard ; il avait de petits yeux sans la moindre expression, comme perdu dans le lointain...

Il n'avait pas encore aperçu Eric et Hals, tous deux cachés par l'épaisse végétation. Après quelques minutes de contemplation, il descendit la

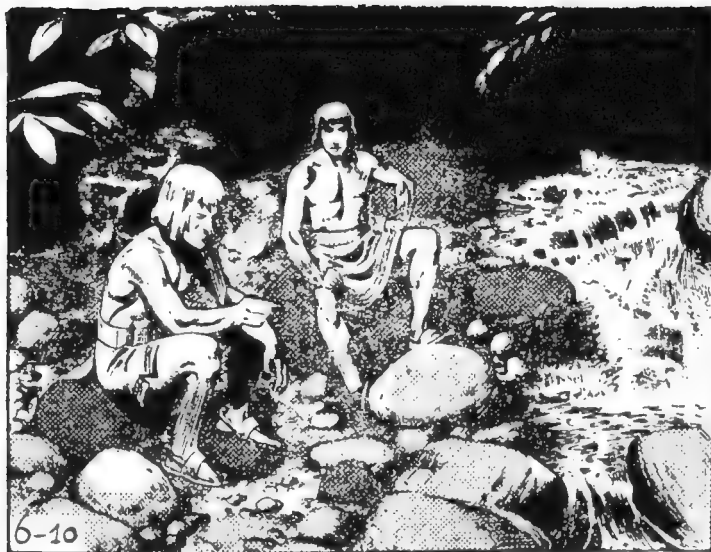


falaise abrupte avec une agilité et une souplesse stupéfiantes. Il faisait cela apparemment sans la moindre peine.

Quelques instants plus tard, il se trouva au bord de la mer.

A ce moment, il aperçut les traces de pas laissées par Eric et Hals. Sans hésiter, il suivit la piste...

Etait-ce là un des mystérieux Chevaliers ?



Pendant ce temps-là, Eric et Hals se reposaient et se rafraîchissaient à proximité d'une petite source.

De sombres pensées assaillaient l'homme du Nord. L'atmosphère menaçante lui pesait. Nul bruit ne troublait la quiétude des lieux. Cette île était-elle donc inhabitée ?

— Si cette île est habitée, il nous faut découvrir ses habitants, murmura Eric.



Mais les énigmatiques habitants étaient bien plus près que ne pouvait le soupçonner le blond géant.

Derrière eux, sans faire le moindre bruit, sans faire craquer la moindre brindille, l'homme des rochers s'était approché.

Les yeux toujours fixes, il détacha son casse-tête de sa ceinture et le brandit comme une hache de guerre...



La massue fendit l'air et s'abattit sur la tête d'Eric qui s'effondra sans un bruit. Halsu bondit sur ses pieds, mais il avait à peine tiré sa courte épée qu'il vit bondir un sauvage brandissant sa lance dans sa direction.

Il eut à peine le temps d'esquiver le projectile lancé avec force. Au même instant, il se précipita sur son adversaire...

De nouveau, le silence pesa sur la jungle. Rien ne bougea. Sur le sol, gisaient deux silhouettes inanimées.



Lentement, très lentement, une des formes renaît à la vie.

Péniblement, Eric tenta de se redresser.

Sa tête était lourde et bourdonnait. Tout lui parut étrange... Où était-il ?

Que s'était-il passé ? Son regard songeur s'arrêta sur la silhouette étendue près de lui. Qui était-ce ? Où était passé Halsä ? Pourquoi n'était-il pas là ?



Péniblement, Eric se releva. Il lui fallut encore plusieurs minutes avant de récupérer totalement. Il se souvint maintenant comment ils atteignirent l'île et se mirent à explorer les environs.

Il se demanda encore ce qu'il était advenu de son compagnon et qui était cet homme qui gisait à ses pieds.



Eric se pencha pour voir si l'homme était toujours vivant, mais la tête qu'il releva retomba lourdement, sans vie.

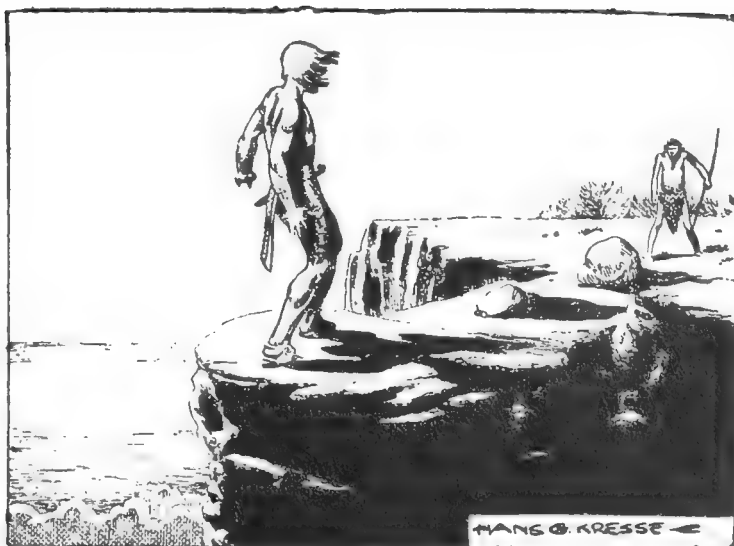
Le mystère plana comme le silence et Eric ne cessa de se poser des questions concernant le sort de son ami Halsä.

Il se rendit bien compte qu'il ne lui restait plus qu'à se mettre à la recherche de son compagnon.



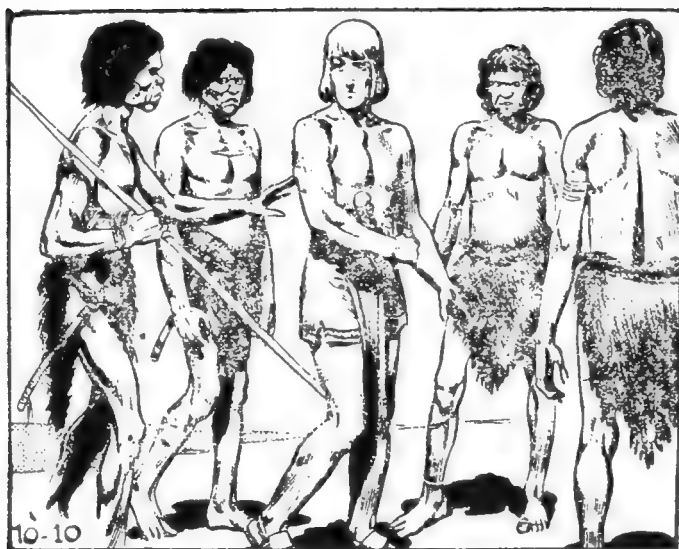
Ce fut un long et douloureux chemin. Eric marchait comme dans un rêve. Il ne savait où se diriger sur cette île apparemment déserte. Puis il se souvint de l'homme sur les rochers. Puisqu'il n'avait que cette indication, c'était là qu'il devait commencer ses recherches.

L'escalade de la paroi rocheuse n'était pourtant pas facile, même pour un homme rompu à tous les exercices comme Eric. En plus, Eric se ressentait du coup reçu sur la tête. Il dut s'arrêter à plusieurs reprises



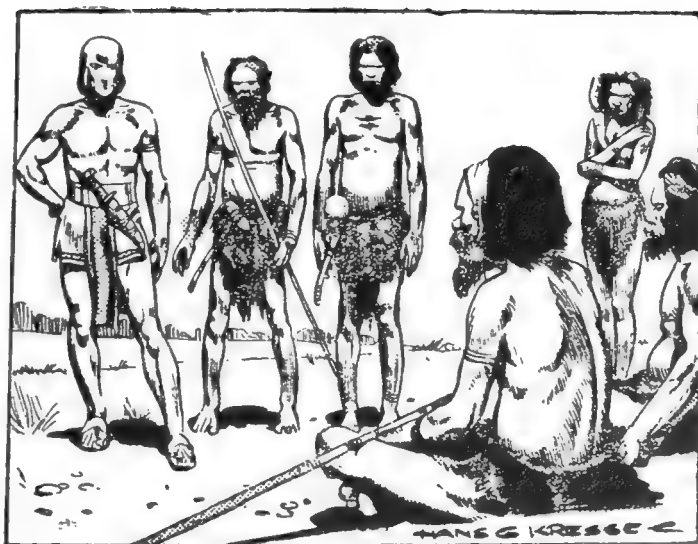
pour reprendre du souffle. Il tint bon néanmoins et, finalement, arriva au sommet des rochers. Haletant, il s'arrêta au bord du précipice et regarda autour de lui.

Devant lui, il ne percevait que l'étendue grise de la mer. Jamais, il ne s'était senti aussi solitaire que maintenant. Il se retourna brusquement et vit au loin des hommes se diriger droit sur lui.



Eric s'aperçut alors qu'ils ressemblaient à l'homme trouvé aux pieds des rochers. Ils s'approchèrent silencieusement avec des yeux menaçants. Eric ne se sentait guère rassuré par leur comportement. Était-ce le silence étrange ou la tristesse des lieux, ou encore ces hommes menaçants ? Nul n'aurait pu dire ce qui était le plus impressionnant...

Toujours au bord du gouffre, Eric comprit que toute résistance était inutile. Lorsque les hommes se trouvèrent en face du blond Viking, l'un d'eux se mit à parler et, à la grande surprise d'Eric, la langue lui

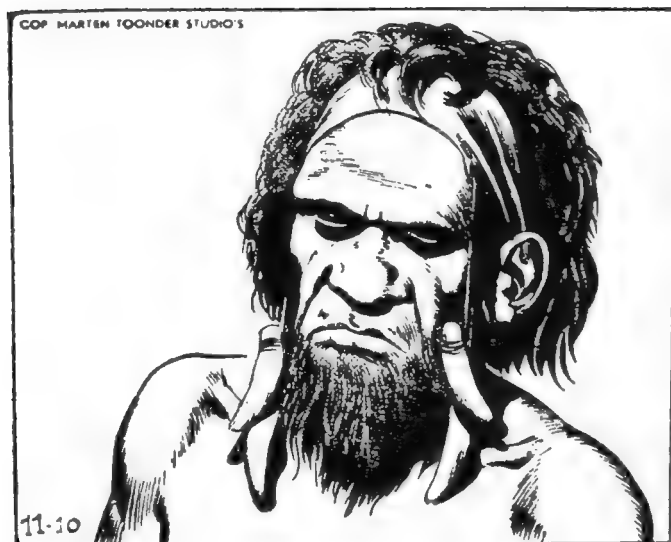


parut intelligible et parfaitement compréhensible.

— Toi venir avec nous, lui dit l'homme qui semblait être le chef du groupe. Notre chef Pa-Oh vouloir te parler.

Aussitôt, ils encadrèrent Eric et se mirent en marche. Eric les suivit docilement en songeant que, peut-être, ces hommes l'aideraient à trouver Halsas. Après une longue marche à travers un paysage quasi désert, le petit groupe s'approcha de quelques hommes assis en cercle.

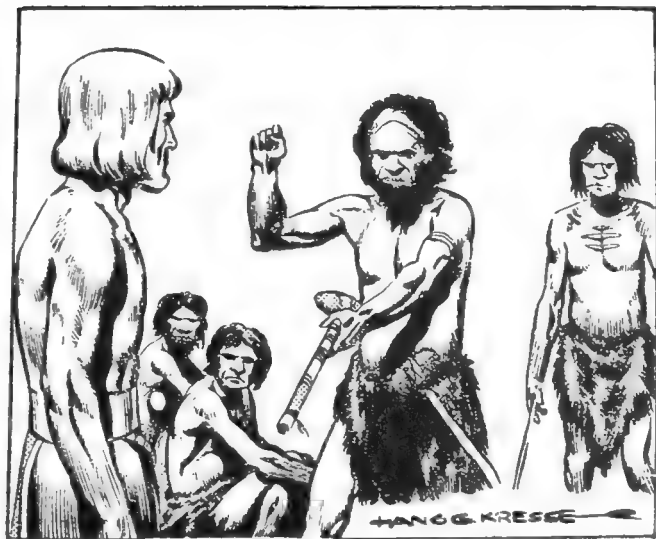
Un peu plus tard, Eric se trouva face à face avec le chef de la tribu.



Silencieusement, les hommes contemplèrent le blond géant. Puis Pa-Oh, le chef de la tribu, un homme à l'air féroce et avec un bandeau autour de la chevelure épaisse, parla :

— Que cherche l'homme blanc sur nos terres ?

Eric voulut exprimer les raisons de sa présence sur l'île, mais un grognement hostile le fit taire. Pa-Oh parla alors avec le cercle d'hommes qui constituaient visiblement le conseil de la tribu. Certains exigeaient la mise à mort immédiate de l'étranger. D'autres voulaient



lui donner sa chance. Finalement, Pa-Oh passa au vote. Ensuite, il se tourna vers Eric et parla de nouveau :

— Nous pas tuer homme blanc. Homme blanc se battre pour vivre.

Celui-ci — et il indiqua du doigt un de ses guerriers — fort comme l'homme blanc. Lui et toi se battre. Voici arme !

En même temps, il mit entre les mains du Viking un casse-tête primitif doté d'une pierre rugueuse.



Eric n'avait pas d'autre choix que d'obéir à cet ordre. A contrecœur, il saisit cette arme inusuelle pour lui. L'arme était lourde et un coup bien dirigé pouvait certainement être mortel.

L'adversaire du Viking était presque aussi grand que lui et son mauvais sourire démontrait la joie qu'il ressentait déjà pour ce combat.

Les hommes dans le cercle cessèrent leurs murmures. Tous regardaient l'affrontement des deux guerriers.

D'abord, les deux hommes s'observèrent, mais ensuite le sauvage tenta d'atteindre Eric par de grands moulinets du bras armé, mais le Viking para tous les coups. Visiblement, le sauvage ne put refréner son effort ;

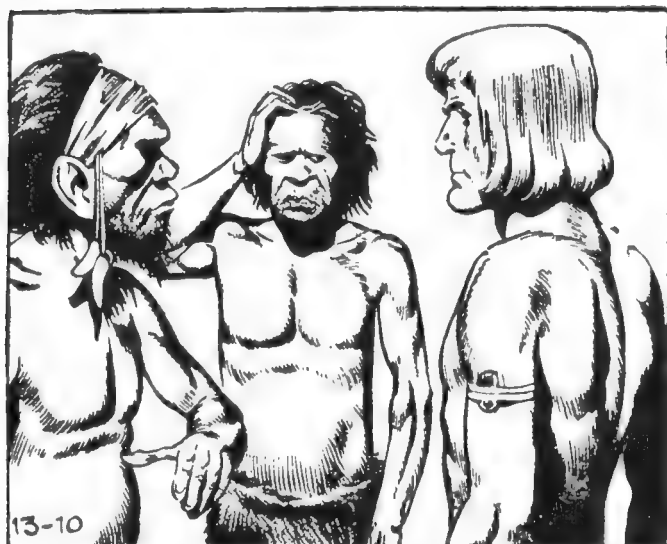


il attaqua de plus en plus et devint imprudent. Eric vit l'ouverture et d'un coup bien ajusté sur la poitrine, il fit trébucher son adversaire. ce dernier perdit son arme et se trouva ainsi livré à la merci du Viking.

Déjà, les autres sauvages avaient bondi sur leurs pieds et s'approchaient en grognant.

Eric n'acheva pourtant pas son adversaire. Il mit un pied sur la poitrine de son ennemi abattu, jeta son casse-tête et s'adressa au chef :
— Homme blanc venu en paix. Homme blanc pas tuer.

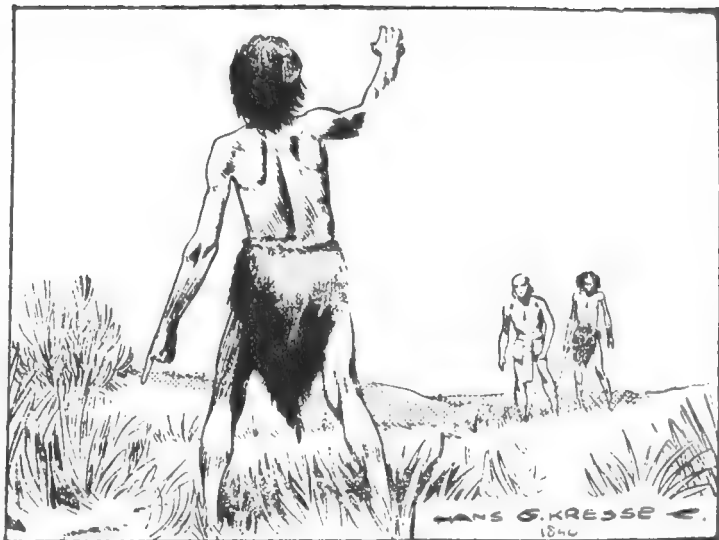
Puis à l'homme étendu à ses pieds, il dit :
— Lève-toi. L'homme blanc te laisse la vie.



Honteux et confus, celui-ci se leva tandis qu'un murmure satisfait montait du cercle. Alors Pa-Oh parla :

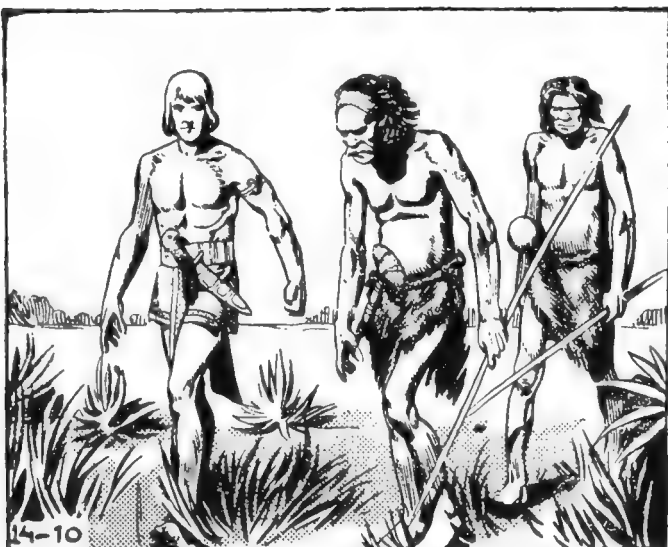
— Homme blanc fort et bon. Très noble aussi. Homme blanc grand cœur. Nous lui laisser vie sauve. Tu peux aller en paix.

Eric ne songeait pourtant nullement à partir. Il raconta au chef pourquoi il était venu sur l'île. Il ne cacha pas non plus son inquiétude au sujet de son ami Halsä après l'attaque d'un des hommes de Pa-Oh.



Pa-Oh écouta attentivement, se contentant de secouer la tête de temps en temps. Eric lui demanda alors s'il pouvait compter sur l'aide de la tribu pour retrouver Halsä, mais avant que Pa-Oh put répondre, ils furent interrompus par des cris. Un des hommes tentait d'attirer leur attention.

— Il dit avoir trouvé des empreintes inconnues, expliqua Pa-Oh.

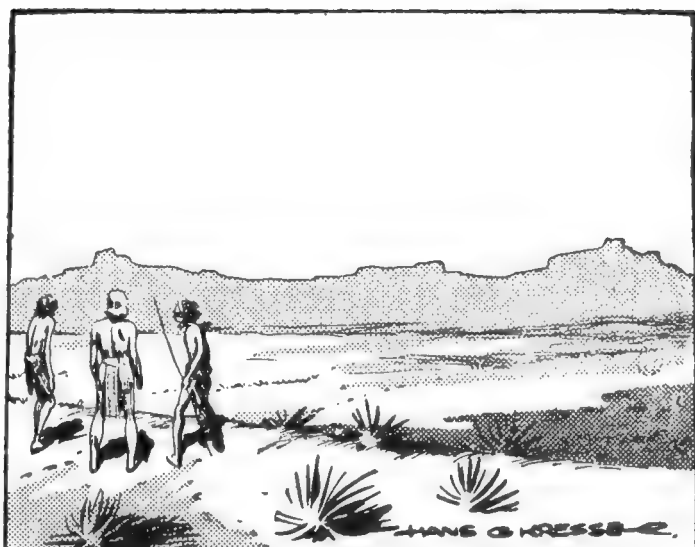


Lorsqu'on lui montra les traces, Eric s'aperçut qu'il s'agissait là des empreintes de son ami Halsu. Il était donc passé par là. Eric voulut immédiatement se mettre en route, mais Pa-Oh le retint.

— Homme blanc pas partir seul. Deux hommes de Pa-Oh l'accompagner. Toi pouvoir faire confiance. Eux retrouver la moindre trace.

Eric était très touché par cette offre qui indiquait bien que les sauvages ne lui en voulaient nullement.

Pa-Oh frappa alors dans ses mains et, quelques instants plus tard, Eric



se mettait en route accompagné par deux des hommes de Pa-Oh.

Eric comprit vite que Pa-Oh avait eu raison. Les deux guides n'avaient aucune difficulté à suivre une piste que lui, parvenait à peine à lire.

Avec une précision remarquable, les deux sauvages indiquaient la piste à suivre.

Le paysage devenait en outre de plus en plus aride. Ici et là, poussaient encore quelques touffes d'herbe et Eric fut fort surpris de voir surgir une autruche. Un peu plus loin, les trois hommes s'immobilisèrent.



Au loin, les hommes virent la crête rocheuse se découper sur un fond de ciel gris.

— Que se passe-t-il ? demanda Eric. Pourquoi n'avancez-vous pas ?

— Homme blanc pas aller plus loin, dit l'un des sauvages. Là, Chevaliers de la Mort ! Personne revenir vivant !

— Les Chevaliers de la Mort ? demanda Eric, avec un vague picotement dans les yeux.

Ainsi, ils habitaient quand même cette île ? Il contint sa surprise et ne songea plus qu'à sauver son ami.

— Allons, en avant ! insista Eric. Il faut trouver l'autre homme blanc.



Mais les sauvages refusèrent de bouger.

Finalement, l'un d'eux indiqua quelques traces de pas fort nettes. Cela sembla effrayer encore plus les sauvages, car les traces de Halsa se mêlaient aux traces inconnues. Des empreintes, deux fois aussi grandes que des empreintes de pieds humains et comme Eric n'en avait encore jamais vues !

— Homme blanc aller vers montagnes. Lui avec Chevaliers de la Mort !
Lui jamais revenir !

Eric eut beau supplier et ordonner, les deux sauvages restèrent immobiles !



Tout en contemplant les immenses et larges empreintes, Eric demeura songeur. Les deux sauvages palabraient entre eux et, de temps à autre, Eric percevait le nom des Chevaliers de la Mort. Trop de questions l'assaillaient en ce moment pour qu'il puisse prêter attention au bavardage des deux hommes

En même temps, un étrange sentiment de peur l'envahissait devant ce tourbillon inconnu où il allait se jeter.

Qui étaient ces hommes qui laissaient de telles empreintes ? Où se cachaient-ils ? Étaient-ils bien les ravisseurs d'Halsa ?

— Mais qui sont ces hommes ? demanda-t-il impatiemment. Qui sont les Chevaliers de la Mort ?



Tremblant de tous ses membres, un des hommes lui répondit :

— Eux pas hommes. Eux démons qui capturent les hommes. Personne pouvoir leur échapper ! Personne !

— Les mauvais esprits pas plus que les démons ne sont des voleurs, essaya de plaisanter Eric, mais en réalité, il essayait ainsi de cacher sa propre frayeur.

Le sauvage balbutia :

— Chevaliers de la Mort seulement emporter les morts !

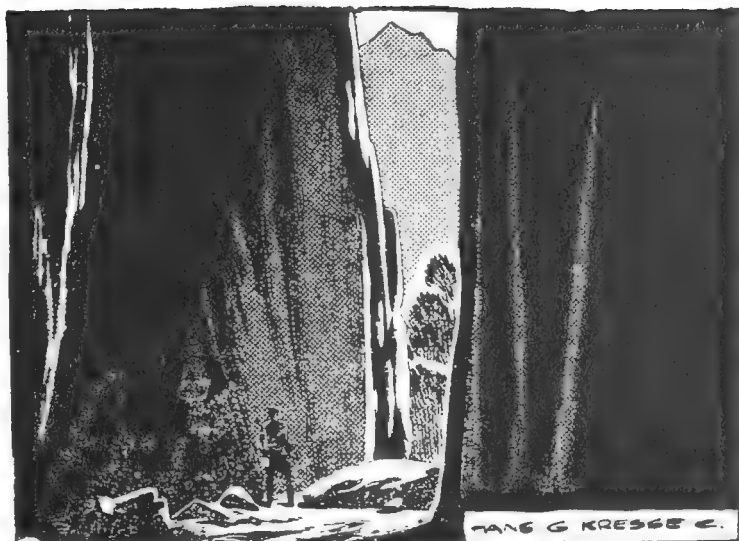
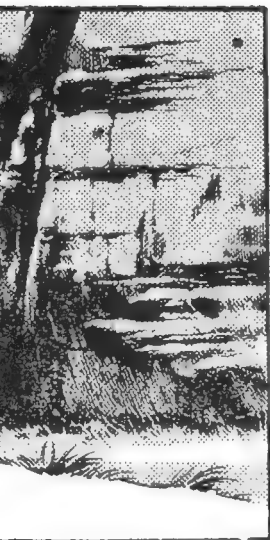
— Dans ce cas, tenta Eric, nous n'avons rien à craindre puisque nous sommes bien vivants. Allons, mettons-nous en route !

Ce fut peine perdue pourtant, et le Viking dut continuer sa route tout seul.



Lentement, avec hésitation, Eric continua. Seul, le bruit de ses pas l'accompagna. Derrière lui, les figures toujours immobiles des sauvages rapetissaient à vue d'œil. Seul, comme abandonné, Eric sentit son courage filer comme l'eau de la source.

Il continua pourtant comme poussé par une force inconnue et mystérieuse.



Parfois, il retrouva les traces d'Halsa, mais toujours, il distingua à proximité les très étranges empreintes que les sauvages lui avaient montrées. C'était comme si les Chevaliers de la Mort accompagnaient Halsa.

Finalement, Eric se trouva aux pieds d'une haute falaise. Il ne pouvait songer à escalader cette paroi, mais il découvrit une faille qui formait un passage étroit.



Le passage était fort court car, après quelques instants, le Viking déboucha en plein sur une végétation épaisse.

Partout régnait le même silence mutin. Pas un bruissement, pas un seul craquement, pas une seule trace de vie. Eric s'arrêta afin de rechercher des traces ou une piste quelconque. Il ne trouva pourtant aucune empreinte de son ami Halsu ou des présumés Chevaliers.



Tandis qu'il examinait la forêt, une voix intérieure lui soufflait de revenir sur ses pas avant qu'il ne soit trop tard. Eric ne sut que faire : il aurait voulu répondre à cette injonction, mais, en même temps, quelque chose le poussait en avant. Le sort de son ami l'inquiétait trop. Le Viking eut soudain l'impression d'une menace précise. Il tira son poignard et scruta le mur vert devant lui. Le silence restait aussi épais que la nuit la plus noire, mais pourtant Eric ne s'était pas trompé.

à suivre...

Georges Omry, pour nous, enfants de l'âge d'or des années 30 et pour les jeunes des années 60, voilà un nom bien inconnu. Peut être un jour, au hasard des pages de « Phénix » ou du « Chasseur d'illustrés », sous la plume de George Fronval ou d'un autre, avons-nous pêché çà et là un écho de ce nom, accompagné d'un qualificatif flatteur, c'est tout.

Or, ce nom rend un tout autre son aux oreilles de ceux qui furent jeunes avant l'autre guerre, avant celle de « quatorze », qui emportera le dessinateur.

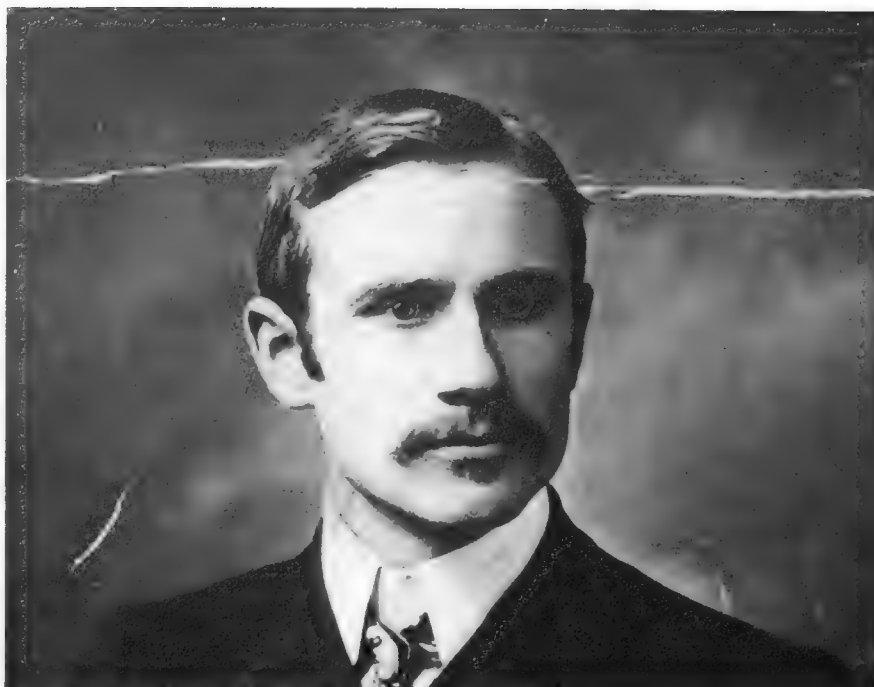
Georges Morv — 1880 - 1914 — comme l'indique pieusement la plaque commémorative de l'école Colbert où le dessinateur fit ses études. Trente-quatre ans, c'est bien peu pour une vie humaine, et pourtant cela suffit à Georges Omry pour donner, en particulier dans les « Belles Images » et dans la « Jeunesse Illustrée », des œuvres qui marquent d'une manière indélébile l'histoire de la bande dessinée (ou du récit en images) et portent le signe indiscutable du chef-d'œuvre. Il était juste que le nom et l'œuvre de Georges Omry soient tirés des brumes de l'incognito ou de l'oubli dont les années les avaient entourées, voilà qui est fait, ceci grâce à M. Herry Caouissin et à Mme Arlette Depierris qui viennent de publier une plaquette fort intéressante et fort bien présentée sur Georges Omry.

Une livraison 21 x 27 (en réalité 22 x 28) sur beau papier glacé, brochée ivoire, reproductions excellentes, tirage excellent aussi. La plaquette est déjà en elle-même une œuvre d'art.

Une entrée en matière émouvante, une biographie de six pages abondamment illustrée, une revue de son œuvre très claire, très ordonnée, solidement documentée, présentée à la fois par époques et par genres, voilà de quoi nous rassasier. Signalons, entre autres, une page entière d'illustrations consacrées au fantastique. Un long chapitre sur l'œuvre « historique », la plus éminente de Georges Omry, et enfin deux émouvantes pages sur la mort et le souvenir du dessinateur. Trente-deux pages de beau travail, soigné, fleuri d'un recueil de 123 illustrations, une présentation d'un goût excellent tout à fait dans l'esprit de l'œuvre d'Omry, une typographie bien choisie, un tirage impeccable, en un mot, une réussite totale. Un seul reproche, bien mince : les pages ne sont pas numérotées, ce qui est incommode pour des références ou des recherches. A acquérir au plus vite, car le tirage est très limité.

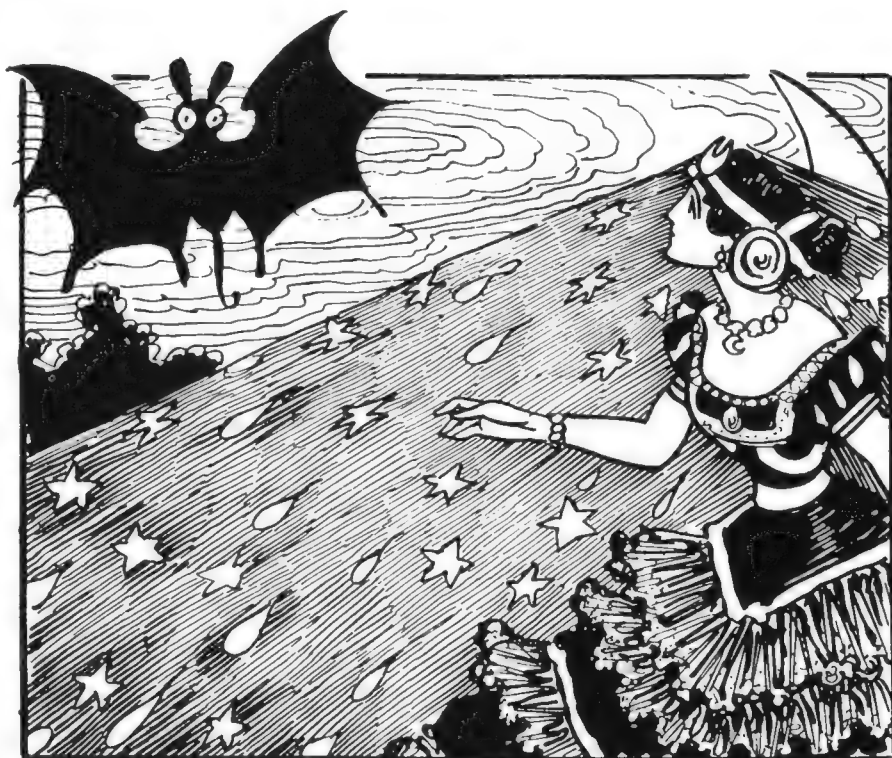
E. FRANÇOIS.

« A la recherche du merveilleux Georges Omry », par Herry Caouissin, 64, avenue Henri-Barbusse, 92-Asnières. Prix : 15 F - C.C.P. Paris 12-404-09.



Georges Omry.

Georges Omry





© The Curtis Publishing Company.

CLAYTON KNIGHT

Clayton Knight est mort l'été dernier à Danbury (Connecticut). Né en 1891, à Rochester (N.Y.), il était donc âgé de 78 ans. Nous avons parlé de lui dans *Phénix 6* (Spécial Aviation) et publié une planche de « Ace Drummond » dans *Alfred* n° 1. Après des études à l'Art Institute de Chicago, la carrière de Clayton Knight avait été tout entière placée sous le signe de l'aviation. Pilote américain en France en 1918 — il fut même « descendu » et grièvement blessé — il se consacra ensuite à l'illustration de magazines et de livres d'aviation, spécialité dans laquelle il jouit d'une réputation restée ignorée en France, où seules étaient connues ses bandes dessinées, publiées dans « Hurrah » en 1935-1937 : « Ace Drummond » et « Le livre d'or de l'Aviation » (« The Hall of Fame of Air »). Le scénariste en était son ancien compagnon d'armes, le capitaine E. Rickenbacker, l'as américain de 1918. Il est bien certain que Knight, illustrateur de premier ordre, réalisait ses bandes dessinées avec le minimum de travail. Quand on découvre certaines des illustrations qu'il était capable de faire, on a un choc. Leur qualité explique le sens de l'espace et du vol qui perçait malgré tout dans « Ace Drummond ». Clayton Knight continuait d'ailleurs à voler et il était invité par la Marine et l'Armée américaines (il n'y avait

pas d'Air Force à cette époque) à leurs manœuvres annuelles.

Au début de la deuxième guerre mondiale, avant que les Etats-Unis y prennent part, il avait fondé le Clayton Knight Committee pour encourager des volontaires américains à renforcer la Royal Air Force en s'engageant au Canada. Après l'entrée en guerre des Etats-Unis, il fut historiographe officiel des 8^e, 11^e et 20^e Air Forces (Alaska, Aléoutiennes et Pacifique). Il assista à la capitulation japonaise sur le cuirassé « Missouri » en baie de Tokyo.

Né alors que Lillenthal construisait son premier planeur, mort l'année où l'homme atteignit la lune, Clayton Knight aura vécu intégralement la grande époque de l'aventure aérienne. Ses derniers ouvrages témoignent qu'il la suivit jusqu'au bout ; car, s'il fut illustrateur et cartoonist, Knight écrivit aussi des livres sur l'aviation, des romans d'aventure aérienne et de la vulgarisation destinée aux enfants. Sa femme, Katherine Sturges Knight, dessinatrice publicitaire, partagea certains de ses travaux.

PIERRE COUPERIE.

Ouvrages de Clayton Knight

(la plupart illustrés par lui-même)
« Non-Stop Stowaway ; the story of a long distance flight », 1929, Saalfield éd.

« Pilots' Luck ; drawings », 1929, McKay éd.

« Ships aloft », 1936, Harpers éd. En collaboration avec Harold Platt.

« Quest of the Golden Condor », 1946, Knopf éd.

« Aviator », 1947, McKay éd.

« Secret of the Buried Tomb », 1948, Knopf éd.

« Skyroad to Mystery », 1949, Knopf éd.

« Hitch your wagon ; the story of Bernt Balchen », 1950, Bell éd. En collaboration avec R.C. Durham.

« Big Book of real jet planes », 1952, Grosset éd.

« Story of Flight », 1954, Grosset.

« Big Book of real helicopters », 1955, Grosset éd.

« We were there at the Normandy invasion », 1956, Grosset éd.

« Lifeline in the sky ; the story of the U.S. Military Air Transport Service », 1957, Morrow éd.

« Rockets, Missiles and Satellites », 1958, Grosset éd.

« Plane Crash, the mysteries of major air disasters », 1958, Greenberg éd. En collaboration avec K.S. Knight.

« Real book about our armed forces », 1959, Garden City Books éd. En collaboration avec K.S. Knight.

« We were there at the Battle of Britain », 1959, Grosset éd. En collaboration avec K.S. Knight.

« How and Why book of rockets and missiles », 1960, Grosset.

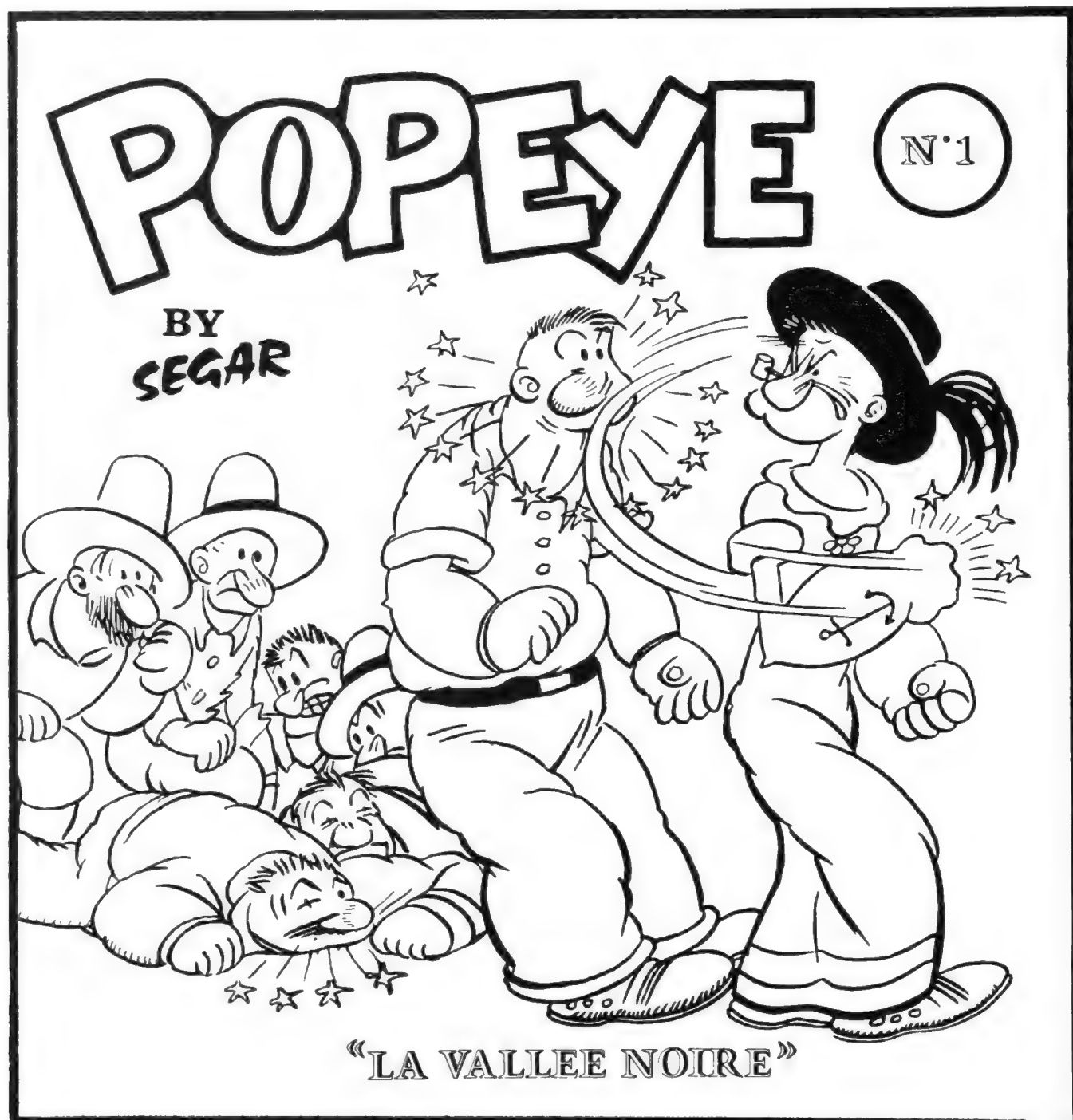
(Edition française : « Fusées », 1960, R.S.T. éd., Encyclopédie des Juniors.)

« We were there with the La Fayette escadrille », 1961, Grosset. En collaboration avec K.S. Knight.

FUTUROPOLIS

122 RUE DU THÉÂTRE PARIS 15

EST HEUREUX DE VOUS PRESENTER SA **1^{ERE}** EDITION



CET ÉPISODE, REPRIS DES BANDES QUOTIDIENNES DE 1934,
EST INÉDIT EN FRANCE. L'INÉNARRABLE FRAICHEUR DU PERSONNAGE
DE SEGAR DANS UNE SITUATION POUR LE MOINS INCONGRUE...

50 PAGES **23x24** - TIRAGE LIMITÉ A **500** EXEMPLAIRES - PRIX : **18,00 F**

PIERRE SOUVESTRE & MARCEL ALLAIN

FANTÔMAS



CE VOLUME
EST VENDU
35 CENT.
AU LIEU DE 65 CENT.

EDITEUR HOTEUR-PARIS



HOMMAGE A MARCEL ALLAIN

par George Fronval

Au mois d'août dernier, mourait à l'hôpital de Saint-Germain-en-Laye, à l'âge de 84 ans, un de nos plus prestigieux romanciers populaires : Marcel Allain.

Il fut un auteur fécond ; il eut dans sa vaste production, comme généralement dans celle de tout écrivain, du bon, du moyen, du médiocre et de l'excellent.

Il fut avec Pierre Souvestre, qui l'initia au métier, le créateur de « Fantomas », un des monuments de la littérature populaire qui, de nos jours encore, passionne plus d'un amateur de mystère.

Phenix voulant rendre à Marcel Allain un dernier hommage n'a rien trouvé de mieux que de publier en quel-

ques pages toutes les couvertures des 32 volumes publiés avant 1914 par Arthème Fayard.

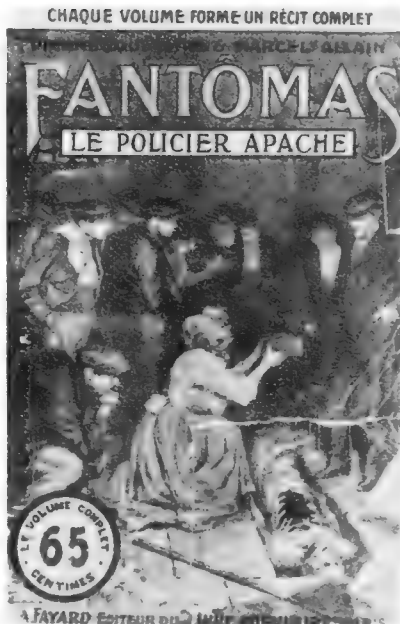
Mieux qu'en quelques lignes, grâce aux étonnantes illustrations de George Starace, « Fantomas » revit dans ces couvertures ses 32 mystérieuses aventures. Nos lecteurs, sans aucun doute, apprécieront cette nouveauté et, avec moi, adresseront à Marcel Allain, un des maîtres du mystère et de l'épouvante, un dernier hommage ému.

G. F.

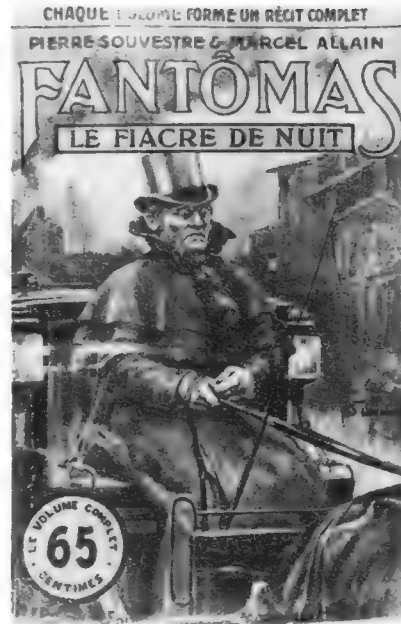
Les documents qui illustrent ces pages proviennent de la collection personnelle de George Fronval.



3



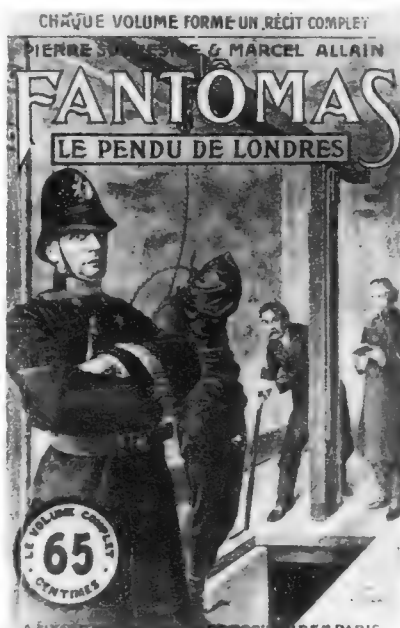
6



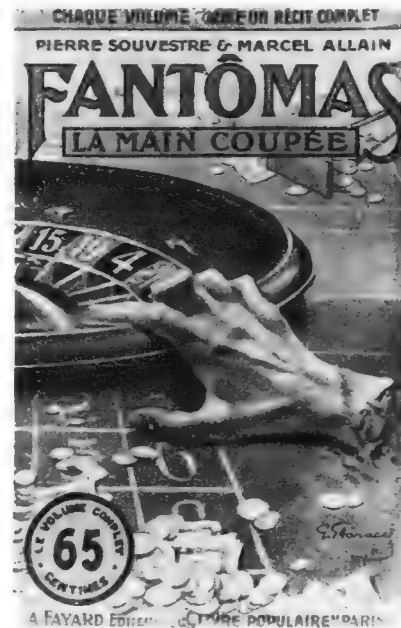
9



4



7



10



5



8



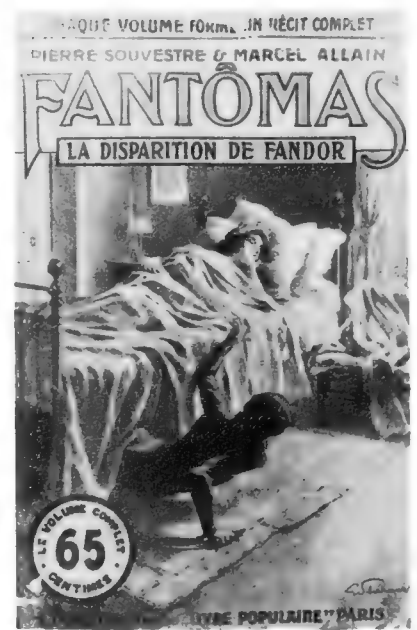
11



12



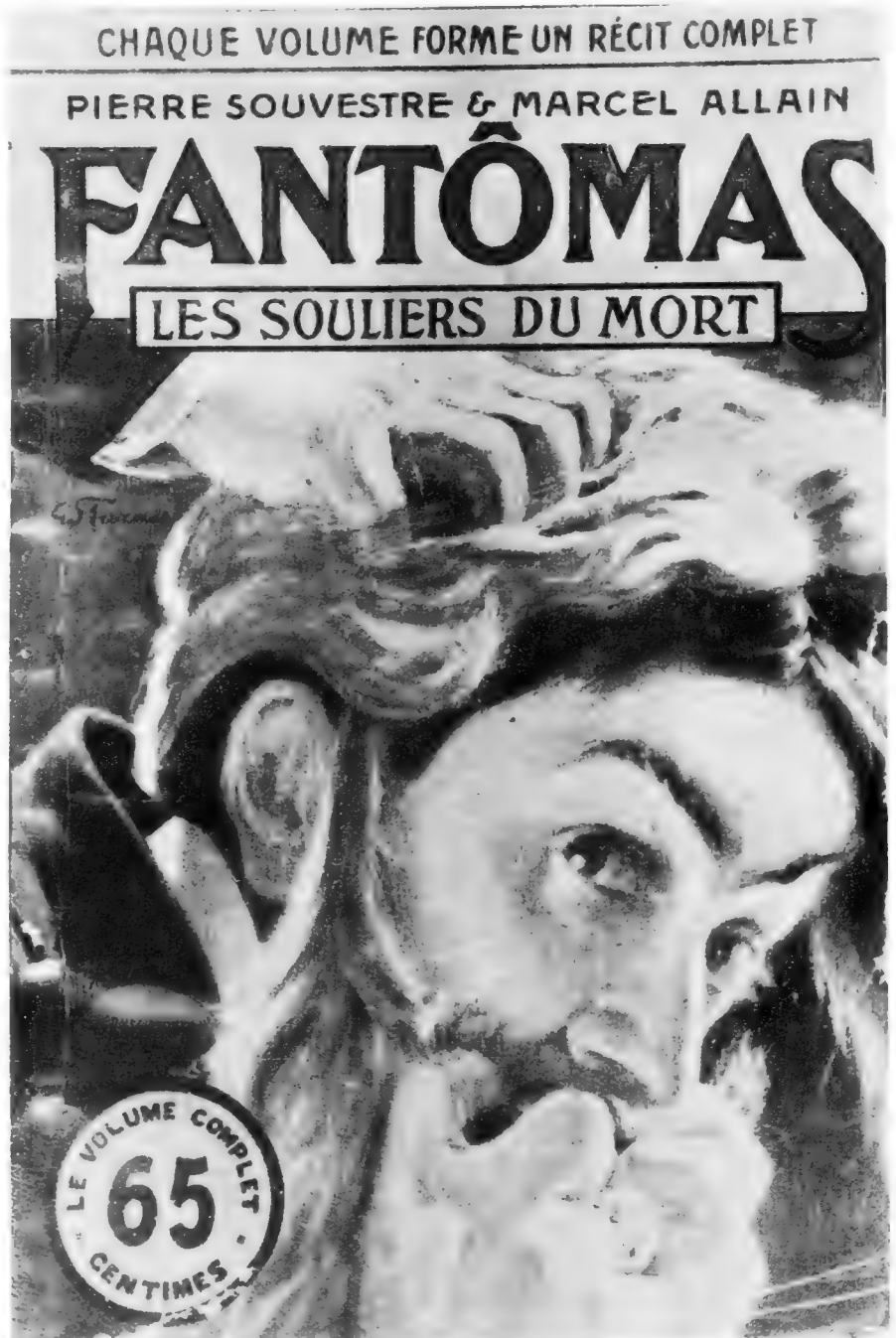
15



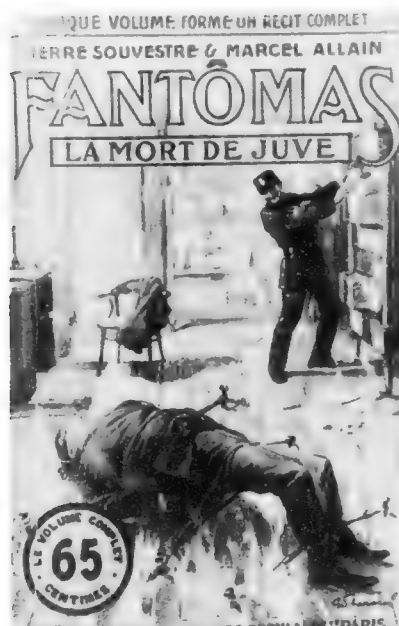
16



13



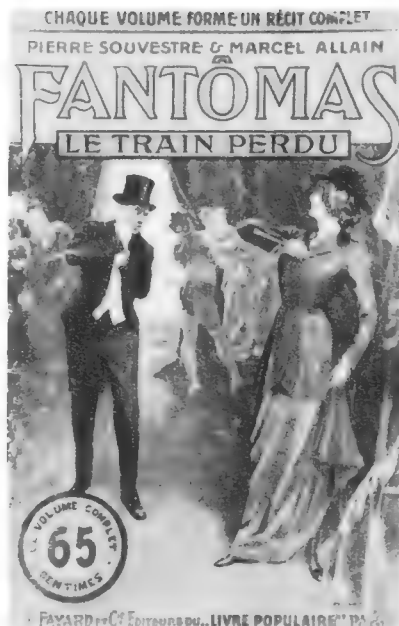
17



14



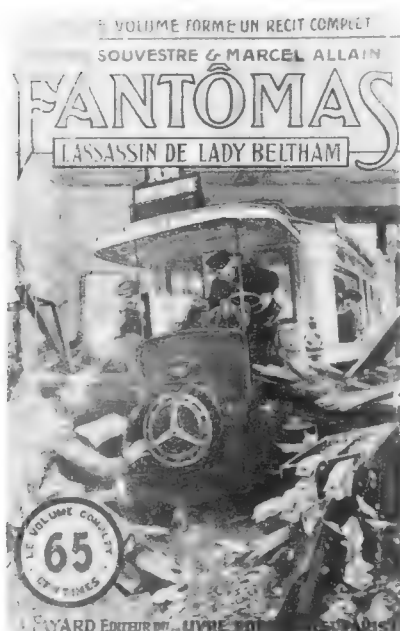
18



21



24



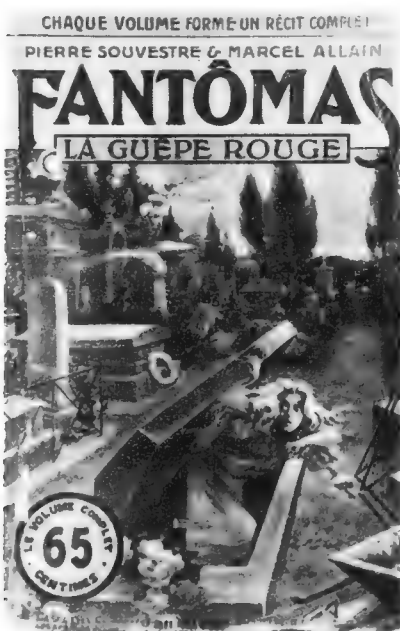
19



22



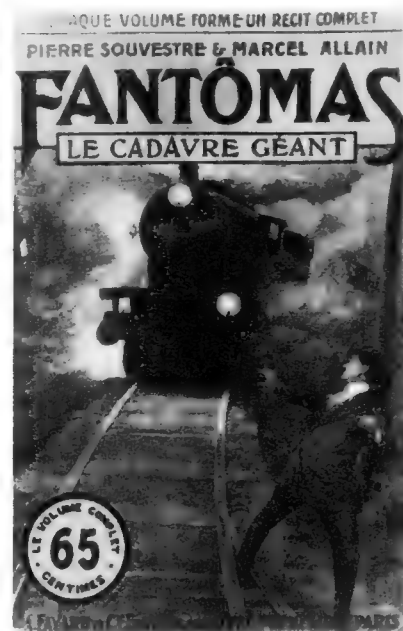
25



20



23



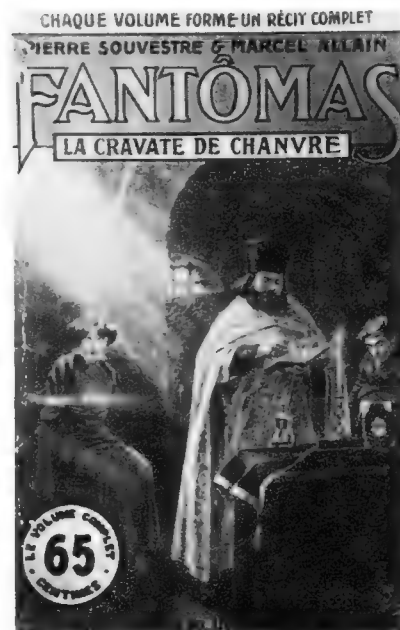
26



27



30



31



28



32



29



LA "COMIC ART GALLERY OF ANTWERP" UNE INITIATIVE

Anvers peut être une ville morne et triste, on parvient malgré tout à s'y sentir vivre. Les hippies et les beatniks de Paris et d'Amsterdam s'y rassemblent volontiers car les cafés où l'on répand le « hach » sont multiples ; la police est encore un peu humaine et Saint-Germain-des-Prés et Carnaby Street s'y sont fondus pour ne faire qu'un dans le quartier qui va de la Grand-Place à la place Conscience.

C'est aux confins de ce quartier, non loin de la Faculté universitaire Saint-Ignace et de l'Académie des Beaux-Arts, que se tint en 1969, aux Musées et Archives de la Culture Flamande, l'exposition « La bande dessinée en Flandre et ailleurs ». Ensuite, cette exposition déménagea à Bruxelles sous le titre « Le monde de la Bande Dessinée » où elle connut un succès encore plus grand et nullement entaché par des activités surnoises de certains fonctionnaires anti-mickey comme ce fut le cas à Anvers...

Il faut croire que le virus de la B.D. avait sérieusement attaqué le principal organisateur (avec la Socerlid) de ces deux importantes manifestations, puisque voilà que le 10 septembre 1969 s'ouvrit à Anvers la « Comic Art Gallery of Antwerp » (la C.A.G.A. d'Anvers, pour faire un vilain jeu de mots).

Cette galerie, encore minuscule, compte organiser régulièrement des expositions concernant principalement les arts graphiques ; les bandes dessinées, donc, en premier lieu, mais la galerie est également ouverte aux peintres, dessinateurs humoristiques et autres artistes graphiques.

La première expo eut lieu en septembre et présentait une nouvelle bande dessinée qui commençait à la date du 10 septembre sa carrière dans un grand quotidien anversoïse ; il s'agit de « Lombok et Gurdjeff » par Berck (dessins) et Jasse (scénario).

Inutile de présenter Berck ; il travailla plusieurs années pour « Tintin » où il animait la très sympathique série de « Strapontin », le chauffeur de taxi, de 1959, avec des scénarios de Goscinny d'abord et d'Acar ensuite.

Autres personnages connus : Ratanplan (scénario : Duval), Pan-chico, Lady Bount...

Lorsque Berck passa avec armes et bagages à « Spirou », il anima une série extraordinaire : « Mulligan », où l'on retrouve l'Amérique des années trente.

Il faut noter que Berck commence en fait, avec « Lombok et Gurdjeff », sa première série flamande. Ce Flamand tranquille connaîtra

donc enfin la grande reconnaissance en son propre pays.

Quant à Jasse, le scénariste (de son vrai nom Janssens), ce n'est pas un inconnu dans le monde de la B.D. Il travaille depuis plusieurs années pour Willy Vandersteen en tant que scénariste des « Jerom » et des « Bessy ». Il compte par ailleurs déjà plus de cent scénarios à son actif dans cette dernière série.

Il semble bien que la collaboration Berck-Jasse puisse demeurer fructueuse, car il existe comme une communion parfaite entre les deux complices.

Que dire de la bande même ? « Lombok et Gurdjeff » est une réussite indéniable sur le plan humoristique. Gurdjeff n'est autre que le Gurdjeff cher à Pauwels, mais le scénariste l'a mis à la sauce du jour. Il l'a humanisé à tel point que Gurdjeff se situe à la limite du génie et du savant fou ; un peu entre le personnage du baron Frankenstein et celui de Einstein. Gurdjeff devient moins philosophe mais plus alchimiste que ne le veut la réalité.

Lombok, lui, est cet être préhistorique (presque le maillon manquant), vieux de plus de 200 000 ans, et que Gurdjeff découvrira dans un bloc de glace au Thibet.



LONBOK IN HEMELSNAAM...DOE IETS...MIJNHEER GUSENBERG KAN TOCH NIET DOOR DIE PLAS WADEN!!!...



HEUREUSE AU PAYS DE TINTIN

PAR SIMON BLAES

Il lui rend la vie et, depuis, Lombok le suit comme un toutou fidèle, devenant tour à tour domestique, garde du corps, chauffeur, bonne à tout faire et surtout masseur, car dès que Gurdjeff se sent fatigué, Lombok s'empresse de lui faire un massage du crâne, remède infail-
lible semble-t-il.

Dans la première histoire, nous verrons Lombok et Gurdjeff aux prises avec un riche banquier qui en a marre de fournir des fonds à Gurdjeff pour que ce dernier lui fasse de l'or selon les principes sacro-saints des alchimistes.

Il en a tellement marre, le banquier, qu'il charge deux gangsters de kidnapper Gurdjeff et de le mettre au travail dans son propre laboratoire. Sur cette trame, d'apparence assez mince, Berck et Jasse ont tressé une multitude de gags déferlant en cascade et allant du somnambule-funambule jusqu'à la traditionnelle tarte à la crème...

C'est beau, c'est gai, c'est salubre... La bande rend très bien dans sa reproduction quotidienne, et l'on espère vivement pouvoir la relire plus tard en album...

Notons que les deux personnages sont la création du scénariste Janssens; si celui-ci s'inspira de ses lectures pour Gurdjeff, il s'inspira par contre de ses souvenirs

d'enfance pour créer Lombok qui est à l'image des lutteurs forains aperçus à la foire de Louvain...

La façon dont Berck a su rendre vie à ces personnages est une des plus belles réussites de cet extraordinaire dessinateur.

Pour en revenir au 10 septembre: la galerie n'occupe encore que le hall d'entrée d'une maison style 1900; derrière les vitres, on retrouva des planches originales, des agrandissements photos, des blow ups des personnages, des décors et l'arbre généalogique de Lombok, plus deux statuettes représentant Lombok et Gurdjeff, ainsi que des photos des auteurs complétant le tout.

Une foule bigarrée se pressait autour du bar où l'on servait gratis bière et genièvre; une foule composée de hippies, simples admirateurs, journalistes, photographes et célébrités du Tout-Anvers...

Parmi les dessinateurs présents: Bob Mau, Ploeg, Ryssack, Fabri, Jean-Pol, Verschuere, Leloup, Jef Nijs... ainsi que les écrivains Guy Vaes et Jos Vandelloo... du CABD, il y avait Leborgne ainsi que Martens de chez «Spirou». En plus de ça: Michel Claes, Michel Feron, Gary Parfitt du «Horror Film Club», et deux grosses légumes: E.P. Jacobs ainsi que Willy Vandersteen...

Et aussi des jeunes filles plus appétissantes les unes que les autres... Parmi cette foule, il fallait hurler plus fort que les Rolling Stones, Jethro Thrull et Bob Dylan pour se faire comprendre. On assista à la projection de «Lombok et Gurdjeff» dont les dias émerveillèrent les auditeurs-spectateurs-visiteurs. Finalement, on se quitta (les derniers aux petites heures) avec la ferme intention de se retrouver en décembre pour la nouvelle expo dont le sujet sera le réalisme chez Hans Kresse.

L'organisateur Danny De Laet annonce une nouvelle projection ainsi que la vente d'une nouvelle édition d'«Eric» par Kresse.

En sortant, nous demandâmes à De Laet ce qui l'avait poussé à organiser la C.A.G.A.: «Tout d'abord, la possibilité offerte par mes deux amis, Block et Buytaert, qui ont mis leur maison à ma disposition; ensuite le bel exemple de la Socerlid, et enfin le fait que cela fait râler ceux qui n'aiment pas la B.D.»

On ne saurait être plus clair.

La C.A.G.A. est bien la preuve qu'il se passe pas mal de choses à Anvers à l'instant p.e. de Bruxelles...

SIMON BLAES.



Gaston Lagaffe - Franquin - Ed. Dupuis.

S'étant trouvé tout à fait fortuitement en compagnie de trois des têtes de file de « Spirou », ainsi que d'un micro indiscret, notre ami et collaborateur Terence nous apporte ces quelques brides d'entretien que nous pourrions intituler « Quand les dessinateurs parlent aux dessinateurs... » ! Simple échange de propos décousus, par décision du tribunal, cette interview nouveau style met en contact Franquin, Macherot et Sirius. Quels sont leurs projets ultérieurs ?

Franquin médite de se consacrer, parallèlement à Gaston, au Marsupilami. Son souci de perfection et de qualité parfaite nous assurera, dans un avenir plus ou moins lointain, la rentrée de cette sympathique création. Bon courage, M. Franquin, et au travail ! Tous vos admirateurs attendent avec impatience...

Macherot prépare le retour de Sibylline dans un nouvel épisode où elle rencontrera d'autres personnages que la horde de rats d'Anathème. Elle a donné congé pour quelque temps à son adversaire dépité et va partir en vacances... Vacances poétiques et ensorcelées où vont apparaître un petit cirque des plus surprenants ainsi que quelques personnages enchanteurs...

Sirius termine un nouveau Timour anti-Timour, épisode débridé où le sérieux de cette épopée s'en va en quenouille au profit de la satire et du gag. Ce Timour nouvelle vague

paraîtra au second trimestre 1969 et réservera bien des surprises aux habitués de l'« Histoire du Monde ». Gageons qu'ils ne s'en plaindront pas car le rire est parfois nécessaire lorsqu'il est présenté dans un graphisme renouvelé et en pleine maîtrise de ses moyens.

LA REDACTION.

Etrange destinée que celle des dessinateurs : on s'imagine, à notre époque, que le dessinateur a dans la main de quoi dessiner des billets et des billets de mille, atteindre des tirages fabuleux, sommeiller à l'ombre d'une rédaction bienveillante s'en venant régulièrement prendre des nouvelles attendries de la dernière planche du « Maître ».

Franquin. — Nous avons commencé avec beaucoup de chance ! Si je me représentais avec les dessins que je faisais jadis, actuellement, je me ferais mettre à la porte avec le pied au...

Macherot. — J'ai eu aussi la chance de commencer à un bon moment. Je faisais des culs-de-lampe, des illustrations et de temps à autre des histoires complètes. Je venais de Verviers. Cinq heures de train par jour. Moi, j'étais gonflé pour la bande dessinée. C'est-à-dire que j'y étais allé pour gagner ma vie, et puis dès que j'ai commencé, que j'ai vu l'atmosphère, cette espèce d'émulation, j'ai été pris,

FRANQUIN MACHEROT ET SIRIUS EN LIBERTÉ

UNE INTERVIEW

DE TERENCE

la passion, et l'enfance est revenue. J'ai tout de même commencé vers trente ans. Je venais d'ailleurs. Vingt-huit ans... et on se reprofile à trente ans.

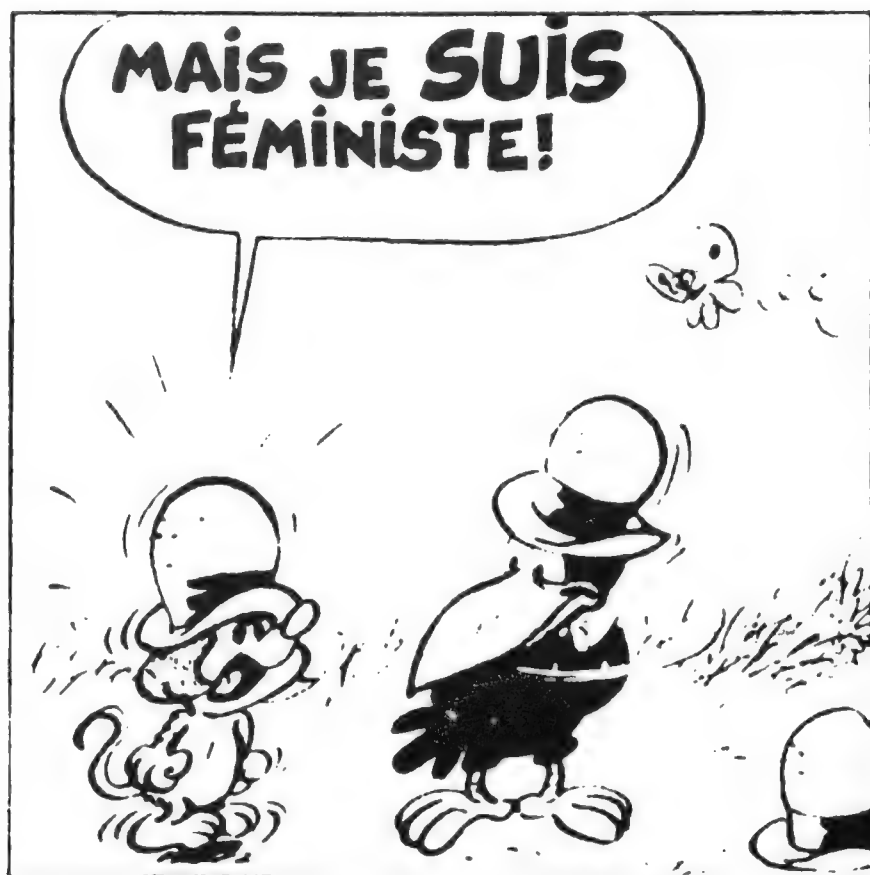
La jeunesse retrouvée, la bande dessinée est un peu une eau de jouvence. On en fait, on se maintient en dialogue constant avec un public de jeunes et adultes doués de la même foi, de la même fraîcheur et d'un enthousiasme identique.

Macherot. — J'ai reçu un dessin d'enfant avant de venir ici. Un dessin de Sibylline. Ça, c'est des trucs qui m'encouragent. C'est extraordinaire. Je préfère une lettre de gosse à une augmentation. Parce que c'est moral. Tu sens que tu sers quand même à quelque chose. Et ça, c'est énorme.

Franquin. — Puis il y a la faculté d'imaginer, de sentir une sorte de public, qui est peut-être vague, mais qui est réel.

Parler du public, c'est revenir à l'avenir... Les projets de vacances. Pour Sirius, pas de problème. Il passe ses vacances (d'automne) en Belgique et le reste du temps en Espagne.

Macherot aurait voulu aller très loin. Puis il a fait construire une maison. Bah, on pourra toujours y aller plus tard. Maintenant bien sûr, comme le souligne Sirius, il y a la caravelle d'Air France, Jack London est mort, le dépaysement n'existe plus.



Sibylina - Macherot - © DUPUIS.

Sirius. — Le tout, c'est de prendre des folies raisonnables. De ne pas partir trop loin.

Franquin. — Il y a vingt ans je voulais faire un tour de France pour les vins et pour la bouche. C'est une folie qui est relativement raisonnable !

Sirius — Avec un ami, on avait décidé un jour de partir un peu comme les « Copains » de Jules Romains, de partir avec deux bicyclettes sur le train jusqu'au Nord de Paris. Et alors de faire un itinéraire dans les petits coins de France. Et naturellement, comme toutes les bonnes intentions, cela n'a pas duré !

Macherot. — Moi, c'est marrant. Mais en 1964, comme je ne tenais pas en place, ma femme m'a offert un billet d'avion pour New York et je suis parti pour trois semaines. C'est elle qui m'a dit : « Il faut que tu t'en ailles ! »

Franquin. — C'est remarquable. Elle fait un effort fou pour te comprendre et te donner ce dont tu as besoin.

Macherot. — Elle est extraordinaire. C'est elle qui a pris l'initiative. Elle sait ce dont j'ai besoin et comme elle sait que j'hésite...

Le dessinateur est un solitaire. Ses nerfs sont soumis à dure épreuve. Il en est peu qui arriveraient à soutenir la lutte quotidienne sans la présence compréhensive nécessaire. La femme de dessinateur n'est pas seulement une coloriste attentive, mais le plus souvent aussi

l'indispensable comptable vérifiant contrats et replacements, ou éloignant les inévitables saboteurs de rêves.

Les souvenirs en reviennent à Jean Doisy, personnage extraordinaire s'il en fut du « Spirou » des années quarante. Scénariste des débuts de Jean Valhardi et auteur d'innombrables textes en cette période où il s'avérait indispensable de décrocher de l'influence américaine pour aborder un public personnel, neuf, vibrant d'enthousiasme et du désir de s'instruire.

Franquin. — Je viens de retrouver l'Almanach 1947, dans lequel Morris a fait sa première série de Lucky et où j'ai passé ma première série de Spirou, avant d'entrer dans le journal, il y avait de la littérature de Doisy là-dedans. C'était très enthousiaste, très jeune de cœur, il avait cette espèce de chaleur nécessaire...

Sirius. — Il m'a raconté une chose ravissante... Du temps de l'occupation allemande, il avait dû entrer en contact avec un officier du service de Presse, un certain Krefts, un type charmant. Un parisien. Il parlait français comme un parisien. Un type très gentil. Et Doisy qui était un peu communiste, chaque fois qu'il avait un copain qui avait des ennuis avec la Gestapo, il téléphonait à Krefts et Krefts essayait d'arranger les choses... Enfin, un type charmant. Alors, des années

après, au moment où les Anglais et les Américains occupaient l'Allemagne, il avait écrit à Doisy : « Voilà, j'ai l'occasion de revenir à Bruxelles, est-ce que je peux venir vous saluer ? » Et Doisy lui a répondu ceci que je trouve admirable : « D'accord, cela me fera plaisir, mais ne venez plus en groupe comme la dernière fois ! »

Franquin. — J'ai peu connu Doisy finalement, parce que cela fait de nombreuses années qu'il est mort, mais je me rappelle de son enthousiasme pour son courrier... Il avait un contact avec le lecteur !

Sirius. — Il avait ce côté un peu province... un peu humain, nécessaire...

Franquin. — Il avait le véritable enthousiasme. Il avait commencé avec une seule secrétaire pour en avoir trois en fin de compte, pour son courrier !

Le courrier doit entretenir un courant, une vague amicale reliant le journal à son public. Il n'est que trop aisé de travailler dans l'auto-destruction, cela peut même être parfois drôle, mais le journal et ses valeurs en sortent amoindris. On travaille pour un public, avec un public.

Sirius. — En général, nous dessinons pour nos collègues, nous ne pensons pas tellement au lecteur, mais à tel ou tel collègue en se disant : Machin va rigoler en voyant ça !

Franquin. — Ah, je ne dessine pas pour mes collègues ! Je dessine pour le gosse que j'étais à seize ans lorsque j'attendais chaque mercredi pour lire le journal ! Cela m'est facile ! Intellectuellement, je suis resté un gamin. J'en suis resté à ce stade-là. Heureusement pour moi ! J'ai une foule de raisons de m'en réjouir et je m'en réjouis ! Intellectuellement, lorsque je dessine une série dessinée, je suis le gosse de seize ans qui se dessine des séries dessinées. J'ai senti chez beaucoup de gens la difficulté de faire cela car ils ont un écran entre eux et ces souvenirs d'enfance et cette ambiance-là...

Macherot. — Ce qu'il y a, c'est qu'on veut faire de la satire. On veut faire rigoler Machin, ou Chose. C'est cela qu'on a comme public, trois personnes.

Franquin. — Au moment où l'on dessine, il faut être semblable à son public. Le plaisir que le dessinateur prend à son propre gag se communique au lecteur ; c'est là, le contact.

Est-ce là la recette du succès ? Il faut le croire lorsqu'on juge de la renommée et de la diffusion de Gaston, Astérix, Lucky Luke, Boule et Bill, etc. La soirée retrouve toute sa fraîcheur lorsque Macherot entonne quelques airs d'époque avec une belle voix de baryton !

TERENCE



Robert Gigi est français comme son nom ne l'indique guère. Sur les instances paternelles (vu la méfiance familiale vis-à-vis des professions dites artistiques), il a fait des études sans rapport avec sa profession de dessinateur (formation universitaire, latin, grec ancien, etc.). Il a toujours voulu dessiner.

Passionné de dessin, amateur de graphisme sous toutes ses formes, son intérêt ne se limite pas à la bande dessinée. Ses dossiers (cartons à dessins) sont envahis par un amoncellement de recherches de styles différents d'illustration, de publicité, mais aussi de projets de peinture (voire de sculpture) et de dessins humoristiques — il a un secret penchant pour le gag — cartoon un peu sophistiqué et l'humour plutôt gris que noir. Aussi, rêve-t-il d'un atelier immense où il pourrait étaler ses recherches et sa documentation.

Il aime dans la bande dessinée le fantastique, l'évasion, le rêve, l'insolite, le baroque. C'est ainsi qu'il aimerait donner une dimension poétique à l'horreur.

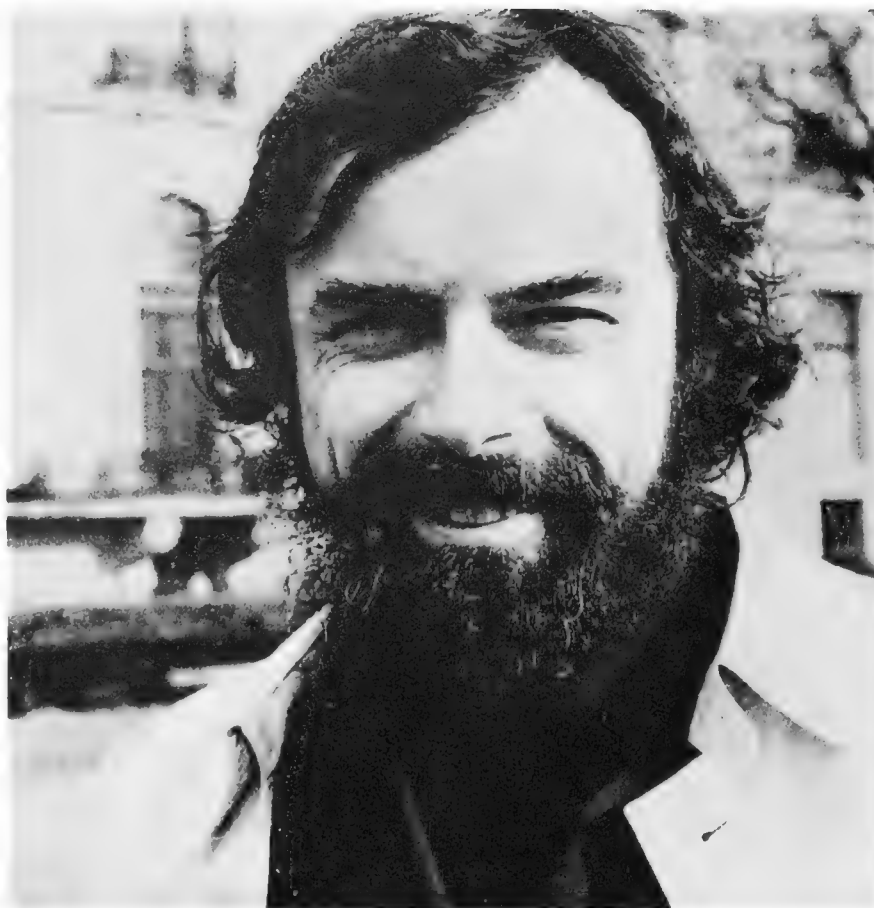
Il est très attiré par Little Nemo, Krazy Kat. Ses goûts pour les dessinateurs contemporains vont vers André François, Tomi Ungerer, Ronald Searle, les tendances représentées par Milton Glaser, Seymour Chwatt. Il est aussi très sensible au « Modern Style », surtout à celui des écoles autrichiennes et écossaises (Mac Intosh) qu'il préfère au 1900 français.

Cette année, il a obtenu le Grand Giunigi à Lucca, grand prix international de la bande dessinée, devant des dessinateurs comme Zio et Crumb. A Paris, il recevait le 1^{er} prix « Phénix » pour ses recherches graphiques dans la bande dessinée. Sur le plan musical, ses goûts musicaux sont sans originalité, ceux de son époque, les XVII^e et XVIII^e siècles avec leurs fanfares royales, les morceaux de musique pour trompette et orgue, Albinoni, Hændel, Telemann.

Le cinéma, c'est Fellini, Bergman, Antonioni, par exemple.

En littérature, les œuvres dans la ligne de Sartre, Camus, Henry Miller...

Ses hobbies, la construction de modèles réduits de bateaux anciens, entièrement en bois, d'après des plans authentiques (mais surtout pas en plastique et préfabriqués !), recherche de meubles anciens et d'antiquités.



ROBERT GIGI

Grand Prix International de la Bande dessinée 1969 - LUCCA 5



La remise du grand prix international de la bande dessinée à Lucca 5 par le maire de la ville et présence de Ernesto G. Laura, président du groupe Immagine et Rinaldo Traini, directeur de Lucca 5 (photo Moliterni).



Theatre del Giglio, Lucca.

LUCCA 5

par Gianni Brunoro



Rino Albertarelli et David Pascal.

Rendez-vous à ne pas manquer pour chaque expert et passionné, cette année encore s'est déroulé à Lucca l'habituel salon international des B.D. Mais il faut dire tout de suite qu'il s'est agi cette fois d'une édition particulièrement réussie, et cela non seulement en raison de l'intérêt des manifestations en elles-mêmes, mais aussi à cause de l'impression de dynamisme et de la richesse des perspectives que le salon a laissé chez les participants.

La manifestation s'est articulée sur trois grands traits : les discussions autour de la table ronde, les expositions au « Baluardo San Paolino » et les séances de cinéma le soir. Le principal sujet de discussion à la table ronde fut celui du rapport « bande dessinée et école ».

Alors que l'attitude pédagogique a été jusqu'à ces dernières années celle de l'anathème (condamnation de la B.D. comme élément distrayant et corrupteur de l'enfant à l'âge scolaire), les plus récentes orientations de la pédagogie ont redonné

une nouvelle dimension à la question. « Nous avons maintenant des preuves suffisantes », dit le professeur Luigi Volpicelli, 58 ans, directeur de l'Institut des sciences pédagogiques de l'Université de Rome et animateur du débat « que l'enfant, ou bien lit les B.D. en plus du reste, ou bien ne lit rien du tout. En le privant de ces lectures, nous ne ferons rien d'autres que de le priver d'un élément de sa personnalité. Et en ce qui concerne les dommages qu'il peut en retirer, disons que c'est encore à vérifier. Mais n'oublions pas que la réalité qui lui est offerte dans la vie elle-même lui est re-proposée dans les journaux, au cinéma et par bien d'autres moyens d'information ».

Cette question du rapport entre B.D. et école tient particulièrement au cœur d'Ernesto Laura, président du comité organisateur de la manifestation de Lucca, et directeur bien connu du festival du cinéma de Venise.

« Il s'agit ici, dit-il, de ne pas tom-

COMICS

ARCHIVIO
ITALIANO
DELLA STAMPA
A FUMETTI
Lucca 1969



Le catalogue de Lucca 5. Le dessin de couverture est de David Pascal.

De gauche à droite : Rino Albertarelli, Alberto Moya, Hugo Pratt, Enrique Lypzsic, Luis Gasca découvrent la littérature « underground » U.S.



ber dans l'équivoque qui consiste à considérer les B.D. comme un éventuel moyen pédagogique direct. La question n'est pas là. Il faut, au contraire, se rendre compte que les B.D. sont un excellent moyen de communication des masses, qui, en tant que telles, ont un langage spécifique très exactement codifié, que les enfants ont assimilé à force de les lire. Le problème consiste donc à rendre l'école capable d'identifier les composantes de ce langage, de remonter à ses structures de base, d'en analyser la possibilité expressive. Ce n'est ni plus ni moins que ce que fait déjà l'école pour le roman ou la poésie, pour la télévision et le cinéma. » Il s'agit là d'un avis sur lequel est aussi fondamentalement d'accord le professeur Romano Calisi, 40 ans, qui est notamment directeur des Archives internationales de la presse des bandes dessinées, ouvertes par la Faculté de pédagogie de l'Université de Rome. Ce dernier est de retour, après un séjour d'un an pour le compte de l'Unesco, auprès d'une peuplade somalienne assez primitive. « Nous avons constaté, raconte-t-il, que ces gens, qui ne possèdent dans leur culture aucune tradition de l'image, sont absolument incapables de comprendre le sens d'un dessin, même après qu'on leur ait expliqué ce qu'il signifie. De même, ils sont absolument incapables de remettre dans un ordre logique une élémentaire série d'images. Une expérience de ce genre prouve donc la nécessité d'étudier à fond les règles et les conventions du langage figuratif, de nos jours, où nous tendons à nous rapprocher de plus en plus d'une civilisation de l'image. »

Une des communications les plus importantes parmi celles lues à la table ronde fut celle de David Pascal — délégué des U.S.A. — sur les « Underground comics ». Egalement très intéressantes, en particulier pour leur documentation figurative et leur mise en scène intelligente, furent les communications de Claude Moliterni sur « La technique narrative dans la B.D. » et de Pierre Couperie sur « L'information dans la B.D. ».

C'est dans le décor particulièrement suggestif du « Baluardo San Paolino », l'un des bastions les plus parfaitement conservés des murailles médiévales de Lucca, qu'ont eu lieu les expositions des dessinateurs italiens et étrangers et des humoristes italiens, en plus de l'extraordinaire série de panneaux sur l'aventure de l'homme dans l'espace.

Une mise au point ne pouvait manquer cette année, alors que les articles à venir seront consacrés à la conquête de la lune. Et il faut le dire, les B.D. ont toujours été en avance sur ce plan, anticipant dans la fantaisie la réalité que nous pouvons seulement toucher de la main aujourd'hui. Une solution particulièrement fascinante fut l'agrandissement des panneaux reprenant des illustrations de l'œuvre de Jules

Verne, en les illuminant avec cette fameuse « lumière noire » qui donnait aux images une allure spectrale assez particulière.

Et enfin, en ce qui concerne les expositions toujours, il faut remarquer les expositions « personnelles » de B.D. de deux auteurs italiens parmi les plus intéressants : la « vieille garde » était représentée par Rino Albertarelli (que les Français connaissent sous le nom d'Albert), l'un des plus prestigieux auteurs des années 40, dont il ne faut pas oublier, au moins, la longue série « Kit Carson » (1937-1940), premier exemple au monde du western en B.D., dans lequel le personnage a des caractéristiques réalistes absolument insolites, et la série du « Docteur Faust » (1939-1943), dans laquelle le célèbre personnage allemand a trouvé une transfiguration adéquate. Albertarelli travaille toujours, mais a abandonné les B.D. pour se consacrer à l'illustration et à divers travaux d'édition. Les « nouvelles classes » de la B.D. étaient représentées par Hugo Pratt, véritable maître, qui a laissé, bien que très jeune, une marque profonde dans la B.D. argentine. Il a, en effet, séjourné de nombreuses années là-bas, fondant une école devenue aujourd'hui célèbre et empreinte d'un réalisme vigoureux, que Pratt a retiré de ses multiples expériences d'infatigable globe-trotter. Avant même ses personnages dessinés, il est lui-même un personnage fabuleux. Quoi qu'il en soit, il ne faut pas oublier aucune de ses séries, de grand intérêt : « Sergent Kirk », « Ticonderoga », « Anna della giungla », « L'Asso di Picche », ne sont que quelques-uns des titres les plus prestigieux. Les soirées de Lucca étaient assorties d'excellentes projections, toutes liées, d'une façon ou d'une autre, aux bandes dessinées. Citons le film d'Hataway, d'après « Prince Valiant » de Foster, ou les dessins animés inspirés des personnages de B.D. les plus connus, ou encore les versions sonorisées de remarquables séries françaises, présentées par les amis de la Socerlid, qui avaient contribué à l'organisation du salon.

Naturellement, pendant ces trois journées, clou de la manifestation, les passionnés ont pu se rencontrer, échanger des idées et faire la connaissance de leurs auteurs préférés. Le marché des vieilles B.D. a également été très animé, coordonné et dirigé par Arduino Brizzi, prince des marchands du genre.

Ce congrès 1969 fut donc véritablement un congrès de luxe qui a pris une nouvelle forme et un nouveau brillant par rapport à ceux des années précédentes, qui se montraient de plus en plus troubles. Le fait est encore plus visible à travers la grande moisson de prix récoltés par de nombreuses personnalités pour diverses initiatives, preuve d'une vivacité toute nouvelle. Rappelons quelques-uns des prix : Prix au meilleur dessinateur italien :



Le stand de la Socerlid tenu par Henri Filippini.

Luis Gasca et Mme Bertieri lors de l'exposition tenue au Baluardo S. Paolino.





Maurizio di Sousa - Alvero Moya (Brésil).

Hugo Pratt pour « Una ballata nel mare salato » ; prix au meilleur dessinateur étranger à Robert Gigi pour « Orion, le laveur de planètes » ; prix de la meilleur œuvre critique

publiée durant l'année à Claudio Bertieri et à ses collaborateurs pour le dictionnaire A-Z Comics ; prix pour une œuvre originale et pour la constante recherche de nouvelles

Ugo Scotto, Pierre Couperie et Claude Moliterni.

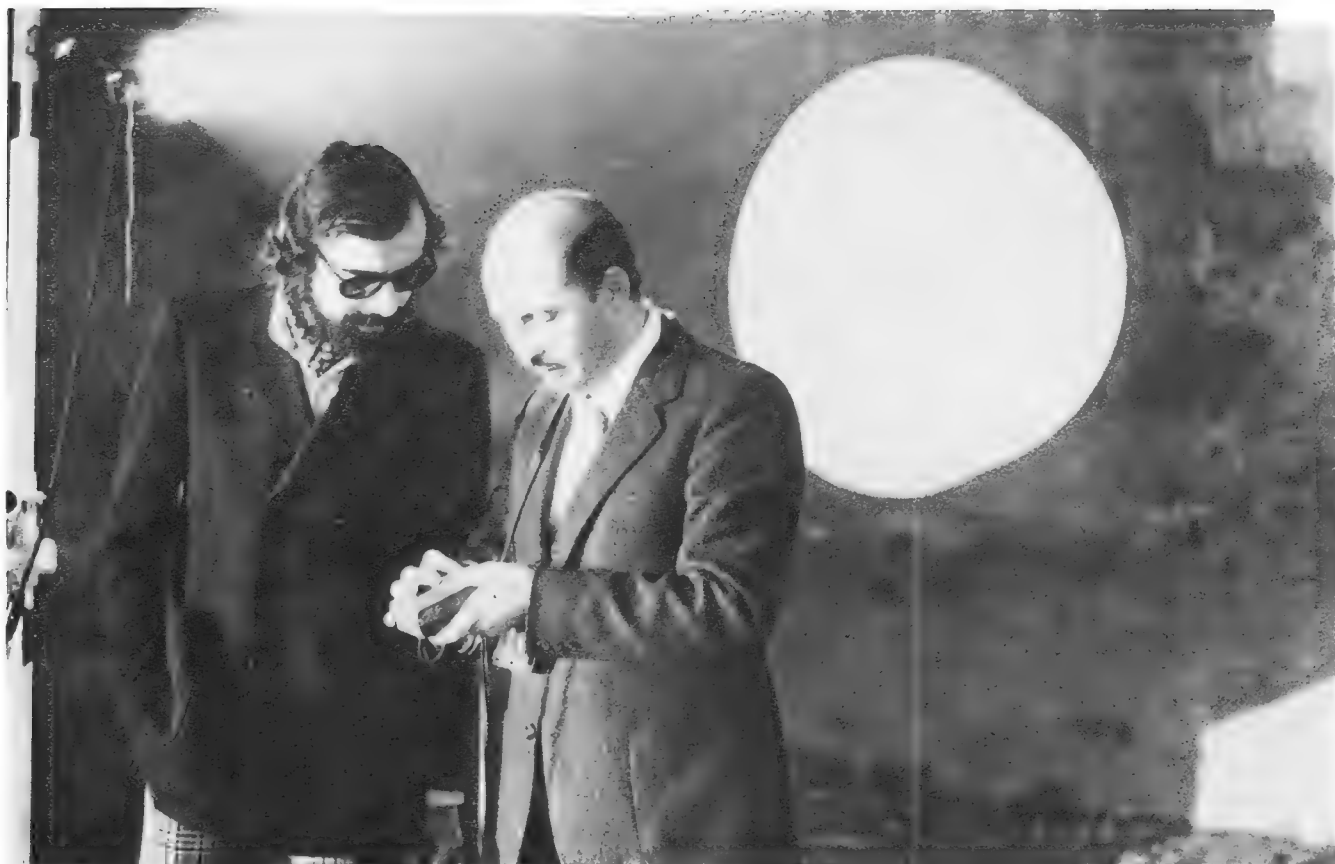


solutions graphiques à Dino Battaglia, dont les histoires de Poe condensées pour **Linus** restent mémorables ; prix du meilleur ouvrage étranger à « Little Nemo in Slumberland », et de nombreux autres prix à des personnalités ayant contribué cette année à prouver que la B.D. était digne d'être étudiée au même titre que tout autre mass medium. Si « une bonne journée se voit dès le matin », comme nous avons l'habitude de dire en Italie, il faut souhaiter que ce salon 1969 soit l'aube d'une nouvelle journée pour la B.D. italienne qui, après le désordre des années précédentes, devrait finalement être rétablie dans une perspective de travail sérieux et d'amour. La participation massive des éditeurs laisse augurer de bonnes nouvelles pour ceci. Espérons seulement que les revues spécialisées, **Linus**, **Eureka**, **Sergent Kirk**, continueront à développer cette œuvre stimulante qui, jusqu'à présent, a été la meilleure preuve de la sérieuse considération portée à la bande dessinée, même par les personnalités culturelles.

GIANNI BRUNORO.

Nous remercions « Schtroumpf » pour la publication de cet article.

A certain thing must be set right, concerning the medals given at Lucca: some were prizes (those given to Ugo Pratt, R. Gigi, Rey Smythe, D. Battaglia as cartoonists, to Bertieri as critic, to O. Garzanti and to the S.E.R.G. as publishers), but all the other medals were just commemorative tokens for the foreign guests. We have heard that one of these is parading his medal in the States, trying to make people believe it is a prize-medal, a super-Reuben of some kind: no, they were just given to every foreign guest. Another thing: the representative of Nostalgia Press shocked the organizers of Lucca and the audience by ungentlemanly taking advantage of his lecture to criticize the organizers — who had invited him —, to disparage their work and the convention at Lucca, bragging that he would have thousands of dollars to realize the biggest convention that ever was and would ever be, that Lucca would be sunk and forgotten: he went as far as drawing a comparison with the american Moon landing and the fading of russian astronautics in the background! Then, turning bookpeddler on the lecture platform, he spent a considerable time in a «commercial» — T.V. fashion — for his publisher, winding up again bragging of his dollars and of the fact that Nostalgia Press had bought the copyrights of every comic strip since the beginning of Time, and that henceforth nobody, anywhere, would be able to publish anything: a most tactful speech, considering the number of publishers, clubs and fanzines people in the audience. After that, he read, at last, his lecture — given some years ago in a Brooklyn College —, without showing a single slide, arguing, pokerfaced, that they would have been too heavy in a plane (castiron slides, probably, with an X-ray projector!). The Americans in the audience were incensed at this display of bragging, of contempt, of «dollar imperialism» at its worst. And exclaimed one of them. «Why, but this guy is not even an American!». It is good for the american image at Lucca that the N.C.S. representative, David Pascal, was a great success as a lecturer and aroused the personal sympathy of everybody.



Robert Gigi et Claude Moliterni.

Une vue de l'exposition de Lucca 5.

Le reportage photographique a été assuré par Claude Moliterni.





Notre correspondant japonais, Kosei Ono, qui est président du Mehry Marvel Marching Society (une section des amateurs du club Marvel Comics), est un collaborateur régulier d'un magazine de bandes dessinées qui est publié au Japon : « Com ». Depuis janvier 1968, il publie des articles sur la bande dessinée européenne et américaine. Mais sa principale activité est d'être réalisateur à la N.H.K. (Diffusion Radio-Télévision du Japon). Depuis quelques mois, nous avons des contacts très suivis et nous sommes inondés d'une documentation fantastique sur la B.D. japonaise (à ce propos, un article sera publié). Il a réalisé fin 1969 une émission sur la Soccerlid avec des interviews de Pierre Couperie et de moi-même. Voilà quelques revues de B.D. Ce sont plusieurs fascicules, reliés, en couleurs, qu'il faut lire de droite à gauche... On y trouve des séries dignes d'attention et très valables sur le plan de la construction narrative.

Les renseignements que nous avons reçus peuvent être intéressants pour ceux qui aiment savoir ce qui se publie dans le monde. Il existe une édition japonaise de Peanuts. Le premier recueil a été publié en octobre 1969. C'est la traduction exacte des livres publiés par Crest Book aux Etats-Unis. Cinq ouvrages ont suivi cette publication qui est réalisée par Tsuru (Tsuru - Shobo Publishing Company). Le titre général de cette série est « Charlie Brown - Snoopy ». La version japonaise de Amazing Spider-Man (Marvel Comics) a été publiée en janvier 1970 dans le magazine « Shonen-Magazine Monthly » publié par Kotanska Co., Ltd, Tokyo. La version japonaise de Spider-Man a été redessinée par un cartoonist japonais. Par ailleurs, les aventures de Pidey se déroulent à Tokyo où il vit. Mais l'action est identique au scénario original des Marvels Comics.

C'est un accord entre les deux éditeurs qui a permis cette édition japonaise qui a été prévue pour une série de six comics-books, mais d'une centaine de pages chacun ! Et, en dernière nouvelle, Marvel Age est arrivé au Japon. Par ailleurs, notre ami Kosei Ono nous apprend que Scarlett Dream est arrivée là-bas en version française. N'oublions pas que les aventures de cette sympathique héroïne ont été traduites au Japon il y a deux ans.

En Italie, version italienne de Witzend. A ce propos, beaucoup de nos lecteurs se plaignent que je leur promets depuis fort longtemps la publication française de Witzend... Hélas, le représentant italien demande des droits exorbitants pour la série des six premiers numéros. La version italienne ne présente qu'une sorte de condensé de plusieurs Witzend américains. Dany De Laet vient de m'envoyer le N° 2 du Witzend néerlandais. Très beau...



ECHOS

par Claude Molliterni
et Pierre Couperie

Chez Linus (Milano Libri ed.), un « Valentina Speciale » de 144 pages, avec Barbarella de J.-Cl. Forest, Mary Perkins de Leonard Starr, et un nouvel épisode onirico-fantastique, par Crépax. Après sa période « souterraine » et avant son actuelle phase révolutionnaire, Crépax était en plein délire sado-masochiste, accompagné d'un fétichisme des dessous 1900. Valentina subit de multiples avanies avec cette sérénité mélancolique et lointaine, cette élégance inaltérable qui font son charme.



Nous nous devons de nous abonner grâce à Futuropolis, qui peut nous les obtenir aux U.S.A. A l'occasion de Lucca 5, « Citizen Caniff » était présenté par Claudio Bertieri. Magnifique album format 21 x 27 de 200 pages... Après une très belle introduction sur Caniff à travers de beaux cartoons de Terry



1 500



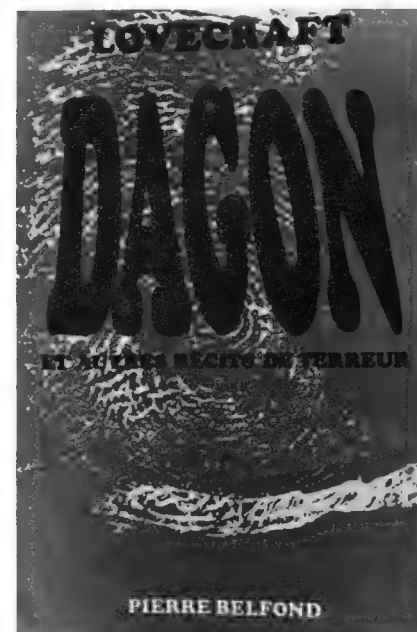
and the Pirates, une réédition de « Steve Canyon » nous attend... Et puis, nous avons un strip de Terry qui court de page en page... Magnifique réalisation qui séduira tous les amateurs de bandes dessinées...

Au passage, je signale l'excellent ouvrage publié chez Pierre Belfond : « Dagond » et autres récits de terreur. L'ouvrage est préfacé par François Truchaud et la traduction est assurée par Paule Perez. Aux amateurs de Lovecraft, je ne puis que conseiller d'acheter cet excellent ouvrage de 350 pages.

Lors du passage d'Enrique Lyppsic, directeur de l'Ecole Panaméricaine des Arts de Sao Paulo (Brésil), Jean-Claude Forest, Raymond Poivet, Robert Gigi et moi-même, nous retrouvons derrière les Arts Décos pour une photographie... En septembre 1970, Enrique Lyppsic organise une exposition Poivet-Gigi et, en novembre, à l'occasion de la sortie du deuxième album de Forest, « Les nouvelles aventures de Barbarella », Forest fera le voyage en Amérique du Sud. Tandis qu'au Musée d'Art Moderne sera présentée

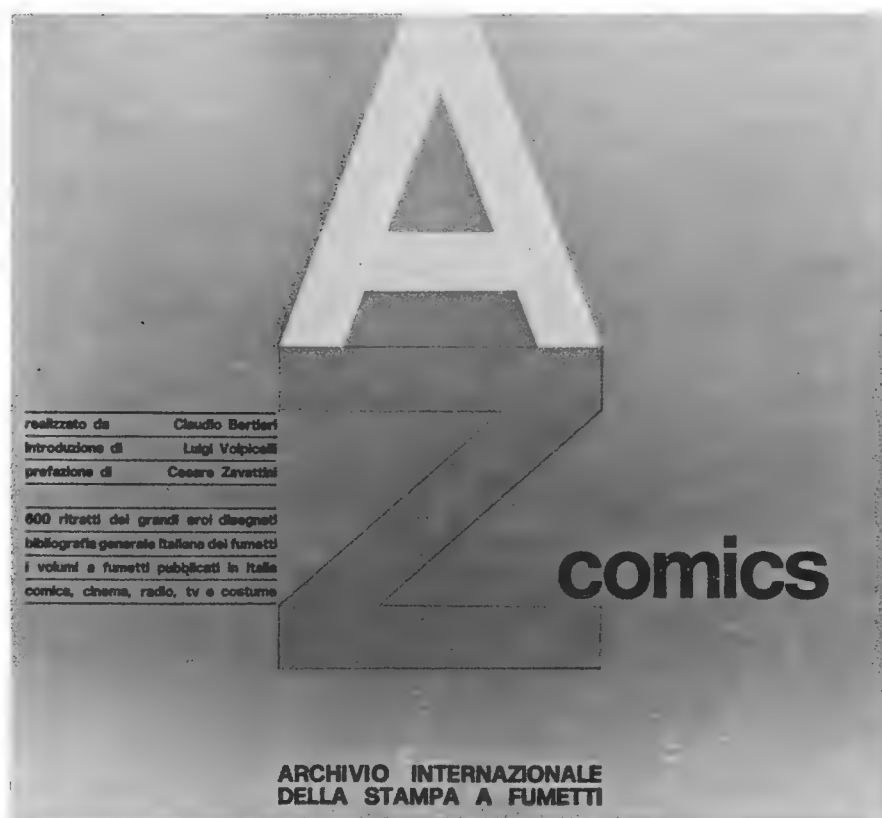
« L'Exposition des Arts Décoratifs » organisée par la Socerliid.

AZ Comics... Les 600 personnages de la bande dessinée les plus connus sont réunis dans un livre magnifique. L'ouvrage a été réalisé par





Jean-Claude Forest, Enrique Lypzsis, Robert Gigi, Raymond Poivet, Claude Moliterni.



Claudio Bertieri, entouré de toute l'équipe d'Immagine : Luisa Bernacchi, Salvatore Biamonte, Gianni Bono, Gianni Brunoro, Orio Caldiron, Carlo della Corte, Franco Fossati, Sabastino Fusco, Rolando Jotti, Ernesto G. Laura, Elsa Muller, Hugo Pratt, G. Salvucci, Ugo Scotto, Rinaldo Traini, Sergio Trincherio, Piero Zanotto. Pour se le procurer, écrire à la rédaction.

Je ne puis que continuer de parler favorablement de nos amis de Hollande ; leur revue « Stripschrift » est de plus en plus réussie... Bien que cette langue soit difficile à déchiffrer pour nous autres, Français, elle vaut la peine d'être vue car c'est un exemple de fanzine bien fait. Mais je crois que le stade du fanzine est dépassé.

Il re delle Tenebre - I gioielli delle Corona : deux rééditions des aventures de l'Inspecteur Wade. Alla Ricerca del Tesoro - Lo Spirito del

Mare di Giava : deux rééditions de Jim la Jungle de Raymond... Quatre rééditions du Club « Anni Trenta »



via F. Avio, 4-16 151, Genova, Sampiedarena (Italie). Format 40 x 35, couverture 4 couleurs.
 Linus Grasso, un Linus spécial avec Batle Bailey, Jaff Hawke, Buck Ryan, Dateline, Moomin, Dropouts, Ferdinando, Romeo, Mary Perkins (le début 1957), Manuel, Good Guys, B.C. Lizarous, Cetriolo, Biggelow, Peanuts, Milano Libri, I via spiga, Milan. Prix : 800 liras.

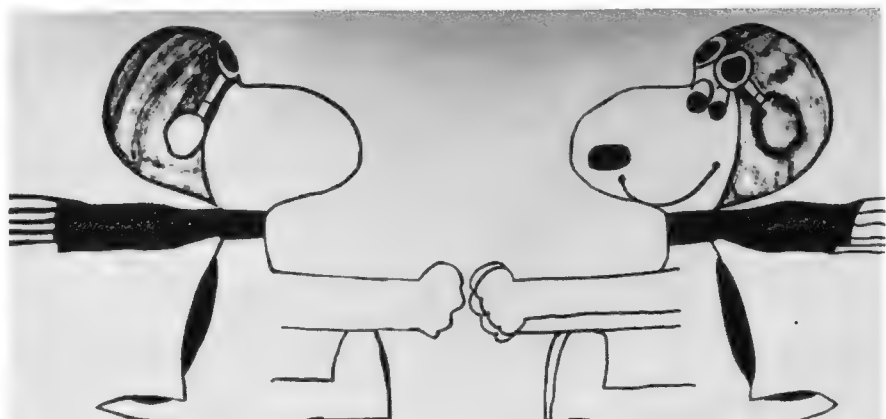
CONCOURS PROMOTION JEUNES 1969

Jean Hirou.....	56
J. Pilon.....	50
Fr. Michel.....	49
Auclair.....	47
Horn.....	47
Ercola.....	47
Mentions	
Annie Prim.....	42
Louguy.....	37
P. Duchêne.....	32
J. Mersanti.....	30

P.G. Sals.....	28
Ph. Caza.....	26
A. Schwartz.....	24
Lelièvre.....	24
Pitrel.....	22
Massonnat.....	22
Wauthier.....	21
Deneuve.....	20
Amon.....	17
Garnon.....	17
Belhomme.....	16
Andrevon.....	14
Boulagia.....	14
Fournier.....	12
Mac Gil.....	11
Micheret.....	10
Ance.....	8
Hubert.....	4
J.-C. Mercier.....	3
J.-M. Burret.....	2
Retenus et classés.....	31
Éliminés.....	17
Maximum de points.....	60
Moyenne.....	30

Avant d'aller contourner la lune avec Apollo X, Snoopy, le fameux chien de « Peanuts », avait enfin vu réaliser son rêve le plus cher. On sait que Snoopy, plein d'imagination, vit dans un monde de rêves éveillés ; il se raconte des histoires : il est gorille dans la jungle, champion de hockey sur glace, surtout aviateur de la grande guerre. Assis sur sa niche, cramponné à un manche à balai imaginaire, il patrouille le ciel français. Se penchant du haut de son toit — pardon, du haut de son chasseur Sopwith « Camel » — il aperçoit non point la pelouse de sa banlieue américaine, mais Sainte-

Meneshould ou Verdun. Chaque fois, Snoopy ramène péniblement sa niche-avion criblée de balles par le fameux « Baron rouge », l'as allemand Manfred von Richtofen.
 Ce rêve, un modéliste américain l'a réalisé. En septembre 1968, au concours de modèles volants radioguidés à Rhinebeck (U.S.A.), réservé aux avions de 1914-1918, les spectateurs n'en crurent pas leurs yeux : « Le samedi, vers 5 heures, écrit le reporter de la revue « Model Airplane News », voilà un cinglé qui arrive avec un machin qui ressemblait tout à fait à une niche à chien, très exactement celle de Snoopy... Puis il apparut que le machin avait un moteur et qu'on s'attendait à le voir voler ! Et il vola ! Décollage très court, cabré à 30°. L'atterrissage était un peu angoissant, mais tout se passa très bien. »
 Cet engin insolite, réalisé par le modéliste Al Signorino, est fait d'une aile rectangulaire (formant le plancher de la niche), portant une superstructure (murs et toit) aérodynamiquement neutralisée par des fentes, le chien étant monté en girouette sur le toit ! Train à quatre roues. Poids : 4,5 kg. Comme dit l'autre, il faut le faire... Ce modèle radioguidé, qui avait eu un prédécesseur contrôlé par câble pour vol circulaire, est devenu célèbre aux U.S.A. Si bien que le 12 mars 1969, la patrouille acrobatique de l'U.S. Navy, les Blue Angels, offrait à Snoopy, en la personne de son créateur Charles Schulz, l'insigne ailé des pilotes. La cérémonie eut lieu à San Mateo (Californie), avec fanfare, passage d'avions et survol par la niche volante.



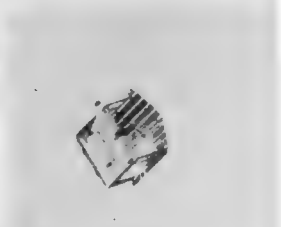
EXACTLY 1/4 ACTUAL SIZE



I readies Snoopy's machine for its first flight at Rhinebeck. Lou Perrilli watching for other planes.



With a mighty roar, as Snoopy would tell it, the Enya .60 pulls Doghouse up into the sky.



"Now that we are airborne a tight bank hurried search for the Red Baron, curses not this."

SNOOPY'S R/C DOGHOUSE

suite page 95



BRICK BRADFORD OU CLARENCE GRAY LE MAL-AIMÉ

PAR
EDOUARD FRANÇOIS



William Ritt.



Clarence Gray.

Il est devenu « normal », lorsqu'on évoque la bande dessinée réaliste des années trente, de penser aussitôt à Alex Raymond, à Hal Foster ou à Hogarth, tellement Flash Gordon, Prince Vaillant et Tarzan ont marqué cette époque. Et, certes, le talent respectif de ces trois artistes les place au sommet de la bande réaliste, mais on laisse trop dans l'ombre le duo William Ritt et Clarence Gray qui eut le mérite de créer Brick Bradford, et nous ne cachons pas que, pour notre compte personnel, il aura fallu bien des années avant que Guy l'Eclair fasse passer Brick Bradford au second plan.

Autant que nos documents nous permettent de le savoir, c'est le 11 août 1933 que les aventures de Brick Bradford (ou Luc Bradefer en français) apparaissent pour la première fois dans la presse quotidienne ; le héros est né de la rencontre d'un adepte précoce du journalisme, W. Ritt, et du dessinateur Clarence Gray, rencontre qui eut lieu quelques années après que le premier fût entré au K.F.S. Depuis 1933 jusqu'à la mort de Clarence Gray, bandes quotidiennes et planches hebdomadaires vont alterner avec une belle

régularité, nous plongeant dans l'Aventure. Car c'est là le style essentiel de cette bande, l'Aventure ; certes, elle est variée, les thèmes passant de la banale exploration en Afrique (Donald) à la science-fiction la plus délirante (Hurrah, éditions Spada et Edi-Europe), mais c'est avant tout de l'aventure avec ses péripéties dramatiques, ses rebondissements inattendus, ses difficultés, ses luttes, ses triomphes, son courage physique et moral et surtout l'existence d'un thème central jamais banal, car même une simple exploration en Afrique repose sur un mystère ou une énigme, que ce soit l'existence d'un grand sorcier noir qui n'est autre qu'un aviateur blanc rescapé d'un accident d'avion, que ce soit le redoutable Hassan Ibn Sabale, le vieux de la montagne, chef de la secte des Assassins, ou que ce soit le redoutable Hassan Ibn Sabba, le vieux de la montagne, chef de tous et qui ne sait, quatorze ans après où en sont les hostilités en Europe (Fuego le pirate) ; et ceci pour les aventures les plus banales, car, que dire des empires romain et aztèque situés au centre de la terre, de l'exploration d'un atome par des êtres humains « rétrécis »,

de l'existence d'un robot géant plus haut que les gratte-ciel de New York ou des errances spatiales et temporelles d'une prodigieuse chronosphère avide de déplacement ! C'est dans la science-fiction et le fantastique que William Ritt et son coéquipier ont donné le meilleur d'eux-mêmes, avec une présence constante du fantastique auquel on revient toujours, car il est bien rare qu'un élément magique ou surnaturel n'intervienne pas dans une aventure de science-fiction : Brick Bradford est transformé en statue par le pouvoir magique des Akkas ; il livre un combat en rêve (mais est-ce un rêve ?) au malfaisant dieu aztèque Tezcatlipoca ; l'empereur Chima et son complice, le prêtre Xoc, voient l'image prophétique de Brick Bradford apparaître dans les vapeurs émanant d'un puits sacré ; notre héros voit effacer ses souvenirs par la magie d'un groupe de théocrates, etc. Les réminiscences des mythologies américaines et autres dont William Ritt est pétri sont omniprésentes dans l'œuvre et elles en constituent une constante. Le personnage de Brick Bradford est, à notre sens, le plus typiquement américain des personnages de bandes dessinées



Brick Bradford - © KFS - OPERA MUNDI

réalistes des Etats-Unis : il est jeune, athlétique, il a du bon sens et de l'optimisme et fort peu de complexes, et s'il se sent incapable de comprendre les théories scientifiques du savant Kopak, il n'est pas pour cela un minus et fait preuve d'honnêtes qualités intellectuelles. Mais surtout, il est courageux et chevaleresque, n'hésitant jamais à affronter un danger, même lorsqu'il s'agit d'aller secourir, au péril de sa vie, un scélérat du genre d'Ego qui vaut à peine la corde pour le pendre. Et quand il s'agit de femmes, il les secourt même sous la menace d'un incendie de forêt ou jusque sous les pieds effrayants du robot géant.

Au sujet des femmes, se révèle ce qui semble être un trait encore très typiquement américain, qui, nous l'avouons, nous a fort déçu dans notre adolescence, car jamais, au grand jamais, nous n'avons pu concevoir que Brick Bradford ne succombe pas aux attraits de la très belle prêtresse aztèque ni surtout aux charmes de l'ensorcelante reine Azca. Que de visions d'années enchanteresses passées à régner en maître absolu sur un peuple soumis, aux côtés (façon de parler) de la très séduisante et sculpturale Azca, cela a fait naître en nous ! Et quelle déception de voir Brick Bradford se dérober,

comme il se déroba à la délicieuse « commandante » des amazones, à l'étrange Ula, fille d'un atome de cuivre, et à tant d'autres beautés qui lui firent toujours comprendre qu'elles ne lui seraient jamais cruelles. Hélas, il était fidèle à Beryl Salisbury qui, par chance, n'était ni jalouse, ni tyrannique comme l'insupportable Dale Arden (Camille). Et nous trouvons là l'unique complexe, bien américain, de Brick Bradford, complexe partagé par Guy l'Eclair et tant d'autres. Notre héros a tout pour plaire aux femmes. Il le sait. Elles s'offrent à lui et il n'en profite pas. Pour nous Européens, et surtout Français, c'est incompréhensible ! Et pourtant, qu'elles sont attirantes, ces créatures de Clarence Gray, même si elles ont parfois un côté musclé et garçonnier ; mais comme cela ne se manifeste que lorsqu'elles sont vêtues et qu'en général elles le sont fort peu, alors !...

Un autre aspect caractéristique de Brick Bradford est son optimisme qui donne à la bande une atmosphère généralement de bonne humeur, qui ne se retrouve nulle part ailleurs et surtout pas dans la tragique d'Alex Raymond, les tourments de Hogarth ou l'époque impitoyable de Foster.

Brick Bradford est toujours de bonne humeur, toujours détendu ; les moments tragiques de la bande s'effacent vite et l'on garde le souvenir d'une aventure pure et simple, que rien ne dramatise d'une manière durable. Cela résulte certainement de la belle santé morale et physique du héros, un rien insouciant. On peut dire, en exagérant, que la bande tend à baigner dans une atmosphère de fête, disons de « pique-nique ».

Si William Ritt a pour trait spécifique d'être un passionné d'histoire américaine et de mythologie, un autre de ses traits spécifiques est sa fantaisie alliée à une imagination fertile. Le voyage au centre de la terre en est la preuve : quelle débâche d'inventions, depuis le peuple des hommes-papillons et la cité anti-gravitative, jusqu'au combat contre Tezcatlipoca ! Que dire de l'exploration de l'atome, un des meilleurs space-operas jamais écrit, du robot géant, des errances de la chronosphère à travers le temps et l'espace, en des époques fantastiques, sur des planètes étranges ou effroyables ? Encore que, vers les années 50-60, cela tournât au leitmotiv et au « truc » stéréotypé, lassant, inintéressant souvent, crispant même lorsque entre en jeu l'insupportable

Cricri, type même de l'horripilant petit garçon gentil dont le cinéma et la télévision américains sont si prodigues ; avec cela, que les scénarios deviennent de plus en plus brefs et limités. Où sont les 140 et quelques planches du voyage au centre de la terre ou les 288 bandes de l'exploration de la pièce de monnaie ?

C'est là un des traits de la décadence moderne de la bande dessinée, essoufflée, et W. Ritt n'y a pas échappé, la fatigue de l'âge et l'usure aidant.

Le dessin de Clarence Gray est net, dépouillé, plaisant, sans surcharges inutiles mais sans sécheresse non plus. Ce n'est pas génial comme chez Alex Raymond ou Hogarth, ni classique comme chez Foster, mais c'est réussi, agréable et équilibré. Il suffit de contempler une page de « Hurrah ! » pour en être convaincu : quelle féerie et quel équilibre ! Ni maniérisme, ni baroque, ni académisme, ni étude anatomique, mais de la fantaisie alliée à l'équilibre, à la mesure et au talent. Et les paysages, quelles merveilles ! Que de souvenirs ineffaçables d'horizons marins ou de montagnes sauvages survolés de ces nuages dont Clarence Gray est le maître incontestable ! Quelles réussites que les jungles fantastiques de Clarence Gray ! Quel chatoient et quelle recherche dans les costumes barbares des guerriers aztèques ou incas, dans la splendeur de la forteresse d'Alamoot, dans les jardins de Kuva ! Quelle impression de puissance dans la masse du robot géant ! Quel effet de choc dans sa silhouette gigantesque émergeant de la mer au clair de lune ! Que de belles bagarres mouvementées à souhait ! Que de combats aériens !

Avec le temps, ce style est devenu anguleux, stylisé, et les épisodes de l'exploration de l'espace n'ont plus le charme ni les qualités esthétiques de ceux des années 30-40 : des angles vifs, des têtes trop rectangulaires qui tendent à la caricature, une sorte d'habitude prise par la main, entraînant une stylisation, une sophistication peu agréables, encore que l'épisode inca publié à Edi-Europe en 1966 nous fasse retrouver un instant le Clarence Gray de l'âge d'or, cet inégalable Clarence Gray dont le style s'accordait si bien avec l'atmosphère du scénario. Jamais couple scénariste-dessinateur ne fut plus réussi !

Il ne sert à rien de déplorer les carences du présent ni de regretter les avantages du passé. Ce qui est passé est passé et, par malheur, ne revient jamais. Il en reste heureusement le souvenir, souvenir rare, coûteux (« Hurrah ! »), introuvable, mais enchanteur et ineffaçable. Et il nous reste aussi l'espoir, celui qu'après Flash Gordon et Prince Vaillant, Brick Bradford sera réédité un jour.

E. FRANÇOIS.

QUOI ! VOUS DITES QUE VOUS POUVEZ JOINDRE VOTRE ARMÉE A CELLE DE CHIMA, EMPEREUR DES AZTÈQUES, ET BATTRE BRICK ? VOUS N'EN AVEZ PAS LE COURAGE !

NON ! NON ! INSOLENT. DITES CECI À VOTRE MAÎTRE. LORSQU'IL SORTIRA DE SON PRÉCIEUX SOMMEIL : AZCA EST EN ROUTE POUR AZTECA AFIN DE DISCUTER LES CONDITIONS AVEC CHIMA, ENNEMI DE BRADFORD.



Brick Bradford - © KFS - OPERA MUNDI

Brick Bradford - © KFS - OPERA MUNDI



BIEN JOUÉ, BRUSILLA ! LE PAUVRE FOU TE CROYAIT RÉELLEMENT UN ESPRIT ! HUM !... JE ME DEMANDE QUI EST CE BRADFORD. QUANT À CLAUDIUS, JE L'AI DÉJÀ VU !





L'Akademie der Künste, Berlin-Ouest.

“ COMIC STRIPS ” : **EXPOSITION** **A L'AKADEMIE** **DER KUNSTE** **BERLIN**

13 décembre 1969 - 22 février 1970

Nous attendions beaucoup de l'exposition montée à la très moderne Akademie der Künste à Berlin-Ouest et pour laquelle nous avons fourni au Dr Hans D. Zimmermann les documents de toutes nos expositions précédentes.

Nous espérons, en allant à Berlin où nous étions invités, y apprendre quelque chose sur la bande dessinée allemande. Bien sûr, elle est fort peu nombreuse, mais nous sommes persuadés qu'une recherche sérieuse exhumerait plusieurs créations inconnues. Hélas, ce travail n'a pas du tout été fait. La partie historique de l'exposition comporte certes des documents intéressants : les équivalents des images d'Epinal (Neuruppiner Bilderbogen, Münchener

Bilderbogen), des originaux de Wilhelm Busch, les carnets originaux de Toepffer pour ses « Histoires de Monsieur Pencil » et « Histoire de Monsieur Crépin ». Ce sont là de grands ancêtres, mais seulement des ancêtres. De la bande dessinée allemande d'avant-guerre, il ne surnage ici que le célèbre « Vater und Sohn » de E.O. Plauen, qui fut aux Allemands des années trente ce qu'était le professeur Nimbus aux Français de la même époque. Pourtant, il y a quatre ans, et à l'issue d'une trop brève recherche, nous avons signalé d'autres séries allemandes dans « Bande dessinée et Figuration narrative » (page 75). Rien non plus sur les bandes allemandes actuelles ; il est vrai que l'une d'elles,

« Jimmy das Gummipferd », paraît dans « Der Stern », crime inexpiable aux yeux de certains milieux.

Finalement, pour nous qui avons évidemment un point de vue très particulier sur cette exposition où 70 % du matériel exposé provenait de nos propres manifestations, le plus grand intérêt était un trésor prêté par le Metropolitan of Modern Art de New York : quatre planches du « Chicago Tribune » de 1906 montrant les deux séries du grand peintre Lyonel Feininger : « Wee Willie Winkie's World » et « The Kin-der Kids ». Il y avait en outre un dessin préparatoire colorié des Kin-der Kids.

Le reste de l'exposition — la majeure partie — présenté sous forme de documents tirés en grand format sur



Les panneaux de *Scarlett Dream* de Gigi et des *Naufrages du Temps* de Paul Gillon et Jean-Claude Valherbe.

films translucides blancs, jaunes ou roses, éclairés par derrière, était agréablement disposé dans les salles spacieuses de l'Akademie. L'articulation par thèmes (histoire, structure narrative, le ballon, le langage de l'image, la technique graphique, typologie, tendances politiques) et la progression, n'étaient pas toujours faciles à discerner et c'est dommage pour le grand public qui, en tous pays, a besoin qu'on lui mette les points sur les i. En tout cas, il y est venu nombreux, mais en partie poussé par un malentendu qui n'est pas uniquement berlinois : autant que nous l'ayons vu, on y a beaucoup mené les petits enfants ; espérons que les parents auront été convaincus. Comme nous le confiait le Dr Zimmermann : « C'est vraiment le début, ici, tout à fait le début. »

On l'a bien vu avec la plupart des conférences et les discussions. Nous nous sommes cru ramenés dix ou vingt ans en arrière, au temps où l'on se mêlait de bande dessinée dans les « Temps Modernes », au temps de *Vigilax*, de G. Sadoul, ou à celui, déjà plus sympathique, où il était de mode de dissenter des bandes dessinées sans en rien connaître, le temps des Sullerot et des premiers congrès de Lucques, quand le public s'enfuyait en masse : même défilé d'idées générales conçues dans l'a priori le plus absolu, mêmes schémas simplistes (« Kapitalis-

mus »... « Marxismus »...) appliqués à tort et à travers, mêmes développements politico-littéraires, même méconnaissance totale du sujet, mêmes dissertations interminables fondées sur la seule série connue (si peu) de leur auteur : il y en avait un qui parlait sans cesse de Donald Duck, seule bande dessinée qu'il ait jamais aperçue, ce qui n'empêchait pas sa conviction d'être totale. Dans un genre beaucoup plus mesuré, un directeur de musée et historien d'art a fait une conférence — sans la moindre illustration (il faut en avoir et en remuer, du papier, pour trouver de bons exemples...) — sur « Bande dessinée et d'histoire de l'art » : ce fut un résumé des chapitres 2, 9 et 11 de « Bande dessinée et Figuration narrative », ce qui nous a plus attristés que flattés. D'autant que c'est là le sujet même que Pierre Couperie se propose de traiter à Lucques cette année et que c'est un très beau sujet, sur lequel il y a tant à dire et plus encore à montrer. Doutons que le public ait été convaincu. Nous étions invités et avons été très bien reçus, nous n'avons pas à nous plaindre personnellement, mais nous regrettons ce départ à zéro, comme si rien n'avait déjà été fait dans les multiples domaines des comics. L'auteur de la bibliographie du catalogue de l'exposition (« Comic Strips », Akademie der Künste, 106 pages, 22 x 22, illustré) ignore le livre de Stephen

Becker, ignore « Bande dessinée et Figuration narrative », ignore Hogen, ignore le « Mass Culture » de Manning White, ignore même l'article sur « Vater und Sohn » dans « Graphis », et la thèse de Sellmeyer sur les journaux d'enfants allemands entre les deux guerres. Mais il prépare une thèse sur la bande dessinée... Quant au public de ces conférences, il ne s'agissait ni du grand public, ni du public cultivé éclectique, mais d'un petit groupe politiquement orienté, gravitant autour de l'Akademie qui est, en fait, une sorte de maison de culture et de cité des arts. Là aussi, malgré leur jeunesse, vingt ans de retard. Des longues discussions qui ont suivi les deux conférences — dont la nôtre — du dimanche après-midi (18 janvier), il est ressorti les vieux clichés du temps de G. Sadoul : la bande dessinée est un danger public, un moyen de manipulation, elle est toujours plus ou moins fasciste, seul compte son contenu idéologique, sa forme ne peut prétendre à aucun intérêt artistique, à aucune qualité graphique. Cette dernière notion a paru complètement inconcevable pour le public. Considérant tous ces faits, il apparaît que le Dr Zimmermann a certainement eu beaucoup de mérite à réaliser l'exposition comme il l'a fait. Elle est très en avance sur le temps allemand : c'est comme si nous avions monté l'exposition des Arts décoratifs en 1950.

ENFIN !

Une des raisons qui nous amenèrent, il y a quelques années, à créer la Socerlid, et la raison principale qui nous fit réaliser nos premières expositions, fut l'exaspération devant la vogue du Pop' Art, que nous considérons comme une escroquerie, un parasitage de la bande dessinée — et souvent de la plus mauvaise bande dessinée, de la plus plate, de la plus stéréotypée. Nous enragions de voir critiques et snobs baver littéralement devant des images dont le vide, la misère, ne pouvaient pourtant faire illusion, alors que restait méconnu tout ce qu'il y a de talent, de vie, d'invention, dans la bande dessinée. Pas méconnu, toutefois, par les Roy Lichtenstein et autres, qui exploitaient habilement le travail des cartoonists pour se faire un nom et une fortune. C'est là, voyant agrandir des images qui ne le méritaient pas et qui nuisaient à la réputation de la bande dessinée, que nous avons décidé d'agrandir des images qui le méritent. Or, voici que par un de ses retournements périodiques qui enlèvent beaucoup de poids à ses diktats, la critique ouvre enfin les yeux. Max Wykes-Joyce écrivait le 12 juillet, dans le Herald Tribune : « Le soupçon plane, le soupçon que le Pop' Art, en général, est la plus grande tromperie du siècle, pratiquée aux dépens d'un public crédule ; soupçon amplement confirmé par la grande exposition de la Hayward Gallery. Ce n'est pas à dire que tous les artistes rassemblés sous la bannière du Pop' Art sont des charlatans et des faussaires. Il y a quelques honorables exceptions » (il en cite 9...) « Sur les 160 exemples qui emplissent la galerie Hayward, la moitié sont bons pour la poubelle... Une quarantaine sont tellement banals que leur place dans une exposition n'est pas justifiée... Le dernier quart n'a rien à faire dans une galerie d'art... Qu'on les mette à Broadway ou à Pigalle, ils s'y fondront harmonieusement à la vulgarité générale... Il est difficile de croire que c'est là ce que MM. Oldenburg, Jim Dine, Roy Lichtenstein, Robert Rauschenberg et Andy Warhol souhaitaient, mais ce n'est pas plus que ce qu'ils méritent. » La baudruche du Pop' Art achève de se dégonfler, mais la bande dessinée continue, bien vivante.

P. C.

LITTLE NEMO

A la suite d'une faute de frappe et d'une correction non respectée, une erreur fâcheuse s'est glissée dans ma préface au « Little Nemo » édité chez Pierre Horay : le début de Nemo y est donné comme étant le « 1^{er} octobre 1904 ». Cette date devrait être « 15 octobre 1905 » (voir « Phénix » 12, p. 73, dans l'article que j'ai écrit en même temps). Ce livre

a été réalisé en un mois et demi au prix d'une incroyable corrida au plus mauvais moment de l'année (l'éditeur à Paris, l'imprimeur à Milan, la dactylo à Paris, moi dans les Hautes-Alpes et Claude Moliterni partout entre Paris et la Floride) : comme toujours, l'erreur la plus ennuyeuse est « passée à travers ». En revanche, c'est bien par un lapsus que j'ai attribué à McCay un « Naufrage du Titanic » : c'est du Lusitania qu'il s'agit. Mea culpa, my mistake ! Chacun sait que le Titania a heurté un sous-marin allemand, alors que le Lusitania fut torpillé par un iceberg. P. COUPERIE.

Comics World a réédité un épisode de Red Barry en un très bel album à tirage limité ; format 40 cm sur 29, 32 pages, sous couverture en couleur, papier glacé, originaux américains non altérés, du 3 mai au 14 août 1937. Les traductions italiennes sont insérées entre les pages. L'album comporte une intéressante biographie de W. Gould par Nino Bernazzali et Gianni Bono. Coordonnées : Red Barry di Will Gould. « Il mistero della canzone della Fiamma ». Comics World, viale della Pineta, 6/15. 16 156-Ge-Pegli. 3 300 lire. Trois autres albums sont prévus.

Jerry et Jean Bails viennent de publier « The Collector's guide : The first heroic age », album de 88 pages, format 21,5 x 27,8, imprimé en offset. Il s'agit d'un étonnant index de tous les super-héros apparus dans les comic-books entre 1934 et 1947. Plus de 700 titres, plus de 500 artistes sont répertoriés : dates de publication, titres et dessinateurs successifs, tout est là, avec la plus grande précision, accompagné d'une soixantaine d'illustrations. Prix : 5 dollars (commande à M. Jerry Bails, P.O. Box 7 499, Northend Station, Detroit, Michigan 48 202).

Walt Disney : « Gli anni ruggenti di Topolino », Oscar Mondadori ed., 1969, 214 pages, format 13,2 x 18,6. Les fans de Mickey devraient essayer de se procurer ce petit album qui réédite (en noir et blanc) cinq aventures de bonne époque :

- « Mickey Mouse and the Treasure », 1937, paru en France dans le « Journal de Mickey » de zone libre.
- « Mickey Mouse and his Royal Highness », 1938, qui sortit, complètement tronqué en albums Hachette (« Mickey, roi de Bamboulie » et « Mickey abdique »).
- « Mickey Mouse and the mystery of the Hidden River » (1941).
- « Mickey Mouse in the jewel Robbery » (1942).

— Et un Mickey de guerre, « Mickey Mouse in a secret Mission » (1942). Préface d'Oreste del Buono, introduction de Mario Gentilini. Un reproche : « Mickey Mouse and his Royal Highness » n'est pas la série originale, mais un remake bien plus récent, paru en France en 1955 dans Mickey-Magazine. Dommage !

Les éditions Marabout, dans la collection « Réussir », viennent de publier « Comment devenir créateur de bandes dessinées », par Franquin et Gillain interviewés par Philippe Vandooren. Ce livre de 174 pages, format de poche, abondamment illustré en noir et en couleurs, dessins et photographies, est rempli de conseils et de réflexions dont la personnalité de Franquin et de Gillain garantissent la valeur. Il devrait être lu avec passion, non seulement par les jeunes dessinateurs qui aspirent à se lancer dans la carrière, mais encore par tous les amis de Spirou, de Jerry Spring, de Valhardi et de Gaston.

SUR LE FRONT DE LA RECHERCHE

Les érudits italiens n'ont pas chômé. Ils se sont attaqués au mystère Away, qui s'est révélé riche en surprises et à quadruple fond.

On se rappelle que plusieurs des meilleures séries italiennes d'avant-guerre étaient signées Cesare Avai, américanisé en « Away » (Romano il legionario, Will Sparrow, Les Conquérants de l'avenir) et d'autres par Giacomo Avai. Sur la foi des signatures et des renseignements alors disponibles en Italie, nous avions suivi cette version des « Frères Avai » dans « Bande dessinée et Figuration narrative ». Depuis, il s'est révélé que Giacomo n'existait pas : Cesare Avai était aussi l'auteur d'Aéroport Z. Là-dessus, nouvelle découverte : Cesare-Giacomo ne s'appelait ni Away, ni Avai, qui n'est qu'un autre pseudonyme. Son vrai (?) nom est « Caesar ». Mais son prénom ? Il vient d'être révélé dans « Comics di A a Z » de Claudio Bertieri : il s'appelle Curt, Curt Caesar. Officiellement, l'affaire en est là. Mais une rumeur court dans les « milieux bien informés », encouragée par le mutisme du dessinateur — toujours vivant —, encouragée par ce prénom germanique et par ce nom bizarre : Caesar, c'est du latin et non de l'italien. Cesare-Giacomo-Avai-Away-Caesar aurait traduit son nom, et s'appellerait en réalité Curt Kaiser, et serait Allemand. Nous ne garantissons en rien cette rumeur.

Ajoutons que les « Conquérants de l'Avenir » semblent bien n'avoir jamais paru en Italie et avoir été exécutés directement pour « L'Aventuriers ». N'arrivant à trouver aucune trace de cette belle série de science fiction dans ce que nous connaissons de la presse italienne, surpris que pas un seul auteur italien n'en parlât, nous avons soumis la question à M. Orlando Franchini, grand collectionneur érudit ; il n'a trouvé aucune trace des « Conquérants » dans les journaux italiens. La croyance répandue selon laquelle il existait en Italie une version dénudée de cette bande qui aurait été rhabillée pour paraître en France, paraît donc erronée.

P. COUPERIE.

Il mistero della Città sottomarina



Brick Bradford - © KFS - OPERA MUNDI

Notre ami Franco di Giacomo a découvert que le début, le véritable début, de « Brick Bradford » avait bel et bien paru en Europe, et ceci dans un journal humoristique romain, « Il Settebello », à partir du 27 octobre 1934 — et donc avec un peu plus d'un an de retard sur sa sortie aux Etats-Unis. Environ 200 strips parurent ainsi. Comme Clarence Gray n'avait pas encore à dessiner une planche dominicale en plus des 6 strips hebdomadaires, la qualité du dessin est remarquable et on peut dire que Gray ne la retrouvera jamais plus ensuite, ni dans ses strips, ni dans ses planches. L'influence du « Tarzan » de Foster y est très sensible. Ce premier épisode traite de la recherche d'une cité péruvienne perdue, où seraient cachés les trésors des Incas. Brick, qui devait porter des noms variés en Italie (Guido ou Giorgio Ventura, Bat Star, Marco Spada, Antares) est ici baptisé Bruno Arceri. Ce succès de F. di Giacomo confirme qu'il y a encore beaucoup à découvrir dans les quotidiens et hebdomadaires des années trente (et même avant...). Cherchons...

Nous tenons à signaler l'effort qui a été fait par l'équipe du Chasseur d'Illustrés : réaliser un numéro spécial sur José Moselli !

A tous nos amis de Phenix, je conseille ce numéro spécial. Pour le recevoir, il suffit de s'abonner au « Chasseur d'Illustrés », 5, boulevard Jules-Ferry, Paris (11^e). Tél. 805.35.56. L'abonnement pour six numéros : 20 F. C.C.P. 1674-02 Paris établi au nom de Lagneau.

Les réunions du Chasseur d'Illustrés se font deux fois par mois au café « Le Carrousel », 194, rue de Rivoli (place des Pyramides), salle de droite, métro Palais Royal ou Tuileries.

le CHASSEUR d'ILLUSTRÉS

BULLETIN DE DOCUMENTATION ET DE LIAISON ENTRE
LES COLLECTIONNEURS DE JOURNAUX D'ENFANTS,
FASCICULES, LIVRAISONS ET ROMANS POPULAIRES
DE TOUTES LES EPOQUES



NUMÉRO SPÉCIAL

ENTIÈREMENT CONSACRÉ

A

José
Moselli

- © HOMMAGE A JOSE MOSELLI, par Pierre BOILEAU et Maurice RENAULT
- JOSE MOSELLI, SA VIE, SON ŒUVRE, par George FRONVAL
- JOSE MOSELLI et la SCIENCE-FICTION, par René LATHIERE
- JOSE MOSELLI et les ROMANS POLICIERS, par Michel GUILLAUMIN
- "OBEIR I", NOUVELLE INÉDITE de José MOSELLI
- LISTE DES ROMANS DE TOUS GENRES de José Moselli
- Hors-texte : Reproduction de la première page du "Conteur Populaire"

UNDERGROUND

**le Fanzine de
la Bande dessinée
Française**

au sommaire :

**Druillet
Gir
Moebius
Gigi
Moliterni
Loro
Got
Auclair (stein)**

*et la participation de
Lob-Mezières-Linus
Truchaud-Cohen*

*3 dessins de
Windsor Mc Cay*

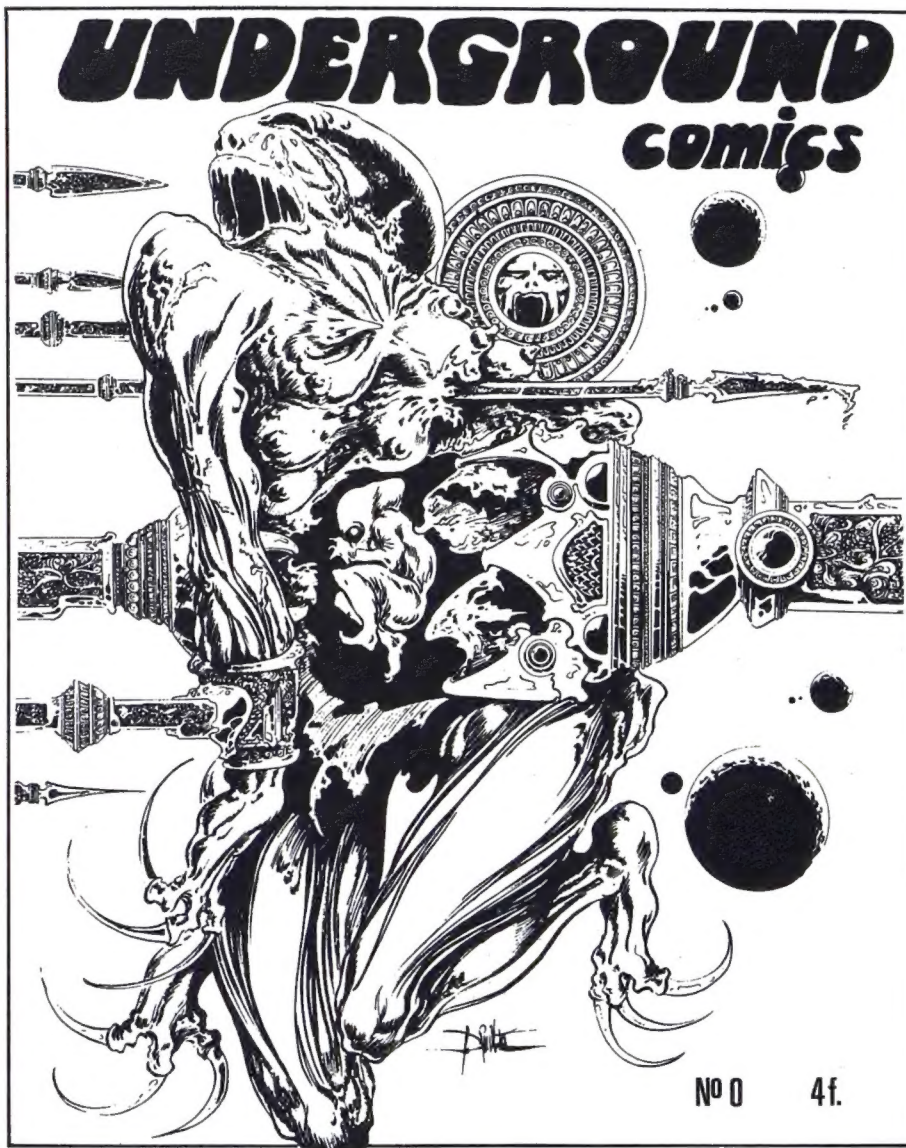
le N° 4 frs

H. Filippini

175, quai de Valmy, Paris X^e

et **FUTUROPOLIS**

122, rue du Théâtre, Paris XV^e



Le 13 juin 1970

DEUXIÈME CONVENTION DE LA BANDE DESSINÉE

ORGANISÉE PAR LA

SOCIÉTÉ FRANÇAISE DE BANDES DESSINÉES

de 14 heures 30 à 19 heures

marché de la bande dessinée - vente - échange

de 21 heures à 23 heures 30

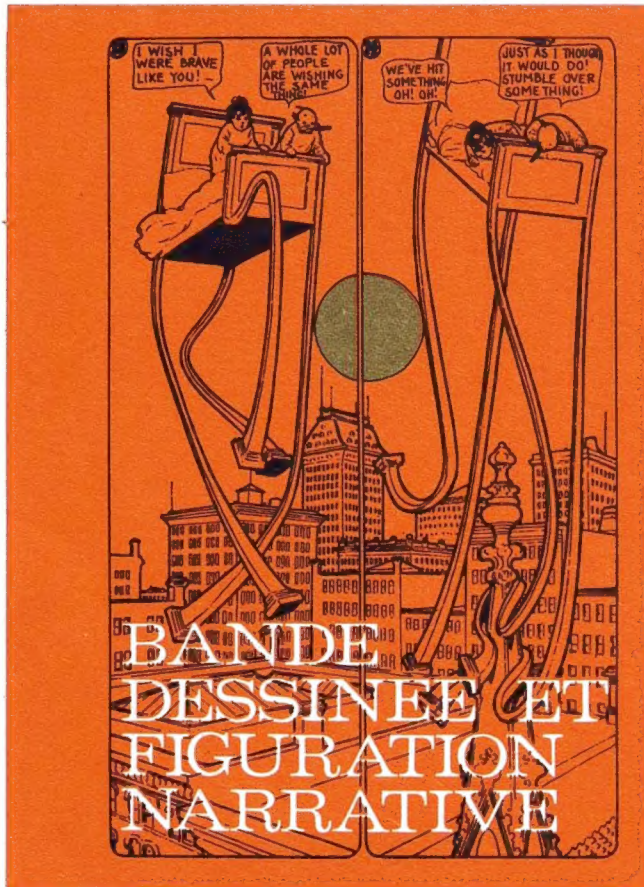
projections des meilleurs montages sonorisés de l'année

conférences - interviews

6, rue Albert de Lapparent - Paris 7^e - Métro Ségur

THE FIRST INTERNATIONAL COMICS TRIP EXHIBITION

“ COMIC STRIPS AND NARRATIVE FIGURATIVE PAINTING ”



Musée des Arts Décoratifs - Palais du Louvre

Successively presented at :

Musée des Arts Décoratifs - Palais du Louvre
- Paris 1967

Maison de la Culture de Nevers - France

Stadbibliothek - Anvers - Belgique

Musées Royaux d'Art et d'Histoire - Bruxelles
- Belgique

Akademie der Kunst - Berlin - West Germany

Théâtre de l'Ouest Parisien - Boulogne - France

Théâtre des Hauts-de-Seine - Puteaux - France

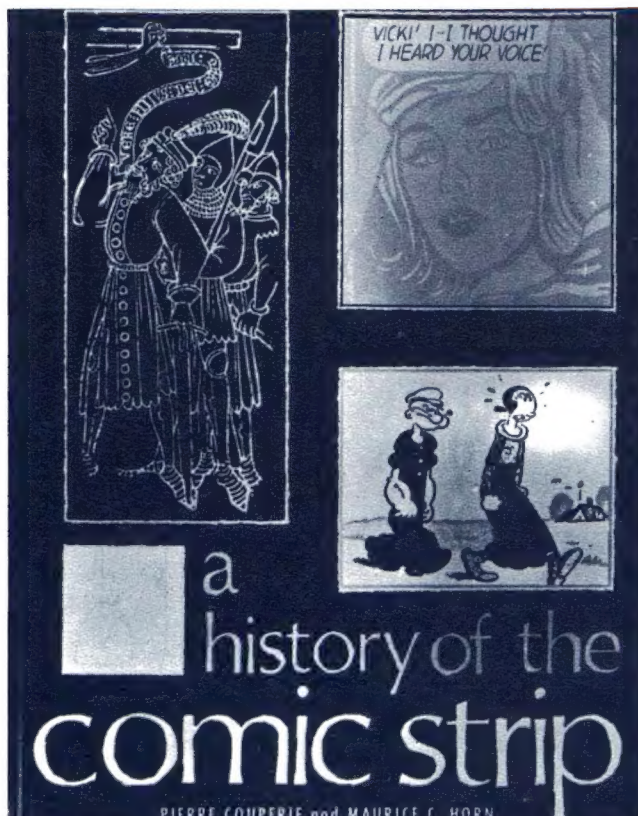
Centre de Rencontre de Chateaufallon - Var -
France

Musée d'Art Moderne - Sao Paulo - Brazil

Created and produced by: **Claude Moliterni**

This exhibition was conceived by
Claude Moliterni et Pierre Couperie
with the collaboration of
Gerald Gassiot-Talabot

Exhibit designed by **Isabelle Coutrot**



CROWN - Publisher - New York

The catalog was conceived and written by
Pierre Couperie

Chapter 10, the theme of the exhibition
was written by
Claude Moliterni

This book was designed by
Claude Le Gallo

MESSRS. PROTO DESTEFANIS, EDOUARD FRANÇOIS ET
MAURICE HORN WERE RESPECTIVELY REQUESTED TO WRITE
THE SECTIONS DEVOTED TO THE FRENCH, ITALIAN AND
AMERICAN COMIC STRIPS IN CHAPTERS 2.3.4.5.6.